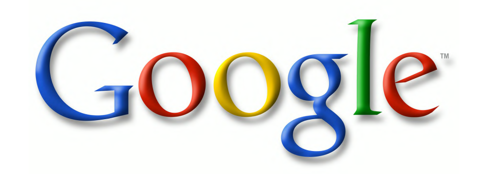
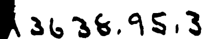



3638.95.3



ONZE MOIS AU MEXIQUE

ET AU

CENTRE-AMÉRIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

De Paris à San-Francisco, 1 vol. in-18. — Ouvrage mentionné à l'Académie française.

Mademoiselle de Moron, 1 vol.

Le Neuf de cœur, 1 vol.

L'Œillet blanc, 1 vol.

La Détective, 1 vol.

Essai sur l'Histoire de l'administration de la marine de France, 1 vol. in-8°

Librairie Calman Lévy.

Brûlots et torpilleurs, brochure in-8°.

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 2828.

ONZE MOIS

AU MEXIQUE

ET AU

CENTRE-AMÉRIQUE

PAR

Alexandre
LAMBERT DE SAINTE-CROIX

Ouvrage accompagné de gravures et d'une carte



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10
1897

Brough Hall, Catterick Bridge,
20 septembre 1897.

Mon cher ami, vous avez bien voulu me faire le très grand honneur de me demander quelques lignes d'avant-propos pour ces récits de voyage dont je viens de lire les bonnes feuilles entre deux excursions aux vieilles cathédrales du Yorkshire. En toute sincérité, votre petit volume, bourré de faits, se présente si parfaitement de lui-même, que mon rôle auprès de vos lecteurs en devient entièrement inutile. Il se borne à vous redire avec quel plaisir et quel vif intérêt je vous ai lu. Ce journal de vos multiples pérégrinations à travers ces riches et belles contrées du Mexique et de l'Amérique centrale est rédigé avec une parfaite simplicité. Il abonde en observations précises, instructives ou amusantes. On y distingue une si évidente préoccupation de raconter strictement, exactement ce que vous avez vu! C'est cette impression de vie et de sincérité à la fois qui donne un grand attrait à votre livre. Tant d'autres voyageurs sont moins scrupuleux. Ce que vous avez accumulé d'indica-

tions de toutes sortes dans ces trois cents pages me frappe vivement. Je ne connaissais guère, pour ma part, le Mexique et toutes ces originales républiques de l'Amérique centrale que par les douloureux souvenirs de l'époque de Maximilien et les dépêches des journaux annonçant périodiquement la chute de quelque président, l'élévation d'un autre. Grâce à vos récits si animés, il me semble que j'apprécie déjà mieux ces pays d'un si brillant avenir, parfois si calomniés. A votre suite, j'ai parcouru les diverses provinces de ce beau Mexique qui sera un jour si florissant, toutes ces villes si vivantes, si actives du Centre Amérique que si peu de nos compatriotes connaissent. Certaines des scènes dont vous avez été le spectateur ne sortiront plus de ma mémoire : telle votre visite à ce funèbre et macabre corral où ces effroyables hécatombes de chèvres, que vous décrivez d'une plume si alerte, ont fait rêver mon imagination ; tel le procédé si primitif et si pratique à la fois employé par les autorités d'Orizaba pour se procurer l'argent nécessaire à l'équilibre de leur caisse, ce loto municipal qui semble une scène du théâtre du Palais-Royal. Vos excursions aux environs de Mexico, votre visite si intéressante aux travaux du canal de Panama, visite qui modifiera bien des opinions fausses, m'ont infiniment intéressé. Les séances, les promenades pittoresques du Congrès

des Américanistes, ont fait battre mon cœur d'archéologue tout frais émoulu de celui des Orientalistes de Paris.

Je n'ai pas à souhaiter bonne et longue vie à votre petit volume. Il porte en lui sa fortune. Puisse-t-il contribuer à inspirer à un nombre toujours croissant de nos compatriotes la pensée de vous imiter, d'aller en pays étranger acquérir bien des notions nouvelles, se dépouiller de tant de préjugés! Je vous écris du fond d'une vieille maison anglaise sise au nord du brumeux Yorkshire. Tous les hôtes qui se succèdent en cette hospitalière demeure, officiers ou civils, ont vu quatre, souvent les cinq parties du monde. L'un revient de chasser au pays des Somalis. L'autre s'en va pêcher à Terre-Neuve. Celui-ci a fait fortune aux Indes, cet autre dans l'Extrême-Orient. J'arrive d'un antique manoir situé à une heure d'ici, auprès des ruines merveilleuses de Fountains-Abbey. Dans ce domaine superbe, un édifice décoré, à juste titre, du nom de Musée contient les magnifiques trophées de chasse, les trésors d'art, rapportés des Indes par les deux propriétaires, le père et le fils, qui ont passé chacun plusieurs années au pays de Brahma. Quand nos jeunes gens feront-ils de même? Certes, il y a progrès, progrès immense. Ceux de nos compatriotes qui ont voyagé au loin ne se comptent

plus. Mais nous sommes bien éloignés encore d'égaler, en ceci comme en bien d'autres choses, nos voisins d'outre-Manche, et nos colonies admirables demeurent sans colons. Des livres tels que le vôtre, mon cher ami, ne peuvent que contribuer à hâter un résultat si désiré. Je vous remercie du plaisir que vous m'avez procuré et demeure votre bien dévoué,

Gustave SCHLUMBERGER,
de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

ONZE MOIS AU MEXIQUE

ET AU CENTRE-AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

Saint-Nazaire. — Mélancolie. — Le départ. — Le tour du propriétaire. — Santander. — La Corogne. — Les Açores. — Concert à bord. — Deux nouveaux compagnons de voyage. — Le cyclone. — La Havane. — Fuite précipitée. — Arrivée à Vera Cruz. — Mon admission dans la troupe d'opéra italien.

L'hélice tourne lentement, les amarres frappées à terre se raidissent avec des frémissements plaintifs, le soleil dore les cuivres qui étincellent, la *Normandie* s'ébranle; la lourde masse se meut avec effort, semblant s'échapper à regret du bassin qui la retient captive et où elle se repose des durs assauts de l'Atlantique : sur les quais, le long de l'écluse, sur la jetée, se pressent les curieux, les passants, les amis, les femmes des officiers, les indifférents, les badauds, tous ceux enfin pour qui le départ d'un transatlantique est un spectacle, une douleur, une joie; au delà de l'écluse, la Loire bouillonne sous l'effet de la marée et attend l'arrivée du paquebot dans ses eaux boueuses

pour le déverser sur son véritable élément, la mer.

La *Normandie* a tout largué; elle reste un instant immobile au milieu du fleuve, comme si elle voulait faire un dernier effort pour ne pas courir au-devant de nouveaux dangers, mais le devoir l'emporte, et c'est avec une belle vitesse que nous voguons vers l'Océan! Sur le pont, les passagers saluent la terre, les uns avec tristesse, — je suis de ceux-là, — les autres avec satisfaction; la nuit vient, tout disparaît dans la brume qui monte, le pavillon français est amené; le temps est beau, la mer calme... Accoudé sur le bastingage, je cherche, mais en vain, à apercevoir encore un petit bout du continent où je laisse tout ce que j'aime... plus rien... la cloche du dîner résonne... Refoulons notre poignante émotion et allons faire connaissance avec nos compagnons forcés.

La salle à manger est pleine; par une faveur à laquelle je suis fort sensible, le commandant m'a fait réserver la place à sa gauche. A sa droite, l'agent des postes; à côté de moi, une dame anglaise qui va retrouver son mari, riche propriétaire de Jalapa (Mexique); puis des Anglais, des Espagnols, un Français, ingénieur de l'École centrale, des Mexicains, un Turc et deux Suisses.

La deuxième table est occupée en son entier par la troupe de grand opéra italien, dirigée par M. Sieni, un impresario très sérieux, doublé d'un fort aimable homme, parlant bien le français et mal l'espagnol. La compagnie est complète; il y a des contraltos, des soprani, des ténors, des barytons dont le chef d'emploi est un Français; puis viennent les choristes,

les musiciens, etc., tout ce qu'il faut en un mot pour nous faire passer des moments agréables, car les répétitions des opéras qu'ils vont jouer à Mexico vont commencer dans deux jours.

La conversation, pendant le dîner, manque d'animation ; on se regarde, on s'étudie, on s'observe ; des banalités s'échangent, puis peu à peu on se détend, et en sortant de table, on se salue d'une manière un peu moins compassée. Le commandant ne viendra pas dîner : tout le temps que nous serons dans le golfe de Biscaye, il ne quittera pas la passerelle.

L'agent des postes, M. Lumay, est un charmant homme qui, depuis vingt-cinq ans, parcourt les mers sans paraître fatigué de cet éternel mouvement, et qui, doué d'un esprit d'observation très pénétrant, a rapporté de ses voyages des nuées d'anecdotes des plus intéressantes. Nous avons vite fait connaissance, et, grâce à lui, ma première soirée s'est fort bien passée.

Je suis resté de dix heures à minuit, regardant passer cette eau bleue, argentée par la lune, qui se laisse creuser par la quille du navire et qui semble protester contre cette perturbation inouïe.

Il fait un peu de vent, mais l'air est doux ; je cherche à rassembler mes pensées, mais, hélas ! je suis devenu une matière inerte ; je voudrais trouver devant cette nature belle, devant ces horizons sans limites, des idées philosophiques ; je voudrais que mon imagination pût faire revivre à ma mémoire les admirables inspirations de Richepin, ces vers fulgurants qui chantent la mer ; mon cerveau reste inactif ; je pense au foyer domestique, dont chaque tour d'hélice m'éloigne, et je n'ai dans

le cœur qu'une grande lassitude, qu'une peine infinie !

Que me fait ce battement lent et voluptueux des vagues molles brisées par la proue du navire; quelles impressions éveillent en mon esprit les sifflements du vent d'ouest qui bruissent dans la mâture; quels sentiments peut faire naître en moi l'idée de ces profondeurs béantes, de ces fonds sombres où le regard ne peut pénétrer, épouvanté de l'abime; quelles sensations me procure la vue de ces espaces où courent les nuages, flocons de neige vaporeux pâlissant sous les reflets de la lune qui monte? Je n'ai même pas la peur du flot, ni l'étonnement de l'inconnu, du nouveau... Ma pensée est là-bas, fixée sur ce point du sol natal où respirent des êtres chers... Une humidité perçante m'envahit; l'air se sature d'eau; il fait frais... Je regagne ma cabine; tout dort à bord, sauf les gigantesques chaudières où l'eau tourmentée, pressée, secouée par quelque force invisible, se transforme en vapeur, agent puissant qui va donner la vie à l'engin formidable dont les articulations, avec la justesse d'un pendule, mettent en mouvement ce singulier vilebrequin qui creuse son trou à l'envers dans la masse liquide de l'Océan !

Les battements de la triple expansion sont comme les vibrations du cœur humain; puisse Dieu veiller sur leur cadence et ne pas en altérer la sereine régularité ! Ma cabine est près de la machine; je m'endors, l'oreille machinalement tendue, écoutant ce bruit monotone, ayant peut-être la peur de ne plus l'entendre. . . . .

. . . .

Il fait grand jour quand je monte sur le pont : c'est propre et reluisant. Je vais me payer le luxe de me faire faire à moi-même le tour du propriétaire, et je me dirige à l'avant : là sont parqués, immobilisés par les parois d'étroites stalles, quarante génisses et taureaux arrachés au sol fertile de la Suisse pour venir revivifier et fortifier la race bovine mexicaine : joli troupeau, bêtes fines et pleines de santé ; le poil est lustré, la tête ornée de deux petits bouts de corne insignifiants qui feraient le bonheur d'un banderillero espagnol ; la race est nerveuse et docile. Le taureau a sa place réservée et un boxe spécial : à tout seigneur, tout honneur !

On a dû construire cette étable provisoire sur le pont avant, ce qui le rend impraticable ; plus loin, je pénètre jusqu'au poste de l'équipage, sombre réduit où l'homme de mer fatigué vient chercher le repos et rêver à des plaisirs ou à des fêtes dont la naïveté arracherait un sourire au viveur le plus endurci. Au-dessus du poste, sur chaque flanc du navire, les deux tourelles où sont les feux rouges et verts, et enfin les ancres, ces crocs fourchus, broyeurs des existences sous-marines enfouies sous la vase, monstrueuses griffes qui labourent les sols inconnus !

Je reviens sur mes pas ; tout le long du steamer s'étendent les plates-formes de promenade, bordées par les hautes parois verticales où geint la machine et d'où s'échappent les hurlements rauques des en bas ; puis je passe successivement devant la timonerie, la chambre du capitaine, la descente dans les salons, le fumoir, etc.

Ma cabine se trouve à peu près au centre du navire ; elle est grande, commode, spacieuse, mais il fait une chaleur accablante partout sur ce steamer qui a été construit pour la ligne du Havre à New-York et non pour les pays chauds.

Le capitaine Deloncle a le malheur d'être doué d'un esprit charmant et d'un entrain très français, ce qui l'oblige d'être aimable ; il a en revanche le bonheur, le très grand bonheur, de pouvoir exprimer ce qu'il ressent en vers du plus beau style et de belle envergure ; aussi, bien que je sois sûr de m'attirer ses foudres vengeresses, je n'hésite pas à parler de lui, car j'aime à vanter les modestes.

Grâce à lui, la traversée m'a paru courte, car la conversation, tour à tour sérieuse et gaie, n'a pas langui une minute, les souvenirs de jeunesse du lieutenant de vaisseau alternant avec les causeries sur les sujets les plus élevés et avec les dissertations scientifiques les plus ardues. Marin expérimenté et sérieux, il a su capter la confiance absolue de son équipage et de ses officiers. « C'est un rude marin et un homme », disent les matelots. C'est tout dire.

La glace est enfin rompue, les conversations s'échangent et deviennent générales, on commence à se lier ; liaisons éphémères, mais que l'impossibilité de vivre isolé à bord rend nécessaires et souvent agréables : nous fraternisons avec la compagnie italienne, dont les répétitions au piano ont commencé : la musique de Mozart et de Bellini pénètre jusque dans les recoins du steamer.

Le poker tient également sa place dans la répar-

tition du temps et console ceux que les grands maîtres ne charment pas; la vie coule, interrompue, de-ci de-là, par quelques heures d'intempestifs roulis, pendant lesquelles l'isolement devient une nécessité; on essaye de lutter, on entame la lutte... et on est vaincu : adieu musique, adieu poker, ou plutôt au revoir, car le temps se calme, le roulis cesse, et tout le monde revient à son poste, frais, brillant et rasséréné.

Première escale : Santander, dont l'entrée est vraiment périlleuse pour un navire comme la *Normandie*. Cependant le pilote espagnol nous guide d'une main sûre, et nous finissons, quoique non sans peine, à nous amarrer sur le corps-mort de la Compagnie. Le chenal est très étroit, mais heureusement il est profond; nous sommes mouillés à environ un mille de la ville, qui nous apparaît dans le lointain, alignant ses maisons uniformes le long d'un vaste quai rendu célèbre par la terrible explosion de dynamite, il y a trois ans.

Des nuées de petits bateaux viennent s'accrocher aux flancs de la lourde masse, et chercher les passagers qui voudraient aller passer une heure à terre. Il n'y a pas d'amateurs : que faire dans cette ville espagnole? On reste à bord et on se remet avec acharnement à son occupation habituelle, la lecture, le poker ou la position horizontale, c'est-à-dire la douce sieste.

La journée s'est achevée : nous avons embarqué des vivres et des émigrants pour Cuba! Idée bizarre de ces braves gens, le moment me paraissant mal choisi pour aller coloniser; peut-être dans le nombre y a-t-il une mère qui va essayer de retrouver son enfant vivant? . . . .

Le port de la Corogne est pittoresque ; il est bon, sûr et situé dans une magnifique région ; dans une échancrure de l'admirable et immense bassin où nous sommes ancrés, se trouve le Ferrol, le premier port de guerre d'Espagne.

L'intimité s'est faite à bord ; les groupes se forment, quelques flirts s'ébauchent ; la mer est comme une nappe d'huile ; nous allons disparaître dans l'ouest pour neuf jours...

Les Açores... amoncellement étrange de sols et de montagnes au plus profond de l'Atlantique, où les mers se creusent sans cesse, où les mauvais temps semblent attirés par les pics qui se perdent dans les nuages ; îlots tourmentés par les vagues, et qui se laissent battre, fustigés par les flots sans se laisser entamer... rocs formidables où vit heureuse et tranquille une population compacte, et qui peut-être un jour, par un de ces cataclysmes dont le mécanisme nous échappe, disparaîtront sous ces eaux qui les ont vus surgir des grands cratères sous-marins, derniers vestiges peut-être de cette terre de l'Atlantide que les poètes ont chantée !

Nous côtoyons la côte de l'île San Miguel, dont nous passons si près que l'on peut distinguer les maisons, les grands fonds de ces parages nous permettant le luxe de cette promenade mitoyenne. La mer, qui hier encore se soulevait en grosses lames sourdes, s'est apaisée ; le navire ne roule plus, et la nuit qui vient obscurcit l'horizon. Jusqu'à onze heures et demie nous serons en vue de terre. . . . .

. . . .

Le soleil est haut dans sa course; des bandes de marsouins nous escortent... quelques poissons volants piquent d'un éclat d'argent le bleu noir de l'Atlantique; nous commençons à voir des sargasses flottant sur l'eau, étrange faune tropicale charriée par l'Océan et qui ne change presque jamais de place, soumise qu'elle est à l'influence des courants du Gulf-Stream. La chaleur est forte... on signale des chauffeurs indisposés devant leurs brasiers ardents... La vie à bord est monotone, mais elle repose le corps et l'esprit, ne donnant à l'un aucune fatigue et ne pouvant faire travailler l'autre. On se sent abattu moralement; on n'a envie de rien faire; on reste des heures entières à regarder le sillage du vapeur, ou à contempler, assis à l'extrême avant, la vague qui vient moelleusement, en cherchant à deviner la place où l'étrave puissante va la heurter et la diviser, vision rapide et qui se renouvelle sans cesse! Au loin, de tous côtés, l'œil avide cherche quelque chose. Rien que cette ligne d'horizon implacablement infinie qui, à l'heure où le soleil va disparaître, se dore de tons pourpres et bleu clair où le regard se perd si profondément qu'on sent qu'il n'y a plus de limite dans l'espace...

2 *octobre*. — Le navire compte deux habitants en plus; le premier, un jeune veau qui a fait son entrée, ou mieux, sa sortie à la lumière, ce matin, et le second, un aigle assez grand, qui est venu, épuisé de fatigue, se poser sur la mâture. D'où vient ce volatile? comment se trouve-t-il au milieu de l'Océan? Sans doute, il aura voulu connaître de nouveaux pays, et aura-t-il abandonné un jour le sol natal de la Floride, sa

patrie, suspendu aux cordages d'un voilier... Le mal du pays se sera emparé de lui, et à regret peut-être il aura quitté l'îlot flottant pour regagner la terre. Depuis combien de temps se soutenait-il au-dessus des flots quand il nous a rencontrés?... Hélas! il ne reverra plus les sombres forêts des tropiques, il ne rentrera plus dans le nid patriarcal : l'homme est cruel... Un matelot est monté dans la mâture; l'oiseau, en le voyant grimper, s'envole, fait tout le tour du navire, mais il revient au même endroit... L'homme, qui est descendu, remonte; il va le prendre, mais encore une fois l'aigle prend son vol... Cette fois, il va plus loin, il tournoie de grands cercles... les passagers s'assemblent sur le pont; on suit dans l'air les zigzags insensés décrits par l'oiseau que l'on voit revenir se fixer sur le bout de sapin, d'où, exténué, ne pouvant plus déployer ses vastes ailes dont le mécanisme semble manquer d'huile et dont le puissant ressort est détendu, il regarde l'ennemi avec ses deux grands yeux ronds ; quand le matelot l'empoigne, il trouve encore la force de lui donner un gros coup de son bec tors et pointu sur le bras, faisant une légère blessure à son vainqueur qui serre de ses doigts musclés le cou de l'animal et le ramène expirant sur le pont, où la foule se presse pour le contempler. Personne n'a protesté, pas même moi... et pourtant!

Cinq heures du soir. Le soleil va se coucher ; le ciel prend des tons inouïs; le commandant m'envoie chercher et me fait monter sur la passerelle : il m'engage à observer l'horizon; la nuit d'hier a été mauvaise; un roulis violent suivi d'un tangage non moins ter-

rible nous a secoués pendant une vingtaine d'heures. Nous avions subi un bouleversement dans le bateau dont ne peuvent se faire idée que ceux qui ont passé par ces épreuves et qui ont eu à supporter les déchaînements de l'Océan furieux.

« C'est la fin du cyclone, me dit le commandant d'un ton satisfait; nous l'avons échappé belle, car nous n'en avons eu que la queue. C'est du reste la saison », ajouta-t-il, « et vous verrez qu'en arrivant à la Havane, nous apprendrons qu'il y a eu des sinistres nombreux. » Du haut de la passerelle un spectacle extraordinaire s'offre à mes yeux : le ciel et les nuages sont gris, mais une éclaircie vient de se faire, et les tons sombres qui lui servent de cadre contribuent à la rendre plus éblouissante. Par cette fissure entre les nuages se sont glissés les rayons du soleil qui, frappant les surfaces plombées de l'horizon, les ont colorées de rayonnements de feu d'une intensité sans pareille. Des lames de flamme semblent sortir de la mer et lécher les parois de la voûte céleste; des scintillements d'arc-en-ciel traversent l'espace; la mer se calme graduellement; des grands fonds vert clair s'entr'ouvrent dans la nue; l'œil pénètre de vastes étendues où la gamme des couleurs savamment fondues accentue encore l'idée des lointains infinis; un embrasement général a remplacé la monotonie grise et plombée, l'air est suffoquant, la mer, tout à fait calmée, a pris une nuance violette sur laquelle se glissent de longs fils d'argent, puis peu à peu la vivacité de ces lueurs prismatiques s'est attendrie, le ciel se dégage de ces nuées fulgurantes, le soleil abandonne l'horizon qui s'est éclairci, la nuit

vient; toutes ces inoubliables splendeurs disparaissent, la voûte céleste, débarrassée de tout nuage, s'allume de mille feux, les étoiles scintillent, et, dans la pénombre qui s'embrunit, nous apercevons le phare d'Abaco, sentinelle avancée sur les îlots anglais de Bahama.

3 *octobre.* — Nous longeons la côte de la Floride, nous sommes dans le canal du même nom. La terre est à six milles de nous, basse, plate, couverte de verdoyantes forêts et séparée du chenal, où nous naviguons à toute vitesse, par une ceinture d'écueils et de brisants redoutables, que l'on évite cependant facilement, grâce aux admirables balisages que les Américains ont édifiés sur ces côtes inabordables; de loin en loin se dressent des tours en fer, constructions légères en apparence, mais capables de résister aux plus fortes tempêtes.

Le phare de Sombreros, le plus remarquable de ces édifices, — dans lequel il doit être bien pénible de vivre, — indique la pointe extrême des États-Unis dans le golfe du Mexique, que nous traversons à toute vitesse, et, à cinq heures, nous sommes en face du chenal étroit conduisant au bassin intérieur sur lequel est construit la Havane; nous stoppons, attendant le pilote qui devrait être là, notre arrivée étant déjà depuis longtemps signalée par le Morro, forteresse joliment campée sur un rocher élevé à l'entrée de la passe, qu'il protège de ses nombreux feux croisés. On raconte, au sujet de ce fort, une anecdote plaisante. On dépensa une somme inouïe pour la construction du Morro, et l'argent y fut littéralement prodigué; peut-être les trois quarts de cette somme servirent-ils

à enrichir quelques personnages haut placés? peut-être y avait-il aussi à cette époque de grands financiers? Quoi qu'il en soit, quand on vint présenter au Roi, à Madrid, la note à payer, il demanda une longue-vue, et, se mettant à la fenêtre du Palais royal, il se mit à observer l'horizon : « Sans indiscrétion, que cherche Votre Majesté? » lui demanda un de ses ministres.

« Je cherche le Morro », répondit le Roi, « car il est bien évident qu'étant donné l'argent dépensé, je dois pouvoir l'apercevoir d'ici! »

De l'autre côté de la passe se trouve tout un quartier de la Havane dont les maisons baignent dans la mer; un peu en avant, se distinguent deux forts circulaires, bas sur l'eau, armés de forts canons de siège, puis, vers le sud, le long de la côte, des maisons de campagne et de la verdure.

Une nuée d'embarcations sillonnent la rade, formant un va-et-vient incessant entre la terre et les émissaires d'outre-mer; deux ferry-boats américains, superbes et majestueux bacs dont le balancier se meut avec une puissante régularité, mettent en communication les deux rives de ce bassin vraiment beau; de petits canots, recouverts d'un berceau garni d'une toile propre à protéger contre les indiscrets et brûlants rayons du soleil, accostent la *Normandie*. Quelques passagers descendent à terre; d'autres y vont se promener et passer la nuit dans un hôtel pour échapper à l'embarquement du charbon, qui doit commencer à huit heures du soir; j'accepte l'aimable invitation de l'agent des postes d'aller avec lui voir la Havane, et, quelques minutes après, grâce à la vigueur des quatre Normands

qui « nagent » sur sa baleinière, nous mettons le pied sur le sol fertile, mais chaud, de Cuba. Après un arrêt de quelques instants à la poste, où nous déposons nos sacs à lettres, nous prenons une voiture et nous nous dirigeons vers le Consulat général de France. Nous devons y laisser la valise diplomatique, la fameuse valise qui sert généralement à transporter des cigares quand elle va de la Havane en France, ou des objets soumis aux droits de la douane espagnole, quand elle va de France à la Havane. Elle n'est pas trop volumineuse, cette valise, mais on peut encore y mettre bien des choses, le courrier étant par lui-même peu encombrant; mais fermons les yeux sur des habitudes qui sont en vigueur d'ailleurs dans l'univers entier.

L'entrée de cette ville est sale, laide et puante, surtout près du port et de l'autre côté du bâtiment de la douane. C'est navrant; notre voiture est cahotée, secouée; une odeur pestilentielle s'échappe de tous les coins de rue; des magasins d'apparence sordide ouvrent leurs portes dépeintes sur des ruelles nauséabondes; les murs sont décrépis, rongés par l'humidité; mais à mesure que l'on s'éloigne, la ville paraît s'améliorer; je traverse des rues mal pavées, mais bordées de beaux magasins; les maisons sont plus soignées, la civilisation reparaît, on se sent revivre; enfin nous arrivons place Tacon, où l'impression première disparaît ; un beau square avec des arbres orne le milieu de cette place, tout entourée de belles et hautes maisons, d'édifices, de palais, de théâtres, de clubs, le tout illuminé du haut en bas par de gros foyers de

lumière électrique; les fenêtres sont ouvertes, car il fait très chaud, et on voit une multitude de gens à travers ces ouvertures; beaucoup de promeneurs, beaucoup d'exubérance, du mouvement, de la vie, une foule qui semble gaie; décidément c'est bien. Une musique militaire ajoute encore au charme de la promenade. Je vois passer de jolies filles, bien habillées, avec leur mère qui porte la mantille traditionnelle, hélas! abandonnée par la génération actuelle et remplacée par les odieux chapeaux prétentieux et empanachés! Dans tous les magasins, dans tous les cafés, les clients et les employés sont en manches de chemise; il fait si chaud! Je reste avec mon ami jusqu'à dix heures du soir à contempler ce spectacle, mais il faut rentrer; l'atmosphère devient humide : c'est, paraît-il, le propre de la saison, et il est mauvais de rester tard dehors, la nuit.

Nous trouvons notre navire flanqué de gros chalands surchargés de charbon que va absorber le colosse. Une poussière noire a envahi le navire; tout est recouvert d'une mince couche de ce minerai précieux, et, pour éviter autant que possible cette invasion gênante, on a tout fermé à bord, hublots, portes, claires-voies, etc. Je m'arrête un instant sur le pont, et, penché sur le bastingage, j'examine le travail auquel se livrent des nuées de Chinois, noirs démons qui vont, toute la nuit durant, entasser dans les bouches s'ouvrant sur la carène cette nourriture qui donne la vie et le mouvement à notre vaillant steamer aux rouages d'acier! De légères lampes à incandescence, suspendues au-dessus des barges, donnent une clarté diffuse, mais

qui laisse cependant entrevoir ces extraordinaires machines à travailler en chair et en os qui, sans dire un seul mot, vont, pendant de longues heures, se passer de main en main un petit panier plein de charbon et le verser dans la cale, où d'autres Chinois, plus noirs encore, vont l'empiler soigneusement. Quelle différence avec nos races! que de lazzis, que de propos, que de jurons même n'entend-on pas dans nos ports! Je m'empresse de dire que le travail n'y gagne pas. Je m'arrache à cette vision dangereuse pour mes poumons, et je vais chercher dans ma cabine un sommeil réparateur, mais l'impossibilité de respirer me fait vite regagner le fumoir, où je m'étends sur un canapé et où naturellement je passe une déplorable nuit. Le lendemain je redescends à terre et je vais faire une visite à un ami de Paris, le consul général de France, le comte Sala, qui habite la campagne; je prends, en bas de l'avenue qui va à la place Tacon, le tramway à vapeur, et en une demi-heure je suis au Vedado, petit village de la banlieue où sont groupées, sur le bord de la mer, au milieu d'une jolie végétation, de belles habitations, de confortables villas qu'abritent des palmiers, des pins et d'autres arbres inconnus sur les bords de la Seine.

Je trouve le consul général fort triste... Le fils de sa cuisinière, une brave femme, vient de mourir : la maisonnette où il vivait est au bout du jardin de la maison du consul. Je m'informe de quelle maladie est mort ce pauvre jeune homme... « Du vomito! » me répond-il! Et, en me disant cela, il m'entraîne précipitamment hors de chez lui et m'emmène déjeuner à l'hôtel Chaix,



PORTEURS DE TAPIS EN SPARTERIE SUR LA ROUTE DE TEOTIHUACAN

... L. H. Duinmel à Mexico.

fort bon endroit tenu par des Français et situé au centre du Vedado.

De là nous sommes revenus en ville, où il m'a promené, mais j'avouerai franchement que j'étais un peu refroidi sur les beautés de la Havane, et, après avoir pris congé de mon digne ami, qui se plaît dans ce pays, je revins à bord, où je fus accueilli par les vifs reproches des autres passagers, qui me disaient que j'étais fou d'aller ainsi passer une journée dans une ville où le vomito était en permanence... J'en sais quelque chose ! Au fond, ces braves gens avaient raison.

Nous embarquons ce matin un taureau pour les courses de Mexico. Il vient de Séville, et on l'a transbordé chez nous ; il y a déjà trente-deux jours qu'il est enfermé dans sa caisse, qui n'a que deux petites ouvertures pour lui donner l'air et la nourriture. Il est accompagné de quelques toreros.

Le bétail qui est à bord a vite fait de s'apercevoir du nouveau compagnon qui lui arrive et semble manifester une vraie satisfaction à laquelle le noble animal répond par un mugissement significatif.

4 octobre. — A huit heures du matin, nous quittons la Havane et son vomito, par une mer absolument calme.

La compagnie Sieni continue ses répétitions : aujourd'hui nous sommes tout à *Don Juan ;* quelle merveilleuse partition, quelle délicatesse de touche, et comme on voit pétiller l'esprit dans cette musique à la fois savante et légère, vive et naturelle ! . . . .

Nous sommes sur le banc de Campèche, semé de

dangereux écueils, heureusement bien connus... Le commandant nous dit que le cyclone de l'autre jour a fait de terribles ravages; parti du Yucatan le 30 septembre, l'ouragan a traversé le golfe du Mexique après avoir touché à Vera Cruz, est entré en Floride, a poussé une pointe sur l'Atlantique, — il aurait pu s'en dispenser, car c'est lui qui nous a atteints, — a obliqué au nord, heureusement pour nous, et a été se perdre aux États-Unis. De nombreux navires ont été mis à la côte, y compris un navire de guerre espagnol, le *Cristobal Colon :* équipage sauvé, navire perdu. Pas de chance, la pauvre Espagne!

7 *octobre.* — Nous sommes en vue de Vera Cruz. Côte laide, sablonneuse, d'où surgissent les clochers de la ville, très blancs, que l'on aperçoit de loin; le pilote est à bord, il hésite à nous faire entrer, car la *Normandie* cale beaucoup d'eau, et le chenal est étroit, peu profond et le courant très fort.

A droite, je distingue le fort de Saint-Jean d'Ulloa, dont le nom me rappelle le prince de Joinville et la prise mémorable de cette forteresse qui se dresse sur une langue de terre. Elle sera bientôt une presqu'île, car on construit une digue pour abriter la rade contre le vent du nord; la terre ferme sera reliée à cet îlot désolé où est maintenant la prison la plus terrible du Mexique. J'ai compté autour du fort dix-huit factionnaires. Il y a, paraît-il, deux cents prisonniers.

Le pilote continue à hésiter, mais le commandant, qui veut entrer, fait vider les compartiments étanches de l'arrière, remplir ceux de l'avant; le navire fait un petit mouvement de bascule sur la proue, le tirant

d'eau n'est plus que de sept mètres soixante-quinze. Nous pouvons entrer! La quille de la *Normandie* racle un peu le fond de boue, ce que nous voyons à la couleur de l'eau, et, à dix heures, nous sommes mouillés. Il y a peu de bateaux; seul un garde-côte mexicain attire mon attention; ce navire est petit, mais me paraît extraordinairement habité : on me dit qu'il y a cent hommes à bord! Cela grouille! on dirait une fourmilière nautique. Il fait une chaleur tropicale; le train part à une heure, et on est obligé de passer la nuit à Orizaba pour en repartir le lendemain à midi et arriver à cinq heures à Mexico!

Cette combinaison me souriant peu et sachant que l'impresario Sieni a un train spécial direct pour la capitale, je n'hésite pas à m'adresser à lui; comme nous sommes bons amis, il accède avec grâce à ma demande et me donne quatre étiquettes pour coller sur mes malles, afin de les faire passer avec les trois cents colis de la troupe. Il me donne en plus un billet pour moi et m'avertit que je fais maintenant partie de la Compagnie Sieni; le train spécial part à trois heures.

Je descends déjeuner avec le commandant; une émotion stupide me prend à la gorge en prenant congé de lui, je ne puis que balbutier quelques phrases banales, les larmes me montent aux yeux et je me sauve rejoindre mes nouveaux compagnons sur le tender à vapeur qui nous attend. Nous nous éloignons du bord qui nous a si heureusement conduits au terme de notre voyage, en saluant la *Normandie* d'une bordée de hourras. Mon cœur est gros à la pensée que je viens de quitter le sol français pour un long temps, peut-

être pour toujours..... J'y laisse accroché un lambeau de moi-même, je sens que je vais me laisser gagner par la tristesse..., je fais un effort et j'adresse un dernier adieu au drapeau tricolore qui va dans peu de jours regagner la terre natale.

CHAPITRE II

Le roman comique. — Esperanza, trente minutes d'arrêt, buffet! — L' « aguacero ». — Mexico. — Premières impressions. — La société. — La ville. — L'homme au masque de fer. — Le palais national. — La Vierge de la Guadeloupe. — Utilité de la diplomatie. — Le Jockey-Club. — L'Opéra. — Le paseo de la Reforma. — Le chapeau mexicain.

Le chaland à vapeur qui nous emporte nous dépose à la station même du Mexican railway Company. Il est midi et demi, la chaleur suffocante, torride, règne dans toute sa force; le soleil est comme du feu, et notre première pensée, souvent la plus mauvaise, est de nous désaltérer. Un café en face de la gare nous attire avec la force d'un aimant puissant, et, le palais desséché, la peau ruisselante de sueur, nous n'hésitons pas, mes compagnons italiens et moi, à faire la pire des sottises, surtout dans ces pays; nous demandons au garçon une boisson rafraîchissante qu'il nous apporte sous la forme d'un sirop quelconque, avec de l'eau de seltz, de la glace et du cognac. Quelles délices ! Cela peut être mauvais pour la santé, mais cela rentre dans la nomenclature des jouissances permises, et nous prenons un bain intérieur très complet en attendant que nous puissions en faire autant pour l'extérieur.

A trois heures, notre train, composé de deux grandes

voitures américaines, une de première, une de deuxième et un fourgon, où sont nos trois cent quatre colis, se met en marche.

Nous sommes trente-cinq de la Compagnie en première; on se case par affinités; moi, je m'installe sur une banquette avec mes deux sacs; les conversations, les lazzis commencent à s'échanger; somme toute, on est gai, on parle italien, espagnol, allemand, français et belge.

Le train roule, la ville et ses clochers disparaissent : nous suivons une plaine sablonneuse pendant quelques centaines de mètres, puis la physionomie de la campagne change : nous entrons en terre chaude; c'est ainsi qu'on nomme les terres basses situées entre la mer et les montagnes que nous allons bientôt escalader pour monter sur le plateau central. La végétation est plus active, les terres deviennent fertiles; les arbres ne sont pas hauts; ce sont des successions de prairies couvertes de ronces, de petits arbres, de broussailles touffues, d'herbes folles qui s'entrelacent et cachent la terre; quelques cocotiers, des bananiers, puis des essences inconnues viennent distraire l'œil de cette accumulation de verdure.

Là, cependant, sous cette poussée folle de la faune, s'étendent des flaques d'une eau croupie qui n'a pas été absorbée par le sol; des trous sont encore remplis du résidu des pluies tropicales; là s'opèrent avec les racines des plantes des alliages chimiques et des décompositions terribles qui, aux premières chaleurs, vont empoisonner les alentours : des buées chargées de miasmes pestilentiels s'échappent de ces foyers con-

taminés et vont, sur l'aile du vent, semer la terreur et produire ces effroyables maladies que l'homme sait guérir rarement et ne peut prévenir, le vomito, le typhus, la fièvre jaune! C'est de ces massifs verdoyants, aux fleurs vêtues de mille nuances, où les orchidées naissent et meurent sans que nulle main humaine les ait ternies, où les oiseaux au brillant plumage ont fait leur nid, que s'exhalent ces germes putrides qui par moments viennent décimer le malheureux Indien habitant de ces grandes solitudes, dont la case ouverte à tous les vents ne peut opposer de résistance à la mort qui se présente, et dont la fierté, peut-être encore plus que l'indolence, lui fait préférer de cultiver les quelques pieds de maïs qui le font tout juste vivre à la servitude des villes! La végétation devient plus puissante; je passe devant quelques pâturages où je vois des bœufs et des vaches, croisement de la race espagnole et suisse; le bétail est maigre, mais il a l'air sain.

La voie commence à gravir des pentes accentuées, et nous allons pendant cinq heures nous engager dans des montagnes, franchir des ravins et des torrents pour arriver à plus de 2,300 mètres au-dessus du niveau de la mer : le train s'arrête à toutes les stations, où invariablement se tiennent adossés à la muraille une quinzaine d'Indiens fumant mélancoliquement, les uns une vieille pipe cassée, les autres une cigarette; ils nous regardent avec leurs gros yeux hébétés sans manifester de surprise.

Pour la première fois, il m'est donné de contempler le chapeau national mexicain, singulière coiffure que

tout le monde, riche ou pauvre, porte et qui est vraiment laid. Qu'on se figure un chapeau de feutre, de paille, de drap, à grands bords relevés, rond, et dont le dessus va se terminer en pointe à une hauteur qui n'est jamais moindre de trente-cinq centimètres. Le bord intérieur et extérieur de ce chapeau est orné d'un large galon tressé, soit en laine, soit en or ou en argent. Le ruban, autre galon non moins riche, monte le long de ce singulier pain de sucre en zigzaguant et ne se termine quelquefois qu'au sommet. On m'a conté qu'on a voulu, en 1857, dans un élan de patriotique enthousiasme, arborer un insigne significatif : on a pensé à Garibaldi, dont les chapeaux avaient un peu la forme actuelle, et on lui a emprunté son couvre-chef! Peut-être aurait-on préféré, à cette époque, le bonnet phrygien qui s'étale sur les monnaies, mais le soleil a sagement inspiré les Mexicains en leur faisant adopter une coiffure plus préservatrice de ses rayons.

A des plantations de maïs succèdent des terrains remplis de bananiers, et, sous ces arbres aux vastes feuilles, nous apercevons le modeste caféier, qui demande de l'ombre et de l'eau. Nous pénétrons dans la zone du café, car il faut pour cet arbuste une certaine élévation au-dessus du niveau de la mer pour qu'il produise abondamment. Trop bas, il ne réussit pas, trop haut, il sèche. C'est la richesse de toutes ces contrées, mais il faut, pour le colon qui se livre à cette culture facile et lucrative, deux choses : un peu d'argent pour vivre cinq ans sans revenu et une forte dose de patience, car ce pays n'est pas agréable à habiter! Mais aussi, au bout de cinq années, si un tremblement

de terre n'a pas tout détruit, ce qui est très rare, vous n'avez qu'à vendre votre première récolte, et votre fortune est faite!

Le paysage devient plus sauvage, tout en conservant son exubérante floraison ; le tracé est fort accidenté; on traverse nombre de tunnels, courts il est vrai, mais le pittoresque y gagne, car à chaque débouché des souterrains la vue est charmante; un ravin suit la voie en contre-bas, et un torrent écumeux, que la ligne traverse sur un pont en fer de grande hardiesse, émaille de points vaporeux la roche noire qui fait obstacle à ses eaux rebondissantes; les deux rives sont littéralement tapissées d'arbustes, d'arbres, de brousses verdoyantes dont la couleur stupéfie l'œil; les pentes s'accentuent; le train est traîné maintenant par une double locomotive, monstre à deux cheminées, gigantesque travail sorti du cerveau anglais, qui joint à la simplicité du mécanisme moteur une puissance énorme et une économique combustion de charbon ou de bois.

Paso del Macho, station enfouie sous la verdure, où nous croisons l'express qui vient de Mexico et qui est en retard, n'offre de remarquable que ses fruits et ses jardins potagers. Nous venions de quitter ce lieu, quand le serre-frein, à qui la Compagnie, par mesure d'économie sans doute, a laissé ses vêtements de travail et qui est horriblement sale, vient sans façon me trouver dans le train, me tape sur l'épaule en me disant ce mot : « Magnifico », et m'entraîne sur la plate-forme d'arrière pour me montrer une cascade assez importante qui se brise à deux cents mètres sous nos pieds et qui n'offre à mes yeux éblouis qu'une vision

brève, car un tunnel importun coupe court à mon admiration. Quelques minutes plus tard, le torrent réapparaît; il coule avec calme au milieu d'immenses forêts qui tapissent les flancs de ces montagnes.

Le train stoppe dix minutes à Atoyac. Buvette, Indiens, Indiennes en haillons, et toujours le chapeau, le fameux chapeau! C'est un petit coin de terre charmant, avec cette luxuriante verdure, ces roses, ces fleurs qui garnissent la terre sans lui permettre de montrer sa couleur brun rouge : la cloche sonne, nous roulons de nouveau sur un pont en fer, le plus curieux de la ligne, toujours à jour, bien entendu, sans parapet, sans même un chemin pour les ouvriers, qui sont obligés d'y passer de traverse en traverse avec un vide effrayant au-dessous d'eux!

Cette fois, nous voilà en pleine région du café; c'est ici son vrai domaine, car pendant une trentaine de kilomètres la voie est bordée de ce précieux végétal; un peu plus loin, la canne à sucre se montre timidement, car il lui faut plus d'eau qu'au café, et elle ne s'épanouira qu'à Orizaba, où le liquide nourrisseur ne lui fera pas défaut.

Un arbre se dresse près de la voie : c'est une sorte de cèdre; je distingue à merveille des orchidées délicieuses groupées sur son tronc et puisant dans la mousse qui en tapisse le pied l'humidité nécessaire pour naître, croître et mourir! Quelques oiseaux passent rapides à l'arrière du train; le plumage me semble vif et coloré; la nuit vient très rapidement, pas de crépuscule; d'innombrables points brillants apparaissent dans l'ombre et s'évanouissent de suite,

d'autres durent quelques secondes..... Ce sont des vers luisants à l'état de chrysalides qui traversent l'espace, laissant entrevoir leur frêle corps qui semble une goutte d'acier en fusion. C'est d'un bien joli effet!

Nous franchissons la fameuse barranca de Mettlac, où la voie décrit un immense fer à cheval, tout en montant très à pic : en haut de la montée, voilà Cordoba, petite ville où l'on cultive le gardénia en pleine terre, comme la pomme de terre! La gare est pleine de vendeuses de bouquets de cette délicieuse fleur qui se paye si cher chez Mlles Dallé. Pour un dollar vous avez un bouquet de quatre-vingts gardénias choisis.

Cela vaudrait de l'argent dans la plaine de Gennevilliers!

Orizaba, où nous arrivons vers dix heures du soir, est une grande ville, du moins la gare semble l'indiquer. Il fait vilain temps; il pleut. Je profite des vingt minutes d'arrêt pour télégraphier à Mexico qu'on m'envoie une voiture à la gare, et bien m'en a pris, comme on le verra!

Quelques minutes après notre départ de cette ville, nous voyons avec effroi le conducteur se précipiter dans le wagon ; nous croyons à un accident. C'est un *aguacero* qui se prépare, et il faut fermer toutes les fenêtres, les ventilateurs, les portes, tout!

En moins de temps qu'il n'en faut pour écrire ce mot mexicain, un éclair brille, un coup de tonnerre résonne, et il se met à tomber une pluie, mais une de ces pluies dont on ne peut se faire une idée et qu'il est presque impossible de décrire. Figurez-vous des lames de pluie se précipitant des nuages, en direction oblique

presque toujours, et se déversant sans arrêt pendant deux heures, les gouttes d'eau grosses comme des noix ! En un clin d'œil la voie est un torrent, la locomotive clapote dans l'eau en profilant des éclaboussures de tous côtés. La pluie pénètre partout; il y a une fissure au plafond du wagon, l'eau en profite pour s'introduire subrepticement dans notre compagnie, et le compartiment lui-même se transforme en lac.

Des décharges de mousqueterie résonnent sur les vitres, mais le grêlon n'est pas froid, et sitôt qu'il touche un obstacle, il se fond de suite, heureusement..... Que d'eau, que d'eau !

Le pays est sous l'eau aussi loin que la vue peut s'étendre !

A Esperanza, cette débauche de liquide cesse, et nous pouvons descendre prendre part à un magnifique souper commandé par télégraphe par notre impresario. Repas gai et assez mangeable, le buffet étant tenu par un ménage français qui marche rapidement sur le chemin de la fortune.

Au moment de repartir, le chef de gare nous prévient qu'un train de marchandises est en panne sur notre route à dix kilomètres de la station, la machine ayant subi une avarie. On se rentasse dans le wagon, et on s'endort.

A cinq heures du matin, le train entre en gare de Mexico. Il tombe une pluie fine réduite en poussière... ma voiture est là. C'est d'ailleurs la seule !

Il fait froid, la ville me paraît affreuse, le pavé navrant, l'éclairage plus que timide et la voiture parfaitement sale. En peu de temps j'arrive à l'hôtel Itur-

bide. Je trouve une chambre toute préparée, et je m'enfouis sous mes couvertures.

Mexico est une grande ville régulièrement bâtie sur le plan américain, avec ses rues qui se coupent à angle droit et généralement très mal pavées : les tramways s'y sont multipliés comme la manne dans le désert; dans chaque rue il y a une voie ferrée où circulent, à une vitesse qui fait frémir, des quantités de ces commodes véhicules appelés ici *cars*, traînés par de petites mules fort bien nourries, semble-t-il, et qui ne connaissent qu'une allure, le galop : elles parcourent ainsi toutes les lignes, le conducteur ne tenant presque jamais ses rênes, car il souffle de la trompe de la main gauche et serre le frein de la main droite. C'est à peine s'il ralentit aux intersections des rues : les cars se suivent en général deux par deux, car il y a une division de classe dans les tramways, ce qui pour un pays libre et démocratique peut paraître excessif; mais les Indiens à peau rouge ne sont pas assez fortunés pour payer le prix de la première classe, et les blancs ne désirent aucunement avoir à leur côté des compagnons de voyage aussi mal tenus. Les cars de la première classe sont peints en jaune, ceux de la seconde en vert; les prix dépendent des distances souvent grandes, les lignes s'étendant dans la banlieue et au delà : cela varie de cinq sous à un franc. Il y a aussi, et c'est là que l'on reconnaît l'influence du voisinage des États-Unis, des cars de marchandises et des cars funèbres, et il m'est arrivé fréquemment de rencontrer dans les rues un car couvert de fleurs, orné de draperies noires et conduisant un mort à sa dernière de-

meure. Le cimetière est loin, et on marche rondement : derrière viennent d'autres cars de première classe, garnis de rideaux noirs, où sont la famille et les invités et conduits par des cochers en livrée noire, chapeau à cocarde. C'est l'omnibus funéraire d'ici. D'ailleurs, riches ou pauvres passent par le car : c'est la pompe funèbre simplifiée, car ici comme en Espagne le corps ne va jamais à l'église.

Une innovation qui serait précieuse à Paris est celle des cars particuliers. Moyennant cinq à dix dollars, on peut louer pour la journée un car avec deux mules qui vous transporte où vous voulez, vous et vos invités, sur toutes les lignes, partout où vous voulez aller. Une étiquette avec le mot « spécial » empêche le public de monter sur votre véhicule. N'est-ce pas parfait, pratique, commode, et ne devrait-on pas déjà avoir installé ce système chez nous ?

J'ai commencé mes excursions à travers Mexico : ma première impression de la nuit s'est dissipée; il fait un beau soleil, le ciel est bleu, l'air parait sain, on respire à pleins poumons : nous sommes à 2,800 mètres au-dessus du niveau de la mer, et, pour des gens accoutumés à l'air méphitique des rives de notre pauvre Seine si contaminée par les nombreux poisons dont on la sature, peut-être éprouve-t-on d'abord une sorte d'oppression, mais, au bout de cinq ou six jours, cela disparaît, et le poumon dilaté se réjouit de prendre un bain d'oxygène aussi chimiquement pur.

L'hôtel que j'habite est un grand palais ancien où a logé un de ces infortunés monarques qui ont marqué d'un point rouge l'histoire du Mexique.

L'empereur Iturbide était né en septembre 1783, à Valladolid, aujourd'hui Morelia; il entra dans l'armée, où il se fit rapidement une belle situation; la première Assemblée nationale qui se réunit à Mexico en fit un empereur, et il fut proclamé le 22 mai 1822 par soixante-sept voix contre quinze. Couronné avec sa femme dans la cathédrale de Mexico sous le nom d'Augustin Ier, il ne devait pas jouir longtemps de cette position élevée, mais peu enviable.

Avant qu'il se fût passé un an, la République était proclamée, le 6 décembre 1822, à Vera Cruz, par le général Santa Ana, et, un mois après, tout le pays était rallié au nouveau régime : seule, Mexico restait fidèle à son empereur.

Iturbide réunit le Congrès, offrit sa démission, qui ne fut pas acceptée sous ce prétexte extraordinaire, mais véridique, que sa nomination n'avait pas été légale, et on se contenta de le bannir. Il se retira à Londres, d'où il écrivit au gouvernement, quelques mois après son arrivée, pour le prévenir que le clergé mexicain s'agitait pour faire revivre au Mexique la domination des Jésuites, et il terminait en offrant ses services au gouvernement. Par une malheureuse chance, le gouvernement ne voulut pas croire à la sincérité de ses assertions et s'empressa de promulguer un décret par lequel l'ancien empereur était déclaré traître à sa patrie et condamné à mort. L'empereur Iturbide, qui ignorait ce décret et qui tenait à rentrer dans son pays, revint au Mexique, et à peine débarqué fut fait prisonnier, conduit devant le parlement de Taulipas, condamné à mort après une courte délibéra-

tion et fusillé le 19 juillet 1824, à Soto la Marina.

L'hôtel qui porte son nom est d'une belle construction, avec un patio énorme sur lequel donnent deux étages avec galeries ; mais c'est tout. La simplicité de l'édifice intérieurement est rachetée par une belle et intéressante façade en pierre de taille sur la rue, avec une porte monumentale, et toute couverte de sculptures. L'ameublement est sommaire et le confortable relatif.

A la porte de l'hôtel, qui est le réceptacle de tous les Américains du Nord, car on n'y entend que des *I guess, you bet, have a drink*, se tiennent quelques voyageurs que j'entends discuter la question du change, en ce moment fort élevé. Chez le changeur, on m'a remis délicatement cent quatre-vingts francs en papier mexicain en échange d'un billet de cent francs français : ce commerçant avait l'air ravi de me donner de très sales chiffons de papier remplis de tous les microbes de la terre, en échange de mon beau billet bleu.

La rue San Francisco, où donne l'hôtel Iturbide, est la plus fréquentée de Mexico ; elle est de la largeur de la rue Vivienne, et bordée d'un bout à l'autre des meilleurs magasins, restaurants ou cafés de la ville ; elle est fort longue, mais, par une bizarre coutume, elle ne porte pas le même nom sur tout son parcours ; ainsi, au commencement, près de la place, elle s'appelle Calle Plateros, sans doute en raison des nombreux bijoutiers, dont les boutiques sont éblouissantes, puis Secunda de San Francisco, Primera de San Francisco, et enfin Puente de San Francisco ! Une autre rue, égale-

ment droite comme un *i*, change de nom à chaque intersection d'une autre rue ; elle se nomme successivement Calle Providentia, Nuevo Mexico, Rebeldes, Zuleta, Cadena, Independencia, San Bernardo, etc. Toutes les maisons ont sur leurs portes une foule de numéros, ce qui rend les visites difficiles, car on ne peut comprendre quel est le bon. En face de la porte d'Iturbide se trouve un restaurant, la Maison dorée, dont la façade est rouge vermillon avec des filets dorés! La cuisine y est très ordinaire, mais c'est général dans cette ville; il y a une foule de restaurants, la Concordia, l'Iturbide, le café de Paris, etc., où l'on mange plutôt mal; on dirait que dans ce pays on n'a nul souci de la nourriture; on mange parce qu'il faut vivre, mais le raffinement ou même le goût de bien manger manque totalement; on ne trouve pas dans tout le Mexique un restaurant vraiment bon. Dans les hôtels, on ne donne pas à manger, ce que j'apprécie fort, ayant l'horreur de cette nourriture forcée de la table d'hôte, coutume barbare que la civilisation, venue des pays d'outre-mer, fera disparaître sans doute un jour de nos régions.

A ce propos, je me suis demandé plusieurs fois, depuis que je suis ici, si c'est bien chez nous qu'il faut chercher le berceau de la civilisation. Cette réflexion me vient en voyant à la vitrine d'un antiquaire un gros poussah en terre cuite qui date d'au moins deux mille ans, et qui s'enfonce dans la bouche un énorme morceau d'un aliment inconnu; sa physionomie est souriante, et il semble que ce qu'il mange soit excellent. Chez les races toltèques et zapothèques on devait bien vivre,

car il n'est pas admissible que les gens qui habitaient ces magnifiques palais de Mitla, de Palenque et autres, n'aient pas eu toutes les ressources et toutes les commodités de la vie. Il est évident que les gens riches de l'époque devaient avoir d'excellents cuisiniers. Ce n'est qu'une supposition que je me permets d'émettre, mais elle s'appuie sur l'aspect de nombre de statuettes et de figures gravées qui nous montrent l'Indien d'alors gras, replet et toujours souriant, indices certains d'un estomac satisfait.

Si les restaurants de Mexico sont mauvais, le théâtre ici est navrant! Une détestable troupe de zarzuela espagnole suffit à faire le vide au théâtre principal, modeste édifice dont l'intérieur allie la simplicité sans phrase au manque de confortable. Le théâtre National, dont la façade est ornée d'une belle colonnade en pierre, possède une belle entrée et un beau patio. On y joue le grand opéra italien et le drame, également en italien. Depuis trois ans il ne vient plus de compagnies françaises. L'intérieur n'est pas mal, mais tous les rebords des loges et des galeries sont de simples balustrades en fer, à jour comme des balcons de fenêtres, ce qui est du plus vilain aspect et doit être fort gênant pour les dames, qui sont ainsi vues des pieds à la tête.

La scène est grande et belle, les décors sont de tout dernier ordre, indignes d'une grande ville qui a des prétentions; les fauteuils d'orchestre ont l'air d'être en celluloïd et n'ont rien de confortable; la salle possède un bon éclairage électrique, et les représentations de la Compagnie Sieni sont très suivies.

A ce propos, il m'est arrivé une aventure assez

comique. Le lendemain de mon arrivée, je vois mon garçon, à l'hôtel, qui tournait autour de moi et qui devait évidemment avoir une demande à m'adresser; je lui vins en aide, et il m'avoua qu'il me serait bien reconnaissant si je pouvais lui donner un billet de galerie pour assister à mes débuts à l'Opéra! Le pauvre garçon avait vu sur une de mes malles une des fameuses étiquettes que Sieni m'avait données pour faire le voyage, et il m'avait pris sans doute pour le baryton ou la basse profonde. Je détrompai ce fidèle et naïf esclave, mais je lui promis tout de même un billet pour aller à l'Opéra.

12 *octobre*. — La rue San Francisco est décidément la rue élégante, le boulevard de Mexico : voilà toute une série de beaux magasins; il y a beaucoup de monde, je croise des gens fort bien mis, chapeau haut de forme, fleurs à la boutonnière, dames avec leurs filles mises à la dernière mode, et, comme transition brusque, des Indiens des deux sexes, en haillons et pieds nus, circulent au milieu de la foule, semblant cependant éviter le contact de l'homme civilisé, se dérangeant pour le laisser passer et paraissant, à la surface, humble et soumis, mais par moments laissant prendre à son regard un ton vif qui permet de croire qu'il n'y a pas encore et qu'il n'y aura jamais d'amitié entre le vaincu et le triomphateur. Singulière race que je me promets d'étudier plus longuement pendant mon séjour ici!

C'est l'heure fashionable, onze heures; on n'entend parler que Français; tous les magasins, ou à peu près tous, sont occupés par nos compatriotes, Labadie, Mallet,

Balme, Genin, Combaluzier, Huguenin, Dormeuil, Charreton, Zivy, etc.

De nombreux véhicules circulent, conduits par des cochers indiens dont la face rougeâtre semble encore plus laide sous le grand chapeau pointu qui est décidément la coiffure nationale. Quelques jeunes gens de la société que je rencontre portent le costume mexicain, pantalon extracollant, gris ou noir, avec une bande formée d'un galon sur lequel sont cousus de gros boutons en argent très rapprochés, la veste courte galonnée et ornée des mêmes boutons, et le grand chapeau, qui souvent coûte un prix fou avec ses galons en or fin!

Les fiacres, qui abondent à Mexico, sont encore, chez ce peuple libre, une négation absolue du principe d'égalité, comme les tramways : ils sont tous traînés par deux chevaux et divisés en trois classes, d'après la qualité de leur attelage; ceux qui ont une bande jaune à la portière sont les moins chers; les chevaux font là leur dernière étape avant la course de taureaux; aussi y trouve-t-on des spécimens intéressants de la race chevaline au point de vue de la saillie des côtes, des « ilions et des ischions » et surtout de l'usure de la peau et du poil! Ceux-là coûtent quatre réaulx l'heure, c'est-à-dire, au cours du change, environ un franc soixante-quinze. Les fiacres à bandes rouges sont meilleurs, car ils sont un peu moins sales; presque toutes ces voitures sont de grands trois-quarts et des victorias. Les chevaux de cette classe ont une certaine épaisseur de graisse qui leur donne un aspect plus séduisant; ils font facilement six kilomètres à l'heure



LA CATHÉDRALE DE MEXICO

Cliché de M. Briquet, à Mexico.

pour trois francs. Quant aux voitures bleues, c'est convenable : elles ressemblent aux voitures de cercle ; les chevaux sont robustes, bien nourris, bien soignés, bien conduits, les cochers propres et plus intelligents. Tout va en proportion, et l'heure coûte cinq francs. Chaque classe porte un petit drapeau de sa couleur qui indique s'il est libre ou non. La question du pourboire est la même dans le monde entier, mais le cocher mexicain sait réclamer son pourboire sur un ton qui admet d'autant moins de réplique qu'à Mexico tout le monde, sans exception, porte un revolver et qu'il est notoire qu'une querelle est vite commencée et non moins vite terminée, grâce à cet argument puissant. Alors on s'exécute très facilement, et si cet homme libre ne craint pas d'accepter un pourboire, ne croyez pas qu'il s'abaissera à vous dire merci : vous n'entendrez jamais cette douce parole.

En continuant ma promenade, rendue difficile par l'affluence des passants, j'ai la bonne fortune de rencontrer le chargé d'affaires de France, M. Boulard Pouqueville, le plus aimable des hommes. Il est à Mexico depuis trois ans, et, grâce à ses efforts persévérants, l'influence française est très prépondérante à Mexico. Il est d'ailleurs très estimé par le gouvernement mexicain et adoré de toute la colonie française. Il a fondé une école française qui marche admirablement. Grâce à lui, mon séjour à Mexico me laissera un fort agréable souvenir.

Nous allons ensemble voir la cathédrale, située sur la Plaza Mayor ; c'est un monument imposant, intéressant, car la façade en est double, c'est-à-dire qu'il y a

deux églises juxtaposées ayant chacune un style différent. Elle est construite sur l'emplacement même de l'ancien temple des Aztèques détruit par Hernan Cortez peu après la prise de la ville sur Montézuma. Si l'art du sculpteur s'est laissé aller à la fantaisie la plus échevelée sur le portail et sur la façade, la date de 1573, époque où elle fut commencée, se lit sur les contours de ces arabesques finement ciselées, de ces statuettes joliment modelées. On retrouve sur quelques églises d'Espagne ces découpures hardies, ces sculptures ambitieuses dans la pierre; on voit la main d'un de ces artistes que la conquête a amené avec elle et qui a étudié tous les styles communs à cette époque. Deux hautes tours, terminées par deux cloches en pierre monumentales qui les recouvrent comme d'un chapeau, élèvent un peu la façade et l'allègent. L'intérieur de la cathédrale est d'une richesse prodigieuse; de superbes colonnes soutiennent un dôme élevé, au centre de la croix latine; l'or, le marbre et l'argent se rencontrent dans la cathédrale avec peut-être plus de profusion que dans certaines mines. Une balustrade en argent massif, d'un prix fabuleux, joint le chœur au maître-autel, qui est une heureuse copie de celui de Séville.

Sous une dalle, dans une des chapelles, se trouvent, ensevelis ensemble, le curé Hidalgo, les officiers Allenda, Aldama et Jimenez, quatre ardents patriotes qui avaient cru pouvoir essayer de renverser le pouvoir des vice-rois et proclamer l'indépendance du Mexique. Ils furent fusillés en juillet 1811. Naturellement, après la proclamation de la République, ils furent enterrés dans la cathédrale, et, par une singulière coïn-

cidence, sous l'autel dit des Rois! A côté de leur tombeau, on nous a montré un autel dédié aux âmes du purgatoire et où un prêtre, mort récemment à quatre-vingt-dix ans, aurait dit vingt-quatre mille messes!

Un peu plus loin, dans la chapelle de Saint-Pierre, se trouve un tombeau, celui de l'homme au masque de fer « Gregorio Lopez », supposé un fils de Philippe II. Cette découverte m'a plongé dans le plus complet ahurissement. On a déjà beaucoup écrit sur le pauvre prisonnier masqué, et voilà que ma découverte va faire verser des flots d'encre sur ce second masque de fer! Bizarre aventure! Un Français fils de roi avec un masque en fer, passe encore; mais un Mexicain!... (1)

En sortant de la cathédrale, j'aperçois à ma gauche le palais National; qui prend tout un côté du vaste quadrilatère occupé par la place, près de deux cent cinquante mètres de façade. Cela n'est pas gracieux à l'œil; cela ressemble à une caserne avec un fronton et une horloge monumentale.

Trois grandes portes, avec deux factionnaires à chacune, y donnent accès; l'intérieur correspond à l'extérieur : c'est très simple; de grands salons se suivant, meublés avec ce goût qui caractérise les palais nationaux modernes de tous les pays, puis une salle dite des Ambassadeurs, de cent mètres de long, avec un plafond à poutrelles bas et dont la largeur, ridiculement étroite, fait ressembler le salon à un boyau ou à un corridor. Pas un fauteuil, pas un canapé, sauf à l'extrémité un trône, celui du Président, avec les armes

(1) Je n'ai pu avoir aucun renseignement précis à ce sujet.

de la République, où se distingue un beau bonnet phrygien, et surmonté d'un dais en velours rouge garni de crépines et de passementeries d'or. Sur un des murs, les portraits, grandeur naturelle, des Présidents et un tableau représentant la seule victoire importante des Mexicains sur les Français à Puebla par les troupes du général Saragoza, le 5 mai 1862. Il est juste d'ajouter que, le 17 mai de l'année suivante, nous entrions triomphalement dans cette même ville. Étant données les réelles sympathies qui relient maintenant nos deux pays, cette date du 5 mai, qui est aujourd'hui la date d'une fête nationale, aurait pu sans difficulté être remplacée par une autre date, celle du 1er décembre 1884, jour où, pour son bonheur, le peuple mexicain a appelé à la présidence le général Porfirio Diaz, actuel Président de la République. C'est à lui qu'est dû le relèvement financier du Mexique, ainsi que la paix à jamais rétablie par l'affirmation résolue d'un pouvoir central, auquel se ramifie l'autorité absolue des gouverneurs des États du Mexique, tous choisis par le général Diaz et dévoués, sinon à sa personnalité sympathique, du moins à sa politique tenace pour assurer la tranquillité du pays (1).

Dans le même palais, le Sénat tient ses séances; il n'y a que soixante sénateurs, et il a été facile de le loger dans cet immense édifice. La Chambre des députés occupe l'ancien théâtre Iturbide.

De l'autre côté de la Plaza Mayor s'élève un pâté de

(1) Le général Porfirio Diaz vient d'être renommé pour quatre ans, à la satisfaction générale de tout le pays.

maisons à deux et trois étages qui reposent sur des arcades sous lesquelles s'ouvrent de beaux magasins de modes, de nouveautés, de confections; les propriétaires de ces maisons, toutes prospères, sont des Français, la plupart d'entre eux originaires de Barcelonnette, dans les Basses-Alpes. Ils sont venus jadis pauvres, et ils forment actuellement une colonie extrêmement riche de négociants qui se soutiennent entre eux et font régulièrement venir de leur pays d'origine des compatriotes qui, eux aussi, feront un jour leur fortune.

Le mouvement de cette place, où circulent des quantités de cars, où grouille une foule d'Indiens de tout sexe, réjouit l'œil; cela a de la couleur, du cachet; les rues sont pleines de vie; on sent battre les artères d'une grande cité; mais le détail choque; l'ensemble est remarquable, mais les rues sont mal pavées; il n'y a aucun arrosage public, pas d'égouts, et quand il pleut, la ville est impraticable. Le Conseil municipal semble cependant se remuer un peu, car il vient de faire démolir tout un bloc qui obstruait une des meilleures rues de la ville; il n'est pas ennemi du progrès, mais tout se fait si lentement ici qu'il suit le mouvement. Le palais de l'Ayuntamiento, très simple extérieurement, —il donne sur la place, —est fort bien agencé, et l'aménagement en est luxueux; il y a surtout une belle salle du Conseil et une remarquable collection de portraits anciens dont quelques-uns sont de vrais chefs-d'œuvre. Le dernier côté de la place est également bordé par des arcades où se trouvent des magasins, des chapeliers surtout, et des masses de vendeurs ambulants de sucreries, de journaux, de bibelots de fantai-

sie, etc.; l'Indien y coudoie l'Anglais, et toutes les races du monde s'y voient. Il faut faire attention à son portefeuille, car c'est le rendez-vous des *rateros*, voleurs à la tire qui ont la réputation d'être des plus habiles; le chef de la police de New-York, en promenade à Mexico, y a été dépouillé, quelques semaines avant mon arrivée, de sa montre, de son portefeuille, de ses deux bagues, de ses gants et de son cure-dents monté en or, sans qu'il s'en fût aperçu, pendant une bousculade.

Je rentre à l'hôtel par la rue San Francisco, qui porte ici le nom de Calle Plateros. Sur le côté gauche, il n'y a que des bijoutiers, des marchands de montres, et des vendeurs d'articles de Paris; tout cela est scintillant, surtout le magasin de l'Esmeralda, dont les vitrines sont certainement plus agréables à voir que la façade de l'établissement, décoré avec un luxe très tire l'œil, qui serait fort peu apprécié sur les boulevards, mais qui est nécessaire ici. On pourrait croire qu'on peut y trouver de belles pierres, perles ou autres, mais il n'en est rien; toutes les marchandises viennent de Paris et sont très ordinaires, ce qui s'explique jusqu'à un certain point : les familles riches du Mexique, allant souvent en Europe, y font leurs achats. A deux pas de cet opulent bijoutier, je passe devant la droguerie de la Profesa ; quel établissement! C'est vaste, spacieux, et on y vend depuis de l'eau de mélisse jusqu'à des appareils photographiques et des papiers peints. Cela n'a pas son équivalent en France, où nos modestes droguistes en sont encore aux simples et à la guimauve.

Je trouve en entrant une invitation à la fête extraordinaire du couronnement de la Vierge de la Guadeloupe, qui doit avoir lieu demain 10 octobre. L'histoire de cette image miraculeuse, et vénérée comme telle dans tout le Mexique, vaut la peine d'être racontée.

Le 9 décembre 1851, un Indien appelé Juan Diego, de Tolpetlac, était allé à Tlaltelolco pour y entendre la messe à l'église de Santiago. Il était arrivé à mi-côte du mont Tepegacac, quand une apparition frappa ses regards étonnés, en même temps qu'une musique harmonieuse se faisait entendre sans qu'il pût apercevoir trace d'instrumentistes sur cette montagne ardue et pelée. Une femme toute vêtue de blanc, couronnée d'une auréole, était devant lui; il se prosterna, et il entendit une voix qui lui enjoignait d'aller trouver l'évêque du diocèse et de lui donner l'ordre de sa part de bâtir une église sur l'emplacement où elle se trouvait, puis elle disparut. L'Indien, tout ému, s'empressa de s'acquitter de sa mission, mais l'évêque, Mgr Zumarraga, le reçut fort mal, ne pouvant croire à cette histoire. Diego retourna à la montagne et retrouva l'apparition à la même place; il lui raconta l'insuccès de son voyage, et il reçut comme réponse de revenir le lendemain à la même heure; puis la vision s'évapora. Le jour suivant, fidèle à sa promesse, le pauvre homme revint; de nouveau on lui dit d'aller visiter l'évêque, et d'insister avec plus de force; ce qui fut fait avec zèle, mais l'évêque, toujours incrédule, lui demanda de rapporter une preuve et le fit suivre par deux de ses serviteurs. Diego sut tromper leur surveillance, et rendit compte à l'apparition de ce que l'évêque exi-

geait; elle lui fit jurer de revenir le lendemain en lui affirmant qu'il aurait une preuve.

L'Indien retourna à son domicile et trouva son oncle, avec qui il habitait, en grand danger de mort. Il le veilla pendant plusieurs jours, mais comme son état s'aggravait, il se vit forcé de courir à la ville chercher un confesseur; afin de ne pas être retardé et craignant de rencontrer l'apparition, il changea sa route et força le pas; mais à peine avait-il fait cent mètres qu'elle se présenta à lui. Il lui raconta la maladie de son oncle et s'excusa d'avoir manqué au rendez-vous; la dame lui répondit qu'à cet instant même son oncle était guéri, et elle lui demanda de lui donner quelques fleurs. Diego s'étonna, car il lui parut impossible de répondre à ce désir, l'endroit où ils se trouvaient étant sauvage et aride; mais quel ne fut pas son étonnement, en regardant à ses pieds, d'y voir des roses et d'autres fleurs dont les tiges sortaient du roc! Tout joyeux, il les cueillit et les mit à même dans son tilma, sorte de pièce de toile grossière avec un trou au centre où l'on passe la tête et qui retombe droit par devant et par derrière. L'apparition lui prescrivit de ne montrer ces fleurs qu'à l'évêque seul, en lui disant que c'était la preuve demandée, et elle s'évanouit, laissant voir, à la place même où elle se trouvait, une excavation dans la montagne d'où se mit à jaillir, devant les yeux de l'Indien stupéfait, une source d'eau claire et limpide.

Le paysan s'en fut rapidement chez l'évêque, qui, le prenant pour un imposteur, s'apprêtait à le faire châtier sévèrement, quand il laissa tomber le pan de

sa tilma devant le prélat, et une masse de fleurs vint joncher le plancher. De plus, ô miracle, sur la toile grossière se voyait, peinte en couleurs éclatantes, l'image de la sainte Vierge, telle qu'on la vénère encore aujourd'hui. Il ne fut plus permis à l'évêque de douter : il prit la précieuse étoffe et la plaça dans son oratoire; Diego retourna à la maison et trouva son oncle complètement guéri à l'heure juste où on le lui avait annoncé.

L'église fut construite à l'endroit même où les roses avaient poussé dans le roc; Diego et son oncle furent nommés gardiens de l'église et le tilma placé sur l'autel; plus tard, grâce aux dons des fidèles, la petite chapelle devenait la magnifique église où nous devions assister à une des plus belles et plus émouvantes cérémonies que j'avais jamais vues. Une des particularités les plus extraordinaires de cette histoire, c'est que les couleurs de la peinture sont aujourd'hui exactement aussi fraîches qu'elles l'étaient il y a trois cents ans. De nombreux experts ont examiné avec soin cette œuvre unique; ils n'ont pu dire comment les peintures ont été faites sur ce grossier tissu en fibre de cactus, ni quel genre de couleurs on a employé, ni comment elles avaient pu être préparées et étendues. Il y a, paraît-il, quatre sortes de peintures employées.

12 *octobre*. — La cérémonie du couronnement a lieu aujourd'hui; à sept heures je suis exact au rendez-vous que m'a assigné chez lui mon ami M. de Y... A sa porte stationne un car spécial attelé de deux fringantes mules, qui semblent impatientes d'arpenter le pavé de Mexico, car il y en a une qui rue et menace

de tout casser, ce qui presse notre départ. Nous sommes six : Mme de M***, ses deux filles, son fils, mon hôte et moi.

Notre car va tout d'abord à la Plaza, où il doit être aiguillé sur la Guadeloupe. Là, nous sommes un instant arrêtés par une grande quantité de tramways qui finissent par nous laisser passer, — nous sommes « special car », — et nous roulons, quelques minutes après, au grandissime galop sur la belle avenue qui va au petit village où est bâtie l'église, à six kilomètres environ de la ville. C'est là que fut signé en 1848, le 2 février, le traité de paix entre le Mexique et les États-Unis.

La banlieue de Mexico, ainsi que toute la vallée, est charmante ; la vue s'étend jusqu'au géant Popocatepelt, dont la cime toujours blanche contraste agréablement avec les verdoyantes couleurs qui le tapissent de bas en haut.

La route est littéralement couverte de monde, Indiens en majorité, qui vont pieds nus, en haillons, moitié nus ; femmes, enfants, vieillards, tous se traînent dans la poussière suffocante qu'ils soulèvent : puis voici, chevauchant, des cavaliers, portant le costume mexicain des jours de fête, solidement assis sur leurs selles resplendissantes d'ornements en argent, et activant de leurs lourds et démesurément longs éperons les flancs de leurs chevaux, qui tous ont cette allure déplaisante et très en vogue ici du piaffage.

Nous croisons des voitures de toutes formes, de toutes sortes, depuis la vieille charrette indigène à quatre roues grossièrement découpées dans un bloc de

bois, jusqu'au phaéton américain dernier modèle, légère araignée que le cheval traîne sans effort, et qui donne sur ces routes mal entretenues l'illusion d'une promenade en canot sur une mer houleuse; puis, ce sont, le long du chemin, des marchands ambulants qui tiennent sous le bras un baquet en fer-blanc ou en terre, dont ils puisent avec une petite mesure en bois le breuvage à la fois nauséabond, alcoolique, salé, désagréable au palais, mais hygiénique, qu'on appelle le *pulque*. Cette boisson est saine à condition d'en boire modérément; à forte dose, elle devient excitante et affolante : alors les navajas s'ouvrent seules, et bientôt le sang coule.

Un peu plus loin commence l'interminable chapelet des vendeurs d'images, d'objets de sainteté, la plupart d'entre eux Juifs misérables qui semblent chercher à se faire pardonner leur crime de jadis en débitant une marchandise qui leur rappelle la faute commise, il y a quelque dix-neuf siècles. Je me rappelle à ce propos un mot qui m'a été dit il y a quelques années dans un cercle de Paris où, malgré les règlements, on causait religion. Comme je mettais une certaine vivacité à défendre un point de dogme, un de mes collègues, Israélite déjà âgé, me dit : « Vous autres catholiques, vous êtes animés contre les Juifs de singulières préventions, mais vous oubliez que sans la... maladresse que notre race a commise vous seriez, comme nous, tous Juifs ! » Je jugeai inutile de relever cette explication brutale, mais le mot *maladresse* me parut une trouvaille !

A Mexico, il y a un grand nombre de coreligion-

naires de mon interlocuteur, mais malheureusement pour eux la fortune ne leur a pas été favorable.

L'enchevêtrement sur la route devient plus compact, surtout aux abords de l'église cathédrale où est la précieuse image; toutes les portes sont closes hermétiquement : des voitures, des tramways, jusqu'à un train de chemin de fer qui est arrêté au niveau de la route, une foule de piétons qui ne peut ni avancer ni reculer, et où les rateros doivent faire de belles recettes; des gardes de police à cheval qui sont incapables de bouger, des drapeaux aux fenêtres, des arcs de triomphe en feuillage, une exubérance, une joie, en somme une grande manifestation religieuse qui aurait semblé une impossibilité il y a cinq ans !

J'arrive avec mes amis à une des portes de derrière du temple; elle est fermée, mais elle s'entrebâille pour laisser entrer les évêques qui se présentent; il y en a environ quarante. Je profite de cette poussée pour prononcer le mot : « corps diplomatique », me souvenant à propos que M. de Y... représente le Mexique à l'étranger. A ce mot magique, la foule s'écarte, et nous pénétrons à la suite des évêques : nous sommes dans la place !

Grâce à cette présence d'esprit (je ne suis pas modeste en cette circonstance), un des commissaires nous accompagne et nous place au milieu du clergé sur des chaises réservées : le plus comique de l'affaire est que le corps diplomatique n'avait pas du tout été convié à cette cérémonie; mais le ton avec lequel je demandais nos places n'admettait pas de réplique, et le pauvre commissaire est resté convaincu que nous

avions droit à ces honneurs spéciaux. Nous voilà donc placés, M. de Y..., le jeune de M... et moi, au milieu de deux cents prêtres en surplis. Quant à ces dames, elles avaient été emmenées à des bancs réservés au beau sexe.

L'église commence à se remplir; pendant ce temps j'examine curieusement cette immense cathédrale que l'on vient d'ériger en l'honneur de la Vierge de la Guadeloupe et qu'on va inaugurer. La nef en est haute, et le maître-autel, sur lequel est placée l'image miraculeuse, est tout en marbre blanc, fort beau et très surélevé; mais les ors sont très neufs, et les plafonds sont d'un bleu à navrer l'azur de la Méditerranée! Il y a trois travées, et c'est, au point de vue architecture, une belle œuvre!

Une porte de la sacristie s'ouvre, et nous voyons s'avancer, suivis de leurs sous-diacres, quarante évêques ou archevêques en mitre, la crosse à la main, qui viennent s'asseoir sur les fauteuils placés en hémicycle devant le maître-autel; la cérémonie débute par une messe pontificale dite par l'archevêque de Mexico, grand et puissant vieillard. A l'issue de la messe, la couronne, travail d'art merveilleux, ornée de pierres fines et précieuses, exécutée à Paris par un de nos plus célèbres orfèvres, est apportée par seize dames appartenant aux meilleures familles de Mexico sur l'autel où le prélat la bénit, puis une procession se forme et fait le tour extérieur de l'église avec les évêques et la plupart des assistants.

A la rentrée se passe une scène inoubliable. Le vieil archevêque était monté avec peine sur l'échafau-

dage placé au-dessus de l'autel; une fois là, il se mit à genoux devant l'image miraculeuse, la baisa pieusement, et, se relevant, saisit la couronne que lui tendait un autre évêque; avec son aide, il l'accrocha à la tringle placée au-dessus de la tête de la Mère du Christ, puis se laissa tomber à genoux. Alors, par un mouvement spontané d'émotion indicible, un fait se produisit qui n'a jamais eu de pendant, que je sache, sauf à Rome quand le pape apparaît dans Saint-Pierre, des applaudissements frénétiques retentissent dans tout le temple; tout le monde est debout, hurlant des « vivats », les cloches sonnent à la volée, les orgues et les musiques éclatent, les voûtes retentissent comme des caisses vides sur lesquelles on frappe, et un enthousiasme fou trouble le silence de l'église pendant plus de cinq minutes...

Le tumulte a cessé, la cérémonie est terminée, et nous reprenons le chemin de Mexico avec peine, car la voie du tramway est littéralement encombrée : trois cent soixante-quatre cars sont sur la voie montante, nous dit notre conducteur. Nous stationnons une bonne heure, et à trois heures j'étais de retour à l'hôtel.

Cette fête religieuse a été tolérée par le gouvernement, qui, malgré les protestations de journaux libres penseurs, a jugé qu'il n'y avait qu'avantage pour lui de laisser le pauvre Indien manifester sa superstition et de rendre ainsi plus populaire encore le Président de la République. Le gouverneur de la ville assistait à la fête, officieusement, bien entendu, la séparation de l'Église et de l'État étant à Mexico un acte accompli depuis longtemps.

Je reçois une carte d'invitation de deux mois au Jockey-Club, le cercle le plus élégant de Mexico et fort bien installé. Il occupe un vaste hôtel situé au centre de la calle San Francisco, et peut être considéré comme la plus jolie maison de la ville : la façade est tout entièrement ornée de carreaux de faïence polychrome anciens d'un effet ravissant ; la cour est dans le même style, et un escalier monumental, décoré de plaques de faïence de grande valeur, conduit au premier étage où sont de beaux salons. C'est un club très confortable, bien aménagé, possédant une jolie bibliothèque où l'on trouve les journaux du monde entier, et une bonne table. Le baccara y fleurit dans toute sa cherté, car il est difficile de trouver, même à Paris, des parties aussi fortes. La plus petite banque est en général de cinq mille piastres : on est tellement accoutumé ici à regarder le dollar argent comme l'unité de monnaie, qu'on le considère comme une pièce de vingt sous !

Le poker, qui a aussi de nombreux amateurs, s'y joue fort cher, mais comme ce sont presque toujours les mêmes, au bout de l'année cela doit se balancer. Je tiens à remercier ici ces messieurs de l'accueil particulièrement aimable qu'ils ont bien voulu me faire.

Je causais, il y a deux jours, avec un vieux Mexicain qui aime bien son pays, mais qui a vécu longtemps à Paris et à Londres ; nous parlions de la vie d'ici.

De nombreuses familles de la vieille aristocratie mexicaine vivent très retirées dans de somptueuses demeures, avec chevaux, voitures, beaucoup de domes-

tiques; il y a peu de soirées, peu de réunions intimes, jamais ou presque jamais de dîners; on ne recherche pas les occasions de se voir, d'échanger ses idées, ses pensées; la vie sociale, mondaine, n'existe pour ainsi dire pas, à part quelques personnes qui ont pu se créer une petite coterie, mais c'est une exception. On vit beaucoup en famille, ce qui est moral, mais les femmes sont bien souvent seules, les hommes allant à leurs affaires, à leurs haciendas, au club; les concerts, les bals sont rares, peut-être en tout une dizaine par an. L'opéra italien amène du monde très élégant au théâtre National pendant les vingt premières représentations; mais après ce laps, fini!

La vieille coutume espagnole règne encore ici comme en Andalousie : la femme mariée est l'âme du foyer, de la maison, elle ne doit en sortir que pour l'achat utile et indispensable, pour prendre un peu l'air et pour faire quelques visites. Elle se consacre, à la maison, à soigner les enfants après les avoir mis au monde, ce qui arrive en général tous les onze mois, à faire entretenir le ménage et la maison de telle façon que le mari, en rentrant, puisse approuver et non blâmer, et à passer ce qui lui restera de temps disponible sur une chaise à bascule où, sans rien faire, elle laissera son esprit errer paresseusement dans le domaine du vide : ce n'est pas à dire que la femme mexicaine ne soit pas intelligente, vive et spirituelle, loin de là, mais le *farniente* est un tentateur bien séduisant...

Les Mexicains, de même que les Espagnols, ne sont pas ce que l'on peut appeler de mauvais époux, mais ils ne pourront jamais arriver à concevoir pour la

femme le même sentiment que nous éprouvons, nous autres Français : ils la considèrent un peu trop comme une ville conquise et soumise qu'on entoure de forteresses pour la défendre contre l'ennemi qui peut venir; il ne croit pas que la femme puisse participer davantage à sa vie, ni s'intéresser à ses affaires. Nous considérons, nous, l'épouse comme un être gracieux, charmant, coquet, à qui, en plus de l'obligation contractée par le mariage, nous devons consacrer le plus de notre temps, en cherchant à lui rendre la vie agréable, et non à en faire seulement une mère et une ménagère. La femme mariée doit pouvoir trouver des occasions de cultiver son éducation, d'affiner les dons naturels de son esprit, mais il faut pour cela qu'elle vive dans un milieu où elle en trouve les moyens. Les réunions fréquentes des gens de la même classe suffisent à cela, et cela serait facile à Mexico.

Les Maures considéraient le mariage comme une association qui se limitait aux plaisirs sensuels qu'ils trouvaient près de leurs femmes, et aux soins domestiques qui leur assuraient la vie matérielle et le confortable relatif de l'époque; mais jamais la femme ne prenait place à la table de l'époux, jamais elle ne savait rien des faits et gestes de son maître et seigneur. Aucune culture de l'intelligence ne paraissait à ce moment nécessaire à la femme. La civilisation a détruit en partie ces théories, qui consistaient à faire de la femme un être inférieur à l'homme, principe en général faux, car souvent, pour ne pas dire toujours, la femme voit plus clair que l'homme : cependant on trouve encore en Espagne et au Mexique des gens qui

vous diront que la femme n'a pas besoin d'être très instruite pour être une bonne et fidèle compagne, et que, d'ailleurs, les lectures sont mauvaises.

Ce raisonnement est le comble de l'égoïsme ; en pareil cas il serait, je pense, équitable de consulter le principal intéressé, la femme, et de connaître son opinion à cet égard.

La femme mariée, en Espagne, au Mexique et dans les Amériques espagnoles, mène une vie tout à fait différente des femmes des autres nations. La jeune fille mexicaine, par exemple, sait très bien qu'une fois mariée, elle n'aura plus d'occasion de se divertir, après avoir lié sa destinée avec un mari qui aime beaucoup sa femme et en est aimé, mais qui *a priori* en est jaloux, ce qui est le cas de quatre-vingt-dix-sept Mexicains sur cent. Les trois qui restent sont très européanisés et ont abandonné ces sentiments du moyen âge dont le musée de Cluny a conservé quelques traces.

Les Français et les Anglais, comme tous les Européens, moins les Espagnols et les Italiens, sont jaloux, mais sans ostentation. En France, le mariage est l'idéal de la vie pour une jeune fille ; je connais nombre de jeunes personnes mexicaines et espagnoles qui regrettent, depuis qu'elles sont mariées, le temps où elles pouvaient danser : dans ces pays, la femme mariée ne danse que rarement ; ce n'est pas l'habitude !

La femme, à Mexico, se lève tard, s'habille avec goût, et va, de onze heures à une heure, courir les magasins, puis rentre chez elle, se met en peignoir, ôte son corset (je demande pardon de ce détail, mais il est en général habituel), déjeune et se repose jus-

qu'à l'heure de sortir en voiture, vers cinq heures et demie; le soir, on dîne seul et on va à l'Opéra, sinon on va voir la famille, où le mari dépose sa femme et s'en va à son cercle.

Le Mexicain se lève de bonne heure, va à son bureau, car, riche ou non, il a un cabinet où il vend, achète, traite des affaires de sucre, de cafés, de cacaos, de mines, etc. Il est très intelligent et très malin; on dit: madré comme un Normand; il faudrait créer un nouveau dicton et dire : rusé comme un Mexicain; en matière de transaction commerciale, ils usent avec dextérité de la plus grande force qui existe en ce monde : la force d'inertie. « Mañana », disent-ils, « demain »; et les mañana passent, jusqu'au jour où, las d'être toujours remis au lendemain, vous voulez en finir, et alors on vous dit : « Il est trop tard, nous avons conclu avec X... ! »

Le mari va généralement faire un tour de promenade avec sa femme au Paseo : cela lui coûterait trop de la laisser aller seule; il oublie un peu qu'une des bases du mariage est la confiance mutuelle entre les époux et que la femme a juré fidélité. Cette promenade a lieu sur une avenue qui est le clou de Mexico : Paris a sa tour Eiffel; Rome, beaucoup de choses; Londres, Hyde Park; Venise, ses canaux; Narbonne, son miel; mais Mexico a le Paseo de la Reforma !

Longue de plus de cinq kilomètres, bordée de beaux arbres, large presque comme les Champs-Élysées, avec de beaux trottoirs bitumés, de belles maisons en façade et merveilleusement entretenues, telle est l'avenue qui va de Mexico à Chapultepec. Tous les

cinq cents mètres, il y a de vastes ronds-points au centre desquels se dressent des statues sur des piédestaux monumentaux : à l'entrée, c'est une statue équestre de Charles IV; puis, au premier rond-point, Christophe Colomb ; au deuxième, Guatemoc, etc. Bordant la voie et alternant avec les réverbères, il y a aussi des petites statues sur de petits socles : ce sont des grands hommes dont j'ignore les noms, et je présume que le lecteur ne témoignera aucune curiosité à cet égard.

De nombreux équipages circulent quand j'arrive vers cinq heures et demie ; je croise des voitures bien attelées, mais, — il y a un mais, — le plaisir que j'éprouve est gâté par le chapeau !... le fameux chapeau qui s'étale ici d'une façon indécente sur la tête des cochers. Figurez-vous une voiture de maître, un grand landau dernier modèle de chez Binder, attelée de deux beaux carrossiers ramenés à grands frais de Londres : dans cette voiture, deux jeunes femmes élégamment vêtues, chapeau avec beaucoup de plumes, accompagnées de deux messieurs, chapeau haut de forme, redingote croisée, fleurs à la boutonnière, et, sur le siège, deux hommes ainsi vêtus ; le cocher, pantalon à rayures grises et noires, veston fermé en lainage marron, cravate nœud marin bleu à pois rouges, col douteux, gants de peau de chien, et sur la tête... lui... le chapeau en feutre gris clair avec de beaux galons en argent très riches, et le chiffre en lettres entrelacées sur la paroi du pic ! Le valet de pied, à peu près même tenue, mais avec une cravate verte et des souliers jaunes. Je les ai étudiés de près, à

l'arrêt de la voiture dans un des ronds-points. A ce moment passent les voitures de M. P. de E..., de M. de Y..., de S. A... A la bonne heure!... Cochers anglais, culotte blanche, livrée bleue, col raide, incassable, chapeau cocarde, gants rouges neufs, tenue irréprochable. Sur cent cochers de voitures de maître, j'en ai compté cinq en livrée et le reste en veston avec le chapeau! C'est désolant. La promenade est, malgré cela, exquise : au milieu circulent des cavaliers portant le riche costume mexicain, le vrai, et de temps à autre, quelques bicyclettes passent comme une flèche sur le macadam remarquable du Paseo. Les voitures prennent leur droite, et tout le long de la chaussée sont des gardes municipaux à cheval qui règlent la circulation : il fait un très beau temps; on rencontre des femmes bien habillées et, ma foi, jolies. Quel dommage que les chapeaux troublent ma joie!

CHAPITRE III

Le congrès des Américanistes. — De l'utilité des monuments historiques pour l'avancement des sciences philologiques et ethnographiques. — Premières séances. — Visites aux monuments. — Une opération anatomique sur les toits. — Le musée national. — Excursion à Coyoacan Tacubaya. — Banquet à Chapultepec. — Courses de taureaux. — L'académie des beaux-arts. — Les emplettes d'une Indienne. — Les pyramides du Soleil et de la Lune à Téhotihuacan. — Encore le chapeau. — Les ruraux. — Le canal de la Véga.

Je suis convoqué au Congrès des Américanistes, qui va s'ouvrir à l'École du commerce le 13 octobre, en ma qualité de membre de la Société de géographie de Paris.

Ce Congrès, qui depuis vingt ans s'est tenu un peu partout, mais en Europe seulement jusqu'ici, a pour but de réunir tous les deux ans dans une fraternelle étreinte les savants du monde entier, à l'effet de discuter sur les origines des peuples qui ont habité l'Amérique. Le champ est vaste, mais des plus intéressants, car on a une base : les monuments admirables des civilisations passées qui ont traversé les âges et qui sont exhumés des végétations qui depuis des siècles les recouvraient. Les gouvernements de ces pays d'outre-mer font exécuter des fouilles très sérieuses, et il ne se passe pas de mois sans que l'on ait à enregistrer des découvertes extraordinaires : des temples, des palais d'une

architecture puissante où les sculptures les plus étonnantes ont conservé leur empreinte nette et vive; des poteries, des bijoux, des débris de toute sorte nous donnent une notion, encore vague, il est vrai, de ce que furent ces admirables races qui ont tant dégénéré depuis ces époques lointaines.

Nous sommes environ trois cents membres du Congrès parmi lesquels on trouve peu d'Européens qui aient voulu franchir l'eau salée. Nous sommes en tout dix-huit, dont deux Français, le ministre de France, représentant le ministre de l'instruction publique, et moi, représentant la Société de géographie de Paris. Par une déférence à laquelle je suis fort sensible, je suis nommé un des quatre secrétaires du bureau, présidé par le ministre de l'instruction publique de Mexico, M. Joaquim Baranda, fort aimable homme et savant distingué.

Les séances ont lieu tous les jours, de quatre heures à sept heures du soir : on y lit des mémoires traitant presque tous de l'origine des races indiennes, et les discussions s'engagent à ce sujet. On n'est pas encore bien d'accord, et pour donner une idée de la difficulté de ces études, je dirai que sur douze mémoires présentés, il y en a deux qui font provenir du Japon les premiers habitants des Amériques, trois de la Chine, deux de l'Égypte, trois des Indes orientales; un considère l'autochtonie comme le système le plus admissible, et le dernier assure que ce sont les habitants de l'Atlantide qui ont été les pères des races américaines. L'Atlantide était un vaste territoire qui occupait une grande partie de l'océan Atlantique et qui se serait englouti dans les flots.

De longues dissertations se sont engagées sur les inscriptions hiéroglyphiques des monuments découverts. J'ai fini par me passionner pour ces études complexes, et j'ai passé de fort bonnes heures pendant le Congrès.

Le grand intérêt était surtout la visite aux monuments anciens et aux ruines, où nous pourrions étudier sur place et approfondir nombre de questions depuis longtemps controversées et qui devaient y trouver leur solution.

Chaque matin nous étions conviés à nous rendre en corps visiter les musées et les institutions scientifiques de Mexico. Notre première visite est pour l'Ecole des mines, édifice fort important et qui justifie son titre, en possédant une des plus belles collections minières qui se puisse voir. Ce qui domine surtout, c'est le minerai argentifère : l'argent est ici le maître du pays ; il y en a partout, dans chaque montagne, dans chaque État ; on n'a qu'à creuser la terre, on trouve du quartz, seulement il faut beaucoup de ce même métal *monnayé* pour retirer du sol son fac-similé, car les frais d'administration, d'entretien et de premier établissement sont énormes. On raconte ici qu'une mine dans la basse Californie avait été installée sur un pied tellement luxueux que tous les emplois étaient occupés par de hauts fonctionnaires : il y avait un directeur général, un contrôleur général, un inspecteur général, un essayeur général, un trésorier général, un secrétaire général, un portier général, etc. ; le métal extrait ne suffisait pas pour payer les gros traitements de ces empanachés, et les actionnaires ont attendu avec patience la dégradation de ces officiers supérieurs, ce qui s'est

fait quelques années ensuite. Depuis, la mine a donné des résultats fabuleux, et..... les grades ont reparu.

L'argent est un métal d'autant plus recherché que l'unité de monnaie mexicaine, la piastre argent, vaut 2 fr. 75 et que, les salaires étant modérés, les bénéfices sont considérables : de tous côtés s'ouvrent de nouvelles exploitations, et certaines régions du Mexique sont comme une écumoire.

L'Ecole des mines est surmontée d'un observatoire météorologique d'où l'on a une fort belle vue sur la ville aux innombrables clochers et sur la vallée ; des instruments en assez bon état indiquent que l'on cultive assidument les sciences mathématiques : je remarque un pendule terrestre, un sysmographe, instrument utile dans les pays sujets aux tremblements de terre, et différents appareils de modèle récent. J'allais descendre de la terrasse supérieure d'où, avec tous les membres du Congrès, nous avions admiré le splendide panorama, quand mon regard fut attiré par un spectacle stupéfiant.

Les maisons, ici comme en Espagne et dans les pays chauds, se terminent par une sotea ou terrasse qui remplace le toit et qui reçoit les eaux de pluie, sorte de vastes plates-formes sur lesquelles on va prendre le frais le soir et étendre le linge dans la journée.

En face de l'École des mines, de l'autre côté de la rue, se dresse l'hôpital San Andrès : sur la sotea de cet hôpital, un peu en contre-bas de l'endroit où je me trouvais, j'aperçois le tableau suivant : au milieu de la terrasse, un emplacement carré, dallé en faïence, supporté sur quatre colonnettes de fonte, et sur lequel

se dresse un petit toit en zinc assez élevé ; sous ce toit, un lit de marbre ; sur ce lit, un cadavre d'amphithéâtre en fort mauvais état, et, autour de cette dépouille, deux carabins en costume de travail se livrant à une opération anatomique qui m'a paru très consciencieusement faite ; et cela en plein air, sur le toit de cet hôpital où geignent les malades qui viendront peut-être à leur tour se coucher sur cette froide pierre ! Un soleil ardent brûle l'atmosphère, et cette séance anatomique continue tranquillement sous nos yeux épouvantés de cette vision macabre ! Parmi nous se trouvaient deux dames dont je pus heureusement détourner l'attention, et je redescendis un peu troublé et très écœuré.

15 *octobre.* — Nous partons en masse pour visiter le Musée. A la bonne heure ! ici nous sommes dans notre véritable élément, et nous ne pouvons nous lasser de contempler la magnifique pierre du Soleil, au calendrier aztèque, toute sculptée de signes et d'hiéroglyphes étonnants et qui ont tous leur signification, bien qu'on ne soit pas encore tout à fait d'accord.

Quelle poésie étonnante dans ces figurines sorties des profondeurs du sol ! Les anciens habitants de ces pays savaient habilement graver sur la pierre les défauts, les qualités, les sensations même de leurs concitoyens ; voyez dans cette figure savamment burinée comme vous retrouverez les signes du vice, de la débauche, de la corruption, et sur celui-ci l'aspect triste, la douleur empreinte sur les traits, tandis qu'à côté se dodeline un gros Indien ventripotent qui respire la gaieté et la bonne santé : plus loin, une autre pierre plus énorme que celle du Soleil et qui servait aux

sacrifices humains : on y voit la rigole par où s'écoulait le sang...

Dans les galeries hautes du musée sont réunis tous les spécimens de poterie, de vieilles faïences trouvées dans les fouilles : d'antiques peintures sur parchemin, sur tissus fibreux, font dérouler sous nos yeux les scènes de la vie usuelle, militaires et champêtres, de ces races si vigoureuses, si étonnantes que l'on s'intéresse à elles et que l'envie vous prend de les connaître plus à fond.

Dans une autre salle sont deux voitures d'aspect bien différent et que le hasard n'a pas seul réunies en ce lieu : la première est le carrosse qui portait Maximilien le jour de son sacre ; la deuxième est une vieille calèche de louage usée qui servit à Juarez quand il revint à Mexico. Contraste cherché et malheureux, car il ne prouve rien !

Dans une autre salle, en haut, au premier étage, est la collection la plus incohérente : je cite au courant de la plume les objets qui se présentent à mes yeux, en suivant l'ordre qu'ils occupent dans la galerie : le lit de cuivre très simple où est mort Juarez ; un portrait de Maximilien, énorme ; son argenterie de chez Christophe ; dans une vitrine, des vêtements ayant appartenu aux divers présidents du Mexique ; des loques portées par le curé Hidalgo ; des écharpes de généraux fusillés, portant la trace des balles et remplies de sang ; un moulage en cire de la tête de Juarez sur son lit de mort ; un fauteuil en bois ayant appartenu à je ne sais quel grand personnage du temps de la conquête ; la plume ayant signé le traité

de la Soledad en 1862, et enfin, contre le mur, une vasque en bois d'une seule pièce, appelée pompeusement la baignoire de l'Empereur!

16 *octobre*. — Nous nous retrouvons avec un plaisir toujours nouveau avec nos collègues sur la Plaza Mayor à huit heures et demie.

Trois cars spéciaux nous attendent pour aller à Coyoacan voir la maison où habita Hernan Cortez, et de là à San Angel et Chapultepec, résidence d'été du Président de la République. Nous montons dans les tramways, portant à la boutonnière nos insignes spéciaux : une médaille en argent retenue par un nœud de faveur aux couleurs nationales. Quelques dames sont de la partie; malheureusement elles ont à peu près dépassé l'âge de raison et seraient incapables d'offrir à un américaniste des distractions contraires à ses travaux scientifiques. Nous partons à fond de train, et, après avoir traversé un faubourg très populeux, nous arrivons à un carrefour où, en un clin d'œil, les animaux sont dételés, les cars reliés par une simple barre à crochets à un train d'autres cars déjà formé sur la voie et à la tête duquel se trouve attelée la plus élégante petite locomotive qui se puisse voir, américaine, bien entendu, réduction des grands modèles, qui se met en marche au son de sa cloche, et nous voilà lancés à une vitesse remarquable sur une large route poussiéreuse que nous suivons en accotement.

A droite et à gauche s'étendent de vastes prairies, quelques-unes sous l'eau, due aux aguaceros tombés la veille, et où, plongés jusqu'au ventre dans le liquide passager qui inonde ces plaines, s'ébattent des trou-

peaux de vaches et de bœufs. Dans le lointain, à l'horizon, se détache une série de collines mamelonnées qui vont se rattacher à la chaîne des collines déjà élevées de l'État d'Hidalgo.

Notre train de cars s'arrête à une station poudreuse où de misérables Indiens, philosophiquement paresseux, contemplent avec un dédain qui est plutôt de l'abrutissement ces véhicules légers et rapides. Des enfants nus grouillent dans la poussière, pendant que des arrieros, surveillant des convois de mules chargées, boivent du pulque que leur versent d'horribles mégères dans les traits desquelles mon œil déjà exercé d'américaniste croit découvrir une similitude avec les facies des Indiens de la race Maia..... Anaveixtl-Barachiltz... je m'arrête, j'allais continuer ma description en langage Anahuac, et nous ne sommes plus au Congrès.

Churubusco... nos cars sont décrochés et nous reprenons des mules qui nous emmènent sur la droite, tandis que le train file à Tlalpam. La voie suit un joli sentier à travers des champs de pulque, ou mieux de maguey, car pulque est la boisson et maguey la plante, sorte d'iouka très épanoui dont les longues feuilles dures et épaisses semblent sortir d'un tronc enfoui sous la terre et se termine par une pointe terriblement effilée : des arbres garnissent la voie, et, au bout d'un quart d'heure, nous débouchons sur une belle place plantée d'immenses frênes : nous sommes à Coyoacan, village où fut s'installer Cortez après la conquête, et dont il fit le siège de son gouvernement. C'est de là que le célèbre guerrier dirigea tous les travaux de construction de la ville de Mexico, qu'il avait préalable-

ment détruite. La maison où il vivait est occupée par une boutique de vins et d'épicerie, et malheureusement il n'en existe plus que les façades, qui n'ont rien de bien curieux; le palais du gouvernement n'est pas mieux conservé et sert à la municipalité pour y remiser ses charrettes : aucun vestige de son ancienne splendeur, sauf les armoiries du conquérant gravées sur la porte.

Dans un recoin de la cour intérieure, sous une voûte obscure, reste d'une ancienne chapelle, une dizaine de femmes semblent se livrer à des opérations bizarres; des feux brillent dans le fond sombre : on dirait une réunion de sorcières à un sabbat; après examen, ce sont tout bonnement des femmes de travailleurs qui font cuire leurs aliments; chacune a son petit foyer, sur lequel, dans une marmite, cuisent les frijoles (haricots) et, devant elle, la pierre de granit où elle va écraser son maïs pour en faire la tortilla, seul pain des Indiens. Des marmots tout nus grouillent à leur côté, et le tout forme un tableau capable de séduire un peintre; hélas ! je ne suis que photographe, et il me faudrait les rayons X pour fouiller les replis obscurs et opaques de ce réduit noir et enfumé; la scène n'en est pas moins fort pittoresque.

Le monument le plus intéressant de Coyoacan est sans contredit l'église Saint-Jean-Baptiste, fondée en 1530, dont le préau, orné de superbes arbres, conserve une grande croix en bois érigée par le conquérant.

Nos cars nous attendent, car il est dix heures, et la faim commence à se faire sentir; un grand banquet

offert par le Président de la République nous attend à Chapultepec, il faut nous hâter!

Nous brûlons San Angel, où on aperçoit un vieux monastère aux dômes multiples, autrefois occupé par les Carmélites, et nous continuons notre route; la végétation est très avancée, de nombreuses villas qui se dressent de tous côtes attestent que le Mexicain est, comme le Parisien, ami de la banlieue : ce ne sont que chalets, villas, palais avec jardins, fleurs et fruits; c'est un petit coin très sain et très fréquenté : que dire de Tacubaya, qui est l'Asnières et le Monte-Carlo de la capitale, car on y trouve à la fois l'ombrage et le jeu? Il y a des roulettes de tout côté, et on y joue gros jeu; c'est organisé en grand avec croupiers, sous-croupiers, surveillants, etc.; que dire de ce parc admirable entouré de murs qui appartient à M. de Mier, le ministre actuel à Paris, sinon qu'il y en a peu d'aussi bien entretenus en France!

Enfin, les cars s'arrêtent à midi à une porte monumentale où il y a un corps de garde et qui donne accès dans le parc où se trouve juché sur une élévation de terrain le palais de Chapultepec. La tradition populaire veut que cette demeure vraiment royale ait appartenu au roi Montezuma; cela est possible, car en construisant le palais actuel on a retrouvé des morceaux de muraille remontant à la plus haute antiquité. Il se compose de deux étages élevés sur une immense terrasse qui en fait le tour, et d'où la vue est tout simplement admirable et unique. Malheureusement, on a eu l'idée de décorer les murs de peintures style Pompéi, ce qui est vraiment laid. L'intérieur, que nous

font visiter le ministre président du Conseil et le ministre de l'instruction publique, qui nous attendaient en haut du perron, est bien distribué; il fut meublé spécialement pour l'empereur Maximilien et offre un mélange d'Empire et de moderne du plus déplorable goût. La peluche y règne sans partage avec la soie rouge à ramages et le cuir gaufré : les chambres sont dans la même note. On a voulu faire riche; on a fait criard. Pour ajouter encore à cet état de choses déplorable, j'ai aperçu quelques grands vases de Sèvres, de ceux que le gouvernement français, hélas! a prodigués avec usure.

On ne peut arriver à ce palais que par une route assez ardue ou par un escalier qui monte directement du parc jusqu'à la cour d'honneur. On a affecté toute la partie gauche du Palais à l'École militaire mexicaine, qui est une fort belle institution et qui est vraiment sérieuse; c'est une porte ouverte aux jeunes gens de bonne famille, qui peuvent ainsi faire leur carrière militaire.

Sous une galerie, à côté d'un ravissant jardin couvert de roses, nous attend une table de cent couverts luxueusement servie. Nous nous mettons à table joyeusement et réparons nos forces aux sons d'une musique militaire d'artillerie dont le chef est un Français. Après la série des toasts aussi longs qu'il convient dans un pays où la parole est très facile, la musique entonne la marche mexicaine; tout le monde se lève; un de nos amis, Mexicain, mais très Français de cœur, va parler bas au chef de musique, qui joue la marche royale espagnole; on se lève encore et on applaudit :

subitement éclate la *Marseillaise*. Alors ce ne sont plus de simples applaudissements : c'est du délire, de l'enthousiasme; on fait bisser notre chant national, et tous les verres se tendent vers les deux seuls Français présents, le chargé d'affaires de France et moi !

Le délégué de l'Allemagne se tourne vers nous et lève son verre de la façon la plus courtoise : tout le monde est ravi, y compris nous! C'est beau, la fraternité des peuples! Nous attendons maintenant l'hymne allemand, mais les musiciens ne le savent pas par cœur, comme ils savent les autres, et ne peuvent le jouer n'ayant pas apporté la musique. Mentalement j'adressai un chaleureux remerciement au chef d'orchestre.

Il fallut enfin s'arracher à cette agape, et avec quelques américanistes intrépides nous montons sur la plate-forme qui domine le château et où l'on a installé un observatoire météorologique avec coupole tournante et lunette astronomique pour les élèves de l'école!

Vue inouïe! Devant nous s'étale la vallée de Mexico, d'où surgit au centre la ville aux cent clochers, assise au milieu de verts paturages, bordée au loin par les eaux bleutées du lac de Texcoco, qui semble la baigner et qui dans le temps jadis l'entourait de ses flots tranquilles. De grandes avenues partent de la ville et s'étendent au loin dans la banlieue, semblant les pattes vertes d'une gigantesque araignée blanche; des collines, basses d'abord, vont s'étageant jusqu'à gagner les contreforts des hautes montagnes, d'où s'échappent, pour dominer cet ensemble merveilleux, les deux grandes cimes aux neiges éternelles, éblouissantes de reflets argentés, le Popocatepelt et l'Ixtacihuatl. L'air

est pur, d'une transparence diaphane; on respire à pleins poumons; le ciel est dégagé de nuages, et rien ne trouble la sérénité grandiose et riante tout à la fois du splendide panorama qui ravit nos yeux.

Je redescends dans le parc, où je trouve de misérables cages grillées remplies d'animaux. Je note au passage un lion assez beau, un ours, deux chats-tigres, une panthère, trois renards, deux hérons, un aigle, un faucon, un hérisson et enfin, dans un hangar à moitié ruiné, un dromadaire. Ce jardin zoologique manqué est désolant, mais cela amuse, paraît-il, les quelques promeneurs qui viennent le dimanche dans le parc.

Je saute dans le premier car en partance, car je me souviens qu'il y a des courses de taureaux, et je ne voudrais pour rien manquer ce sport.

La place de Bucarelli est construite en planches et en madriers; elle est située près du Paseo et, par conséquent, très courue, car les Mexicains aiment ce jeu intéressant et ne manquent pas une course. Elles ont été supprimées pendant quelque temps, mais elles refleurissent aujourd'hui.

Je ne décrirai pas la course, rassurez-vous, mais je vous dirai que les gens de ce pays sont très difficiles, plus qu'en Espagne; j'y ai vu renvoyer au toril des taureaux très acceptables, mais ici c'est tout ou rien. Parmi les picadors, il en est un qui a un costume étrange : il est Espagnol par le bas et Mexicain par le haut, y compris le chapeau. Il est Indien pur sang et fort vaillant, du reste. L'enlèvement des chevaux tués se fait d'une façon originale; deux cavaliers avec le costume traditionnel des vaqueros d'ici entrent à

cheval portant chacun un lasso dont l'extrémité est attachée au pommeau de leur selle, et qu'ils lancent sur le cheval mort : un péon passe les nœuds coulants qui terminent les cordes aux pieds de derrière du cheval, et les deux cavaliers partent au galop, entraînant ces malheureuses victimes : c'est d'un joli effet.

Pour me reposer des émotions d'une journée si bien remplie, je vais le soir voir *Joconde* à l'Opéra; belle salle, très élégante, bonne musique; mais comme je comprends que l'Opéra de Paris ne nous l'offre pas!

17 *octobre*. — Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Ce matin, nous avons été visiter l'Académie des beaux-arts, guidés dans le musée par l'aimable et érudit directeur, M. de Lascurraïn. Je suis resté surpris de l'ancienne école mexicaine, représentée superbement par deux artistes de véritable valeur, Benitez et Arteaga.

J'ai retrouvé chez ces peintres du siècle dernier l'intensité de couleurs du Titien et la fermeté de tonalité du Tintoret. Ils procèdent de ces maîtres et ont su puiser dans leur école les notions du grand art. C'est tout à fait remarquable.

L'École moderne, hélas! n'a pas continué sur ces traces : la peinture est chaude, mais plate, le contour est trop fini, le dessin trop parfait : l'influence de David pour les anciens et de Bouguereau pour les modernes, panachée par la note Léopold Robert, donne à toutes ces œuvres une teinte uniforme; on dirait des peintures éclairées par un incendie.

Il y a de la vie et du mouvement dans l'intention,

car les sujets sont en général à effets, mais les personnages sont plats, il n'y a pas de modelage, c'est poncif.

Dans les salons des peintres étrangers du passé, je retrouve les maîtres qui me sont chers : je salue au passage un Memling, que je m'empresse d'étudier longuement et qui est l'œuvre capitale du musée; j'admire deux Alonso Cano, un Rubens, un Van Dyck, un beau Rembrandt bien éclairé, et je reste tout à fait en extase devant un portrait de femme de l'école de Clouet, certainement du maître, qui est vraiment extraordinaire....

En sortant du musée, je reviens seul à pied; je traverse une rue où sont entassés un nombre incalculable d'Indiens des deux sexes : c'est jour de marché; la bousculade y est effrayante, mais ce n'est pas bruyant; les indigènes viennent faire leurs achats, et ils le font avec un grand calme; seulement, ils sont tellement nombreux qu'ils peuvent à peine circuler. Je rencontre une femme, jeune encore, mais aux traits flétris avant l'âge, comme toutes celles de sa race; elle porte sur le dos, emmailloté dans un sac de toile, un petit bébé : la fantaisie me prend de la suivre. Elle est nu-pieds, et porte une chemise en grosse toile grise qui n'est là que pour la forme, car elle est tout ouverte et laisse voir la poitrine; un mauvais jupon couvre à peine ses jambes : elle commence par acheter un chapeau de paille, quinze centavos, somme qu'elle puise dans les plis d'une sorte de ceinture en toile roulée autour de sa taille; l'enfant se met à hurler, elle achète une banane, un sou, et la lui enfonce dans la bouche; le mioche se tait et savoure cet aliment natio-

nal ; la femme continue ses emplettes dans le marché, et successivement je vois s'empiler dans un sac de toile qu'elle porte accroché à son cou, pêle-mêle, du riz, des oranges, du poisson fumé, de la viande séchée, du pain, des fruits de formes bizarres, de la mercerie, de la pharmacie, de la toile, des rubans, de la cotonnade, achats qu'elle paye religieusement et qui ont fini par gonfler si fort son sac qu'elle le jette sur son dos, où il fait contre-poids à son enfant; ce sac est retenu par des bandes de toile passant sur le front de l'Indienne. Elle a fini et elle se met en marche, courbée littéralement en deux avec cette double charge du nourrisson et des provisions; elle se dirige vers la banlieue, vide d'argent mais suffisamment pourvue pour faire vivre les siens pendant huit jours. Arrivée à l'octroi, elle trouvera un mulet sur lequel elle placera son lourd fardeau, sinon elle continuera à pied.....

18 *octobre.* — Aujourd'hui, le Congrès est présenté officiellement au Président de la République. A onze heures, nous sommes réunis chez le ministre de l'instruction publique, notre président.

Le général Porfirio Diaz nous reçoit d'une façon charmante, et sait trouver une phrase aimable pour chacun de nous et particulièrement pour les Français, qu'il aime réellement, parce qu'il a combattu contre eux et qu'il a pu les apprécier.

Quelle simplicité dans cette réception et dans cet accueil! Pas de déploiement d'étiquette, pas de grands maîtres de cérémonie! Pas de protocole, et pourtant le Président est investi d'un pouvoir exorbitant qui terrifierait les membres de nos Assemblées parle-

mentaires, car il gouverne et règne tout à la fois.

Le soir, le Conseil municipal nous offre un grand banquet dans la cour de l'Hôtel de ville transformée en salon, admirablement décorée de trophées, de fleurs. Repas bon, ce qui est rare, et toasts mauvais, ce qui ne l'est pas.

15 *octobre*. — Le Congrès décidément voyage beaucoup. A sept heures, nous nous réunissons au chemin de fer, et, après nous être donné une fraternelle accolade avec nos collègues que nous n'avions pas vus depuis la veille très tard, nous montons dans les deux wagons spéciaux qui doivent nous conduire visiter, à San Juan de Téotihuacan, les pyramides du Soleil et de la Lune, dans la ville des Morts.

En sortant de la ville, la voie ferrée côtoie la route qui va à la Guadeloupe, puis tourne à droite et longe la base de collines peu élevées; sur la droite s'étend une immense plaine terminée par le lac de Texcoco, derrière lequel on aperçoit les clochers de la ville, et plus loin, à mesure que le train gagne en vitesse, les volcans éteints du Popocatepelt et de l'Ixtacihualt. Nous occupons un wagon spécial, long compartiment américain d'où la vue embrasse tout le paysage.

Le trajet est court, et nous débarquons sur le quai de la gare : là sont réunis le chef politique de Téotihuacan, le conseil municipal, le chef des ruraux, un général déjà fort âgé, mais couvert de galons, et dans la cour les deux escadrons qui sont sous ses ordres, avec leurs officiers.

Les ruraux constituent ce qui est chez nous la gendarmerie : ces troupes sont fort habilement organisées



L'ESCADRON DE RURAUX

Cliché de M. Briquet, à Mexico.

et ont été créées par le gouvernement avec l'idée d'en faire une police rurale montée; la réussite a été complète, car, en peu de temps, le pays a pu être ramené à l'ordre le plus absolu : la sécurité est parfaite, grâce à ces brillants escadrons, dont les hommes sont choisis parmi les sous-officiers de l'armée les plus disciplinés, les plus solides à cheval, ou, à leur défaut, parmi des hommes d'une moralité sûre et bons cavaliers.

Cette troupe est éblouissante à voir, car, montés sur des chevaux petits, mais solides, les cavaliers portent un uniforme en cuir fauve, avec pantalon et jambières, tout entièrement bordé et soutaché de galons et de tresses d'argent : le chapeau pointu en feutre gris est presque entièrement galonné d'argent.

La selle est très riche, comme toutes les selles mexicaines, et la bride est également curieuse, avec son long mors et l'imperceptible ganse qui sert de rêne unique.

L'armement se compose d'une carabine à neuf coups, d'un sabre très affilé, d'un revolver à cinq coups et d'un couteau-poignard. Les hommes sont bien exercés, bien nourris dans les casernes où ils sont logés, et très experts dans le maniement de leurs chevaux et de leurs armes.

Tous les jours des patrouilles parcourent les grandes routes, et le service est admirablement fait. Le rôle des ruraux a été l'instrument capital de la pacification du Mexique, et on ne saurait trop rappeler le rôle utile de ces corps d'élite à nos gouvernants qui ont voulu modifier à un moment l'uniforme de nos gendarmes; la tenue des ruraux a servi beaucoup comme effet moral,

et c'est pour cela que le tricorne est nécessaire dans nos pays. Les Indiens les redoutent comme la peste; ils savent que les ruraux ont de la poigne.....

Le premier soin de nos hôtes en nous recevant est de nous faire une ample distribution de chapeaux de paille, les plus pointus que j'aie encore vus et qui, je l'avoue à ma honte, sont reçus par nous avec une satisfaction béate, car le soleil commence à piquer; je me coiffe donc d'un de ces couvre-chefs qui jusqu'ici n'avait encore excité que mon mépris, et avant la fin de la journée je le bénissais et me promettais de l'emporter comme souvenir.

Par une attention à laquelle je me montrai fort sensible, le général, sachant que j'appartenais à l'armée comme capitaine de réserve au 1er de cuirassiers, me fit offrir un cheval, et nous nous mîmes tous en route, les Américanistes en voiture et moi à cheval, suivi des ruraux, pour les pyramides de Téotihuacan.

Que l'on se figure, au centre d'une vaste pleine, à l'ouest du chemin de fer, à cinq kilomètres environ, deux montagnes, en forme de hautes pyramides triangulaires, se faisant vis-à-vis et reliées entre elles par une sorte de voie Appienne bordée de *tumuli* et renfermant des débris de temples, des sarcophages remplis d'objets en terre cuite, en argent, de bijoux, etc., remontant aux civilisations passées.

Ces constructions mesurent; celles du Soleil, 232 mètres à la base, 68 mètres de hauteur et 31 pour 100 de pente; celle de la Lune mesure 130 mètres à la base et 46 mètres de hauteur : elles sont construites par assises régulières en pierres et en ciment, et recou-

vertes d'une épaisseur de deux centimètres de plâtre ou chaux soigneusement aplanis. Des traces de peinture rouge se voient encore par places, généralement sous les marches.

Ces pyramides étaient d'immenses temples dédiés, ainsi que l'indiquent leurs noms, aux astres du jour et de la nuit; elles formaient les deux extrémités d'une immense nécropole où étaient enterrés les prêtres et les grands personnages de l'époque. Des générations postérieures, sans doute imbues d'autre foi religieuse, voulurent détruire l'œuvre de leurs prédécesseurs, mais, ne pouvant venir à bout de ces gigantesques masses de pierre qui semblaient les défier, elles se décidèrent avec toute l'énergie de ces races d'alors, vigoureuses et fortes, à cacher ces monuments qui pour elles représentaient le paganisme et l'hérésie : à force de travail et d'hommes elles amoncelèrent sur ces temples, carrés jusqu'alors, tous les matériaux qu'elles purent réunir, ainsi que du sable, de la terre, de la lave, et purent accomplir leur œuvre de transformation, ce qui explique la forme actuelle de ces pyramides.

Tout près de là se trouvait une ville immense, dont on découvre partout des restes dans la plaine de San Juan. Elle devait être fort étendue et riche, à en juger par les substructions mises à jour par les soins du gouvernement.

Quelle curieuse reconstitution, si le Mexique pouvait consacrer quelques millions à exhumer ce monde inconnu qui est enfoui là depuis des siècles!

Après avoir visité et gravi la pyramide du Soleil,

nous nous dirigions vers celle de la Lune, quand le délégué du ministre, notre guide, nous fit avertir que le déjeuner nous attendait. Sans nous faire prier, nous nous rendons à l'endroit désigné : je descends de cheval, et, avec mes collègues, nous restons étonnés de nous voir dans une plaine nue et aride, avec seulement quelques plis de terrain et quelques arbrisseaux rabougris : nous nous regardions, un peu étonnés, pensant qu'on s'était trompé en nous fixant ce point de rendez-vous, quand une voix semblant sortir de terre nous invite à descendre. Je fais deux pas en avant, et dans une encoignure de terrain, sous un petit monticule, j'aperçois un sentier descendant jusqu'à une entrée sombre : je fais signe à mes amis, et nous nous trouvons bientôt réunis dans une grotte extraordinaire, longue d'une centaine de mètres, pas très élevée, trois mètres au plus, et éclairée de chaque côté par des ouvertures remontant vers la surface du sol : une table joliment garnie en occupe la longueur. On se met gaiement à table, et on nous sert un repas exclusivement mexicain et ainsi composé :

Riz à la Mexicaine.	—	*Arros à la Mejicana.*
Dindon en salmis.	—	*Mole de Guajalote.*
Rôti de mouton pasteur.	—	*Assado de Carnero pastor.*
Poulet au Chile.	—	*Pollo con Chile.*
Haricots rouges.	—	*Frijoles.*
Pain de maïs.	—	*Tortillas de maïs.*

Pulque de différents crus.
Café de Oaxaca.

Après un nombre incalculable de toasts dans toutes les langues, sauf en russe, nous reprenons notre excur-

sion vers la pyramide de la Lune, dont l'ascension est assez dure, mais intéressante.

L'expédition touchant à sa fin, nous regagnons San Juan, où la municipalité nous offrait un cocktail!

De retour à la gare, le train, nous dit-on, a deux heures de retard : rien à faire dans cette station infime, sinon acheter des fausses antiquités aztèques, fort bien imitées et pas chères, que des nuées de marchands nous offrent. Nous ne sommes pas fâchés d'emporter quelques souvenirs, car le gouvernement défendant l'exportation et la sortie des antiquités du pays, il faut bien se rabattre sur les contrefaçons, dont nos musées d'Europe sont déjà abondamment pourvus. Devant nous passent, pendant que nous attendons impatiemment notre train, de lourds et longs convois chargés uniquement de pulque; toute la région est couverte de champs de magueys, couvrant des milliers d'hectares et produisant des quantités d'hectolitres de ce breuvage qui fait fureur dans ce pays.

Ce produit se cultive avec une simplicité inouïe et donne un rendement fabuleux à la fois aux propriétaires et aux compagnies de chemins de fer. Quand la plante est mûre, on coupe l'espèce de chou qui occupe le milieu de la plante, et l'ouvrier y introduit une sorte de calebasse vide dont il aspire l'air par un tube qui y est implanté. Le liquide monte dans le récipient, la récolte est faite. Le jus est porté à l'hacienda, où on lui fait subir une fermentation pendant fort peu de temps, puis on le porte au chemin de fer, qui l'emmagasine dans des récipients et outres placés dans un train spécial. En quelques heures, le pulque est à Mexico;

on s'arrange généralement pour qu'il arrive vers trois heures du matin. Les droits sont acquittés de suite, des hommes et des cars spéciaux le transportent chez les débitants et dans les pulquerias, et, à six heures du matin, il ne reste presque plus rien de l'immense quantité de liquide, tout le monde s'en approvisionnant comme si c'était du lait, dont cela a un peu la couleur.

Ce matin, je vais visiter une des curiosités de la ville, le canal de la Véga. On prend le car sur la place, et, en peu de temps, on arrive à Embarcadero sur les bords du canal : là je loue un canot pour quelques heures; le prix est modéré, et l'Indien qui me mène a l'air d'un brave homme, il est d'ailleurs fort loquace. Le bateau est en général à fond plat; un seul homme le manœuvre habilement. Le canal aboutit au lac de Xochimilco, et offre une des plus agréables promenades que l'on puisse faire : on passe, pendant un long parcours, au milieu de bateaux remplis de fleurs, de fruits, de fraises, car c'est un marché public aux portes de la ville : c'est un va-et-vient incessant de barques chargées de voyageurs venant à la ville et en retournant; le dimanche, et surtout un jour de fête, c'est follement gai; les bateaux se croisent, se heurtent, des musiques parcourent le canal, musiques qui commencent à la guitare pour se terminer à des orchestres complets. Je croise un canot où sont trois jeunes filles qui touchent de la mandoline pendant qu'un jeune homme joue un solo de piston. C'est peu symphonique, mais il y a de l'ensemble. Dans un canot étroit toute une famille d'Indiens, jusqu'aux marmots tout nus, qui vont faire leurs achats à Mexico.



LE CANAL DE LA VEGA A MEXICO

Tout le long du canal court une promenade bordée de beaux arbres où ceux qui n'ont pas le moyen de se payer un bateau vont à pied : il y a nombre de guinguettes, et le plaisir terrestre ne le cède en rien à la fête nautique.

Mon Indien veut me mener jusqu'aux îles flottantes, sortes de petits îlots séparés par des canaux où l'on cultive force fleurs et force fruits, mais l'heure me presse et je remets mon excursion à une autre occasion.

CHAPITRE IV

Expédition du Congrès aux ruines de Mitla. — Je manque le train. — Le Panthéon français. — Je suis interviewé. — Départ pour Guadalajarra. — Voyage sur la locomotive. — La barranca de San Antonio. — La polleria. — Le saut de Juanacatlan. — L'hacienda de Coumato. — Une journée complète de sport. — La chasse aux scorpions. — Retour à Mexico. — Puebla. — L'hacienda de San Antonio. — La tuerie des chèvres.

Mes séances du Congrès tirent à leur fin. Nous avons visité tous les édifices et tous les monuments de Mexico, J'ai été frappé de l'état d'avancement de toutes les sciences, depuis l'école de médecine jusqu'à l'institut agronomique. Ce pays s'est fait très vite, et je suis sûr que d'ici peu d'années il pourra prendre sa place parmi les nations européennes au point de vue de sa civilisation et de sa culture scientifique. Partout on travaille avec ordre et méthode; l'étude y est poussée très à fond, et si ce grand pays peut encore passer quelques années sous la main puissante et habile de son président actuel, ce sera un jour la plus riche des républiques américaines.

Il ne nous reste plus que l'expédition aux ruines de Mitla. Je me réjouissais grandement de cette excursion, car c'était là que nous devions le mieux nous rendre

compte des analogies entre l'art zapothèque et l'art oriental ; mais l'homme propose et Dieu dispose.

Le train spécial pour lequel quatre-vingt-sept membres du Congrès se sont fait inscrire, pour prendre part à l'expédition, partait à sept heures du matin; j'avais fait tous mes préparatifs la veille, j'avais emballé mon appareil photographique, mon baromètre, les cartes, plans, tout ce qu'il faut enfin pour faire des recherches intéressantes, quand, par suite d'une erreur de mon garçon d'hôtel, j'arrivai à la gare un quart d'heure après le départ du train..... Que faire?..... Il n'y a de train que le lendemain, et il faut deux jours jours pour y aller! Bref, je me décidai à manquer l'excursion, me réservant d'aller plus tard, seul, contempler les vestiges des civilisations passées, et je saurai alors, tel Annibal sur les ruines de Carthage, contempler d'un œil sévère, mais intéressé, les colossales ruines qui abritèrent autrefois des races étonnantes par leur laideur et par leur intelligence architecturale.

Pour me dédommager, je reçois à l'hôtel un mot du chargé d'affaires de France qui me demande si je veux l'accompagner au cimetière français, où se célèbre un service commémoratif en l'honneur des soldats français tués pendant la campagne du Mexique. C'est d'ailleurs le jour des Morts.

Le Panthéon français, ainsi se nomme la nécropole, est un des plus jolis endroits de Mexico, situé à deux kilomètres de la ville, au bout d'une immense avenue qui aboutissait auparavant à Chapultepec, avant la création du paseo de la Reforma, et qui servait de promenade : le cimetière couvre une étendue de terrain

considérable, possède de magnifiques arbres et renferme des mausolées et des monuments des plus remarquables; il est entretenu et arrangé comme un jardin anglais; c'est soigné comme un parc hollandais, trop peut-être, car cela enlève un peu la tristesse de l'idée de la mort : toutes les tombes sont surchargées de fleurs, encadrées de corbeilles où viennent en pleine terre les roses, les tulipes, les géraniums, les marguerites; de petites bandes d'un gazon vert tendre séparent les sépultures; des plaques d'argent brillent au soleil; le luxe le plus étonnant et partout de très bon goût s'étale à côté de la tombe modeste, mais plus riche peut-être encore avec ses quatre rosiers qui semblent sortir de chez un grand fleuriste de Paris. Des cierges en quantité brûlent de tous côtés; il ne fait pas de vent, et presque tous sont d'ailleurs protégés par des globes en verre. Les allées sont ratissées et bordées de buis taillés aux ciseaux; en un mot c'est curieux, mais cela ôte l'impression de respect et de recueillement à laquelle on est accoutumé.

Les restes de nos soldats reposent sous un monument en forme de pyramide. Le service est très solennel, et une foule de gens tiennent à faire honneur à la France en s'associant à la cérémonie. Il n'y a pas à se dissimuler que les Français sont très aimés ici!

5 *novembre.* — Je viens de subir la loi commune... J'ai franchi le Rubicon de l'interview; j'ai voulu résister, mais j'ai succombé : j'ai essayé d'éconduire poliment l'aimable reporter qui est venu me trouver dans ma chambre, mais après avoir reçu de lui l'assurance formelle qu'il lui fallait absolument mes impressions

et qu'en cas de refus il les publierait de son cru, je n'hésitai plus à lui confier les sentiments les plus intimes de ma pensée sur Mexico, le Congrès des Américanistes, la société, les musées, le Président de la République, la politique, la situation économique, financière et sociale, etc. Vingt-quatre heures après, je figurais en première colonne d'une estimable feuille mexicaine. J'avais même, deux jours après, l'honneur d'avoir mon portrait dans un autre journal!

7 *novembre*. — Un de mes amis, M. L. G..., député de l'État de Jalisco, me convie à aller faire une expédition à Guadalajarra pour chasser le canard sur les bords du lac de Chiapala, le plus grand du Mexique.

Nous sommes cinq : mon ami M. de Y..., le comte B..., un Parisien de passage ici, M. P..., chargé d'affaires d'Italie, un jeune Mexicain, M. J. A... et notre amphitryon.

A neuf heures du soir, le train nous attend dans la gare de Buenavista, station de départ du chemin de fer central. Tout ici est américain, sleeping-car, conducteur nègre, state room, ice water; aucun ne parle espagnol; il faut se décider et rengainer son espagnol pour tirer sa bonne langue de Sheffield... pardon!

C'est ici qu'apparaît, dans toute son horreur, l'impression que le Mexicain est absolument tributaire de son grand voisin pour tout ce qui touche à la circulation. La locomotive, la voie, le mécanicien, le chef de gare, tout vient des États-Unis, et s'ils n'y prennent pas garde, les successeurs et les dominateurs des Aztèques se verront un jour à leur tour sous le joug de Yankees. Dans l'intérieur, comme dans la capitale, le bar est

américain; les voitures, les chevaux, les cartes, le papier, les objets de nécessité et tous les instruments d'agriculture viennent des États-Unis; le parler lui-même commence à en ressentir l'influence : j'ai noté dans quelques familles mexicaines un accent qui n'est plus espagnol, mais qui n'est pas mexicain. C'est évidemment un voisinage gênant...

Nous sommes quelques remarquables fusils... de nature essentiellement modeste, je désire rester en dehors de cette désignation et je ne me compte pas parmi eux.

A la porte du sleeping-car, un cerbère vigilant nous déclare que nous avons trop de paquets à main (une quinzaine), dont deux caisses de cartouches, et il en refuse l'introduction.

Je m'efforce de lui faire comprendre que nous sommes sept voyageurs, et il finit par se décider, mais il ne nous permet pas d'introduire nos sept cents cartouches. Au fond, je lui donne raison, et nous cherchons où caser nos explosifs. On les refuse aux bagages ; bref, je dis au porteur de les fourrer sous une banquette dans un wagon de première classe, et j'ai, quelques minutes après, l'émotion de voir monter dans ce compartiment un jeune couple qui va juste s'asseoir au-dessus de notre colis, sans se douter, pendant la délicieuse romance qu'ils continuent de roucouler, qu'ils flirtent sur un volcan. Je n'ose les déranger... Que la nuit leur soit propice!

Le sleeping-car est complet : nous occupons les lits d'en bas; sur nos têtes vont reposer quelques personnes sans importance dont deux dames : en voyage on est

égoïste, et nous ne pensons même pas à leur céder nos places; d'ailleurs elles étaient laides, quoique jeunes.

A onze heures le sleeping-car roule avec un chargement de muets... tout le monde dort.

Deux heures et demie du matin. — Par un phénomène que la science a renoncé à expliquer, la suppression du mouvement du train me réveille. Je regarde par ma fenêtre; nuit noire : le train est stoppé au milieu des champs, calme absolu, silence complet. Depuis combien de temps sommes-nous là? Je saute hors du lit et je trouve le nègre qui me dit que la machine est « disabled » (en avaries) et que nous n'en avons que pour quelques heures.

La locomotive a lâché sournoisement son tender, dont les amarres se sont rompues, et a continué sa route toute seule... Naturellement le mécanicien est revenu après une centaine de mètres parcourus, mais il a été impossible de raccrocher les deux âmes sœurs, les boulons étant cassés, ainsi que les chaînes et les tuyaux d'alimentation.

Ayant horreur de la solitude et ne pouvant me rendormir, je réveille mes compagnons qui grognent un peu, mais finissent par se lever, et une longue conversation s'engage sur la sécurité des chemins de fer système américain. Enfin, on repart, et à neuf heures et demie nous arrivons à Irapuato, où l'on doit changer de train pour Guadalajarra.

Pas trace de restaurant dans la station, mais des nuées d'Indiens dépenaillés, aux traits flétris et durs, qui nous offrent des paniers de fraises très appétissantes

avec de la crème et du pain : on a faim, cela suffira pour le moment.

Le pays est laid; des séries de plaines terminées par des coteaux peu élevés s'étalent sous nos regards : la culture y est cependant très avancée et l'État de Jalisco et celui de Michoacan, qui lui est limitrophe, sont très fertiles et très productifs.

La Barca, située à mi-route, est la station où l'on déjeune : notre ami le député a commandé le repas par le télégraphe, et nous y faisons largement honneur.

La voie est, à partir d'ici, droite comme un I; j'obtiens la faveur de monter sur la machine pour mieux voir le paysage. Le mécanicien, don Pedro Astia, est un vieux Cubain fixé à Guadalajarra; il aime sa machine, américaine naturellement, et pour me prouver sa valeur, il la lance à soixante-dix kilomètres à l'heure, sans penser que les règlements lui interdisent de marcher à plus de cinquante kilomètres, et sans se soucier des balancements terribles que cette marche inusitée occasionne aux longs wagons qui forment le train. Aussi arrivons-nous une demi-heure trop tôt à la première station. Voyez-vous ce fait se produisant sur une ligne de chemin de fer européenne, et le mécanicien offrant des cigares à ses invités sur le pont de son vaisseau, c'est-à-dire de sa machine !

La voie tourne, se contourne; nous apercevons sur la gauche une chaîne de hautes montagnes, et nous passons près d'un étang peuplé de poules d'eau; enfin, sur un fond de collines élevées, au bout d'une plaine verdoyante, je distingue, éclatants de blancheur, les nombreux clochers des églises de Guadalajarra : nous

entrons en gare, où sont venus à notre rencontre les amis du député. Des voitures nous emmènent à Park House, pension bourgeoise où nous sont retenus des appartements.

De ma fenêtre, la vue s'étend sur la plaza Major, dont nous occupons le centre sur un des côtés. En face se dresse, au delà d'un délicieux square planté d'arbres rares et de beaux orangers, le palais du gouverneur, grand édifice dont la façade est découpée en pignons à la mode espagnole et agréablement décorée.

Sur la gauche, occupant tout un côté du vaste quadrilatère, la cathédrale, et enfin à droite des magasins et des cafés sous des arcades.

La ville me paraît remarquablement propre, avec de beaux jardins publics, des maisons soigneusement peintes et bien entretenues. Le climat y est splendide; c'est un printemps éternel, et les femmes y sont jolies, ce qui ne gâte rien.

Si le palais du gouvernement offre extérieurement un intéressant spécimen de l'architecture mi-mexicaine, mi-espagnole, l'intérieur est plus sobre et assez mal meublé. On y remarque cependant une salle du parlement local de Jalisco, qui est une réduction Colas de la Chambre des députés de Paris; elle ne contient que treize sièges de députés, et les tribunes placées derrière une haute colonnade peuvent contenir cent cinquante places pour le public. N'allez pas croire cependant que ce nombre réduit de législateurs se laisse conduire facilement.

Je me suis laissé raconter qu'il surgissait souvent de longues discussions, fort animées, des rappels à l'ordre

et même des emprisonnements dans un petit local, comme celui du Palais-Bourbon.

La cathédrale de Guadalajarra est une vraie merveille, mais l'affluence des dons en argent dont bénéficient ici les églises, en raison même de la séparation de l'Église et de l'État, a tourné la tête aux membres des conseils de fabrique, aux chanoines et aux curés, qui se sont mis à faire, non seulement la guerre à mort à la poussière et à l'action des siècles sur les pierres qui rendent les vieilles églises si attrayantes, mais ils ont dénaturé, abîmé, saccagé un des plus beaux monuments du Mexique, en peignant en blanc éclatant, avec des voûtes bleu criard, tout l'intérieur de leur cathédrale, faisant disparaître la couleur naturelle des assises de pierre et enlevant toute poésie et toute grandeur à ces voûtes élevées. Bien plus, les vandales ont doré l'église sur tranche et sur toutes les coutures! Des bandes d'or de vingt centimètres de largeur, d'un or bruni vif, montent le long des piliers, courent sur les arêtes, s'enchevêtrent, se mêlent, semblant des lignes de chemin de fer, gâtant l'harmonie des contours, les détruisant et forçant le voyageur tant soit peu amant de l'art à s'écrier, en entrant dans le temple : « Quels sauvages ! »

Ils n'ont pas, heureusement, pensé à badigeonner le magnifique tableau qui est dans la sacristie, attribué, avec raison selon moi, à Murillo. C'est encore une Assomption, mais qui porte bien la signature du maître par la manière dont est peinte la Vierge et le groupe d'amours qui l'environne. On distingue des traces de repeints faits à une époque déjà ancienne, mais la figure principale est restée intacte, et le tableau, bien que

placé très haut, sans doute pour ôter la tentation d'y faire de nouvelles retouches, est éblouissant de beauté. Il y a aussi dans la sacristie une collection de tapisseries à personnages dans un bel état de conservation.

Près de la cathédrale, dans un petit square planté d'arbres, j'avise, sur le mur d'un collège qui en occupe un côté, un bas-relief en bronze, fort délicatement ciselé, dû au burin de Marc de Vasselot et élevé à la mémoire du général Galvan, ex-gouverneur de l'État, dont le souvenir est perpétué par ce monument, pieusement entretenu par ses fils.

Parmi les édifices de Guadalajarra figure l'hospice, un des plus beaux établissements qui existent au monde, car on y compte plus de trente cours intérieures avec des jardins, des fleurs et des fontaines. Ce n'est pas un hôpital, à proprement parler, mais une maison de retraite pour les pauvres des deux sexes. L'État de Jalisco l'administre, et cela marche admirablement, chose rare en dehors des sociétés privées. Les enfants y sont admis et reçoivent une instruction qui leur permet plus tard de choisir un état; les objets qui s'y manufacturent sont vendus au bénéfice des ouvriers; tout est conçu pour le bien-être moral et physique des pensionnaires : c'est humanitaire et hautement philanthropique.

A sept heures du soir la place brille de mille feux, lumière électrique, bien entendu ; c'est l'heure du paseo, et un orchestre militaire donne une sérénade en notre honneur, ce qui a attiré toute la ville; les journaux ayant annoncé notre arrivée avec le député de l'endroit, nous sommes l'objet d'une sympathique curiosité, et

nous en profitons pour mieux dévisager les beautés de la ville, les Tapatias, nom poétique donné aux femmes de Guadalajarra.

Le square est carré, et on se promène tout autour sur deux files, l'une montante, l'autre descendante; mais, ô spectacle curieux, sur la file de gauche il n'y a que des femmes, et sur celle qui va en sens opposé que des hommes! Naturellement il me vient à l'idée de changer de file, ne fût-ce que par esprit de contradiction. « Ne faites pas cela », me crie mon ami le député, « vous seriez mal coté ici. Les femmes seules peuvent se promener sur cette file, et les hommes n'y peuvent aller que pour accompagner une parente. » Je n'insistai pas et continuai ma promenade. Je croisai de jolies filles, mal habillées, mais vives, gaies, avec de la grâce dans la démarche, et à qui il ne manque qu'un peu d'élégance. Quelques femmes mariées se promènent accompagnées d'un monsieur; rassurez-vous, ce sont leurs maris, car ici encore la vieille coutume espagnole domine, et pour rien au monde on ne changerait l'ordre de choses établi. Au fond, cela prouve que l'homme a su conserver la puissance maritale et que la femme de ces régions n'est qu'une esclave soumise et impuissante; de plus, si elle est par trop jolie, et c'est le cas souvent, le mari la cache; si elle est seulement bien, le mari sort avec elle; si elle est laide, la pauvre femme reste chez elle, le mari ne la promène plus! La jalousie de ces Mexicains est révoltante. Tout pour eux, rien pour les autres!

Après avoir bien tourné en rond pendant une heure, le député nous emmène dîner dans une sorte de taverne

appelée la Polleria, local enfumé et sale, garni de tables grossièrement équarries et de vieux bancs ; dans un coin obscur j'aperçois une espèce de fourneau en terre, autour duquel grouillent quatre ou cinq êtres que l'on me dit appartenir au sexe féminin, couverts de haillons, laids, sordides à faire peur, qui sont en train de confectionner une cuisine étrange. Nous nous mettons à une table que l'on recouvre d'un semblant de nappe trouée, on nous donne un couvert en fer, deux assiettes ébréchées, un vieux verre, et deux des cuisinières nous apportent des tortillas de maïs qu'elles déposent délicatement sur la table avec des mains noires et huileuses. Puis viennent des haricots rouges, des morceaux de viandes cuites dans une sauce nauséabonde, et enfin le fameux poulet qui donne son nom et sa réputation à cet effroyable endroit. Pauvres gallinacées, que ne vous a-t-on laissés picorer en paix, au lieu de vous livrer aux mains de ce quintette de mégères qui vous font subir non seulement une mort cruelle, mais encore l'humiliation d'une cuisson dégoûtante !

Voici la recette cependant pour les amateurs de plats exotiques : tuer le poulet en le saignant, vider, plumer, flamber. — Couper en morceaux, faire cuire à la poêle avec de la graisse, le laisser refroidir. Rouler dans de la graisse chaude, passer dans une chapelure de pain et d'oignons, mettre au feu un instant, et servez chaud, mais pas avec les doigts, comme cela se fait à la Polleria de Guadalajarra ! Le repas se terminait par de la gelée de goyave, et, comme boisson, du taquila, eau-de-vie très forte qui remplace le pulque.

« C'est une chose à voir, n'est-ce pas, cher ami »? me dit M. de Y***, le Van der Bilt du Mexique, qui a mangé de fort bon appétit cette nourriture absolument répugnante; et quand je pense que mon excellent ami ne pardonne pas la moindre défaillance à son chef, le premier de Paris! Influence des milieux!

5 *novembre.* — Aujourd'hui, excursion de Guadalajarra à la Barranca de San Antonio, célèbre et immense précipice qui atteint une profondeur de huit cents mètres, et qui sillonne la vaste plaine parfaitement unie où se dresse la capitale. On y va en voiture, et à une heure de distance, brusquement, sans transition, sous vos yeux, la terre se dérobe, et on aperçoit un ravin de près d'un kilomètre de large au fond duquel coule un torrent écumeux, mais si loin et si profondément creusé, que vous pouvez à peine distinguer un petit point qui semble remuer; ce point est un homme qui travaille dans un champ de cannes à sucre!

Le paysage est vraiment grandiose : de tous côtés vous voyez d'énormes murailles à pic, des effondrements de terrain à perte de vue, des abîmes sombres où cependant on entrevoit des plantations de bananes. En bas, terre chaude, ici, à huit cents mètres dans la plaine, du maïs, des pommes de terre, du blé! L'opposition est si brutale que l'on reste comme frappé de vertige et sans pouvoir parler. C'est sublimement beau!

Les amateurs d'émotions et de casse-cou peuvent louer des ânes et descendre jusqu'au torrent, mais c'est une longue expédition.

Le soleil se couche, déjà le fond de la Barranca est dans l'ombre; des rayons de feu se glissent entre les nuages noirs et viennent tracer des arabesques contournées sur l'horizon. Les montagnes du côté sud prennent des tons violacés et se détachent avec netteté sur le ciel bleu clair; des profondeurs de l'abîme sortent des vapeurs qui, arrivées à la surface, s'irisent de couleurs mordorées; l'astre du jour a disparu et la nuit vient; nous regagnons la ville avec notre break attelé de quatre vigoureux chevaux que notre hôte, M. Aispuro, mène avec maëstria dans des chemins fort mal entretenus.

A dix heures du matin nous prenons le train pour aller voir les chutes de Juanacatlan. De la station de Castillo, où nous descendons, un tramway attelé de quatre mules nous mène en une demi-heure au pied de la cascade où est installée une grande usine électrique mue par des turbines, et qui donne la lumière à Guadalajarra, à quarante kilomètres de là. Un ingénieur fort aimable nous fait visiter cette remarquable installation, et de la terrasse nous pouvons contempler à notre aise les chutes de la rivière, dont la hauteur est d'environ vingt mètres et la largeur de près de cent mètres; c'est un Niagara en miniature, mais cela vaut le voyage, et les photographies ne l'exagèrent pas. En amont et en aval, la rivière coule tranquille, baignant de fraîches prairies où paissent de nombreux troupeaux. La vie ici doit être facile, car, à vingt-cinq mètres de la chute, j'aperçois et je m'empresse de photographier deux jeunes Indiennes qui se baignent et dont l'une d'elles, debout au bord de l'eau,

vêtue seulement de ses longs cheveux, et mue par une pudeur bien naturelle en voyant que je braque sur elle mon appareil photographique, se voile la figure de ses deux mains et se rejette à l'eau..... trop tard. Notre séjour à Guadalajarra aura été court, mais j'y ai vu tout ce qu'il y avait de curieux, et il me tarde de faire connaissance avec une grande hacienda.

Nous allons faire une visite au gouverneur, le général Curiel, qui nous prouve, une fois de plus, le judicieux choix qu'a su faire le Président de la République pour son administration politique. Il nous a reçus avec une courtoisie parfaite et a même poussé l'extrême affabilité en nous accompagnant à la gare.

Je remonte sur la locomotive pour faire causer mon ami Pedro, et, sous mes mains inexpérimentées, le cheval de bronze qui m'est confié pour quelques minutes prend une allure un peu trop vive. Pedro me modère en me faisant observer : 1° qu'il y a des courbes très fortes; 2° qu'il y a des voyageurs plein le train; 3° que l'accident nous coûterait cher. Je mets un frein à mon ardeur, et, à deux heures, nous débarquons à la Barca, point d'où nous devons aller à l'hacienda de Coumato, passer quatre jours chez M. de Castellanos, grand ami du député.

Deux voitures nous attendent, attelées chacune de cinq vigoureux mulets.

Le pays est plat, poussiéreux, broussailleux jusqu'à la Barca, petite ville de sept mille habitants, tous Indiens ou à peu près, qui offre un aspect misérable, avec ses maisons basses, sales, et ses rues sans animation où pousse l'herbe; nous traversons une petite rivière, le

rio Lerma, qui coule à travers le village, sur un pont de bateaux assez peu solide, car il nous faut mettre pied à terre. Le chemin est de plus en plus laid; de-ci de-là se dressent des arbres rabougris qui étendent leurs branches décharnées dans toutes les directions; la route est à peine tracée, et on va à travers la brousse. Un sable aveuglant nous fatigue et le soleil est chaud; enfin, après dix kilomètres, nous entrons dans les limites de l'hacienda, où la végétation est un peu plus fournie.

Une grille en bois tourne devant nous; la maison se compose d'une grande bâtisse flanquée de longues ailes; sur la gauche s'élèvent de vastes hangards et, dans le fond, les cases des Indiens, puis de grandes prairies, de vastes pâturages et, à l'horizon, des montagnes élevées.

L'intérieur du logis est fort confortable, les chambres bien meublées; on sent que le maître de la maison, un jeune marié, a tenu à se donner un bien-être qui puisse compenser un peu ses dures fatigues et sa vie tant soit peu sévère, car n'est pas qui veut capable d'administrer une propriété de vingt mille hectares avec trois mille Indiens. La présence du maître est nécessaire dans ce pays; on ne peut se fier à des intendants.

Il y a dans le salon un orgue mécanique monumental qui fait notre bonheur, car, grâce à cet instrument, les soirées nous ont semblé courtes, *Lohengrin* alternant heureusement avec *Orphée aux enfers*.

Nos chambres sont commodes et presque luxueuses, et nos lits viennent en droite ligne du faubourg Saint-Antoine.

La maîtresse de la maison est à Guadalajarra, fort occupée à préparer l'avènement d'un futur propriétaire de l'hacienda de Coumato. « Décidément, ce pays manque de femmes », s'exclame le bouillant O. B..., à qui l'ardeur de ses vingt-cinq ans ne permet pas de supporter avec la philosophie de nos quarante ans cette privation douloureuse; je ne lui réponds que ce simple mot : « Apprenez le zapothèque! »

23 *novembre.* — Le village indien qui touche à l'hacienda se compose de huttes en branchages mal assemblés et où l'air, la chaleur et la poussière entrent à volonté ; les hommes sont aux champs à l'heure matinale où je vais m'y promener; il reste à la maison les enfants et les femmes, qui, demi-nues, s'occupent du ménage; l'une, forte brune aux yeux vifs, est en train de broyer du maïs, accroupie par terre et pétrissant avec son dur rouleau de granit les grains qui se transforment en pâte, où brillent de petits points dorés; dès qu'elle s'aperçoit que je la regarde, elle ramène un morceau de pagne sur sa gorge découverte et sur sa figure, puis elle continue son travail mécanique, pendant que, près d'elle, jouent ses trois petits, nus comme des marbres de musée; les enfants me regardent d'abord d'un air hébété, et quand ils me voient prendre mon objectif photographique, ils se mettent à hurler et vont se terrer comme une nichée de jeunes lapins dans leur hutte; la femme me regarde avec émoi, puis se lève, abandonne sa tâche et va aussi se cacher. Je les aperçois qui me regardent à travers les parois de leur demeure.

Singulière race! Un peu plus loin, j'entre dans une

cabane : trois femmes en haillons sont assises dans un coin et discutent avec vivacité dans leur idiôme incompréhensible; le sol est humide, un petit cochon s'y vautre avec deux enfants qui lui tirent les oreilles ; une division en branches d'arbres grossièrement taillées coupe la hutte en deux; la pièce où je suis sert de salon, de cuisine, de salle à manger; dans un coin est une grosse pierre qui constitue le fourneau, au-dessus duquel pend une corde pour y accrocher une marmite en terre; des instruments de travail, des chapeaux pointus accrochés et des loques blanches, qui doivent être les habits des jours de fête; sur une planche à hauteur de la main, des provisions, bananes, viande salée, calebasses, oignons et quelques terrines en terre.

La chambre à coucher est également fort simple; le lit consiste en un monceau de feuilles sèches sur lequel on étend le zarapé ou couverture. Pas un meuble, pas un siège; ô surprise, je découvre accrochées à une corde deux chemises d'homme très bien blanchies et empesées!

Deux images de la Vierge de la Guadeloupe ornent les murs de la hutte indienne, et du plafond pendent des cierges que l'Indien ira aux jours de fête allumer devant la Vierge miraculeuse, dont la copie décore le maître-autel de la chapelle de l'hacienda. Un jeune prêtre est attaché au personnel de l'habitation et remplit les devoirs de son ministère.

Sous des hangards sont des bœufs et des taureaux, puis des chevaux en quantité, car il en faut beaucoup pour le service de l'exploitation.

Je rentre à la maison, on déjeune dans une vaste salle à manger, le maître réunissant à sa table, outre ses amis, les secrétaires de l'hacienda, les comptables, les directeurs des services, etc. C'est le vieil usage patriarcal. Ce doit être pour tous ces braves gens une bonne fortune quand il vient du monde, car la vie avec les Indiens est monotone.

Des quatre villages indiens qui se trouvent sur la propriété, il y en a deux qui sont fixés d'une façon permanente; les autres sont mobiles et peuplés de nomades qui viennent, avec leurs familles, s'installer là pendant six mois ou un an, gagnent leur solde, car on les fait travailler, et un beau jour préviennent le chef de leur district qu'ils s'en vont. Ils démolissent leurs cabanes, qu'ils ont d'ailleurs construites, et partent pour une autre hacienda. Il y a environ un millier d'Indiens qui viennent ainsi chaque année; quelques-uns disparaissent sans rien dire. On en tient un contrôle aussi exact que possible, car à l'unique entrée de la propriété, qui est baignée d'eau de tous côtés, se tient un vieil Indien, homme prodigieusement doué, qui d'un seul coup d'œil juge si l'Indien est fixe ou nomade. Dans ce cas il l'envoie à un des directeurs qui lui fait indiquer le point où il peut bâtir sa demeure.

La race des Indiens de Coumato est forte, puissante et robuste, les hommes sont très durs à la peine. Il y a certains travaux qui se font dans des conditions particulièrement exceptionnelles; on m'a cité, entre autres, la construction d'une digue pour éviter des inondations, travail pour lequel les hommes avaient à trans-



RÉCOLTE DU PULQUE AUX ENVIRONS DE MEXICO

Cliché de M. Briquet, à Mexico.

porter de la terre d'un point à un autre, une corbeille pleine de terre sur la tête, et ayant à traverser à l'aller et au retour des séries de flaques d'eau à gué, ayant de l'eau souvent jusqu'aux aisselles, et cela pendant dix heures par jour. Il faut être en fer ou... Indien pour résister à cela.

A l'hacienda, l'Indien est bien payé et n'est pas brutalisé; il le comprend et aime son maître; il est doux, soumis et travaille bien, mais il n'est pas vif; il garde dans tout ce qu'il fait une grande dignité, et quand on le voit, le dimanche, jour de repos, drapé dans son zarapé, au milieu de ses camarades, avec son grand chapeau et son immobilité impassive, il ne manque pas d'une certaine grandeur; on sent la race déchue.

A six heures, nous montons à cheval et nous voilà partis pour aller chasser le canard; chacun de nous est suivi d'un mozo qui porte nos cartouches. Je ne vous raconterai pas notre chasse, mais je vous dirai qu'au bout de quatre heures de chevauchée dans des marais, le long d'une jolie rivière, le cheval dans l'eau jusqu'au ventre, nous nous retrouvions avec nos camarades sur les bords du lac Chiapala, après avoir tiré chacun une centaine de coups de fusil et tué à nous quatre une centaine de palmipèdes ou autres oiseaux aquatiques. Cette chasse est curieuse, car il faut tirer à cheval, et mon guide allait chercher les pièces tuées jusque dans la rivière avec de l'eau jusqu'au pommeau de la selle, son cheval à la nage. Sous des arbres, à l'abri du soleil qui brûle, se dresse une table rustique façonnée en branchages, œuvre des Indiens; sur cette table nous attend un succulent déjeuner; le coup d'œil est pitto-

resque; nous retrouvons là le restant de nos amis qui sont venus en voiture et une vingtaine d'Indiens à cheval que nous verrons tout à l'heure courir après les troupeaux pour les rassembler.

Le lac s'étend devant nous, avec ses fonds lointains de hautes montagnes; le bord est sablonneux, l'idée de nous y plonger nous vient; il est midi, et une légère brise ride imperceptiblement la surface des eaux. Un petit canot est là à point pour nous recevoir, et une demi-heure après, à six cents mètres du bord par fond de sable de 1 m. 50, nous savourons les délices d'un bain tiède, mais rafraîchissant.

Le déjeuner achevé, nous nous embarquons dans un canot de grande dimension, et sous l'impulsion de deux vigoureux Indiens, qui poussent avec deux gaffes, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, nous nous dirigeons vers les plaines, de l'autre côté du lac, où nous devons assister à un *coleadero*.

Le lac n'a pas de profondeur : sur les bords et jusqu'à 500 mètres vers le centre on compte environ un mètre d'eau : il n'y a que dans le milieu que les fonds atteignent 15, 20 et jusqu'à 40 mètres. De nombreux cours d'eau viennent aboutir au lac, et, comme il n'y a pas de route possible pour se rendre aux villages riverains, les habitants passent dans le lac le long des rives; ils ont acquis une telle connaissance des lieux qu'ils semblent suivre des routes tracées sous l'eau. Nous rencontrons deux Indiennes avec leurs chevaux qui ont de l'eau jusqu'au ventre; elles portent leur enfant attaché derrière le dos, et de chaque côté de la selle pendent de nombreux ballots. Le cheval marche vigou-

reusement, fendant l'eau de son poitrail, et semblant un cheval marin : derrière vient un malheureux chien qui n'a pas pied, mais qui nage avec énergie ; on voit qu'il est habitué à cet exercice. Nous les suivons de l'œil... le parcours est long... Enfin on sort de l'eau, le chien prend pied, se secoue et part en gambadant devant les chevaux, qui disparaissent dans les brousses qui bordent le lac.

Nous continuons notre navigation à la perche et nous nous engageons dans un cours d'eau assez large, mais peu profond ; à trois cents mètres devant nous, nous apercevons, traversant la rivière à la nage, tout un troupeau de bêtes à cornes qui changent de pâturage. Les animaux ne se mettent à l'eau que l'un derrière l'autre ; il semble que ce travail leur coûte, et qu'il ne le font qu'à contre-cœur.

Dans une vaste prairie sur notre gauche, je vois un bétail immense entouré par des vaqueros à cheval. Nous débarquons, les chevaux sont là, et en un temps de galop nous sommes au rendez-vous pour le *coleadero.*

Le bétail est ainsi réuni et cerné pour qu'il ne puisse se débander : le but de l'opération que nous allons voir est de séparer les différentes catégories, de les classer, de les compter, et aussi de provoquer les accouplements pour les taureaux, qui jusque-là sont mêlés avec les bœufs et les génisses.

On commence par faire sortir du tas les bœufs appelés *cabestros,* on les emmène à trois cents mètres et on fait ensuite sortir les taureaux qui doivent les rejoindre. A cet effet, le chef des vaqueros entre avec

son cheval au milieu du troupeau, et, avec sa lance, il pousse le taureau hors du cercle : deux vaqueros se mettent alors de chaque côté du taureau, qui prend sa course droit devant lui, escorté par les deux cavaliers qui l'excitent de leurs cris et sont collés à ses flancs; pendant cette marche effrénée, un des deux hommes se jette hors de sa selle, à laquelle il se cramponne par la palette ronde autour de laquelle il a passé son bras gauche, et se couche sur le dos en travers sur le corps du taureau, les jambes du côté de son camarade; au bout de deux ou trois cents mètres à cette allure désordonnée, les chevaux ralentissent, le taureau continue son chemin, et l'homme, toujours accroché à sa selle, a glissé à terre, arrêté son cheval, et en un clin d'œil il est de nouveau sur sa monture; cela fait, il retourne au pas avec son camarade chercher un autre animal. Ce sport s'appelle faire la planche. Un autre exercice consiste, tout en galopant à fond de train à côté du taureau, à le saisir par la queue, la passer rapidement sous la jambe le long de la selle et à arrêter brusquement son cheval. Le taureau tombe à terre comme une masse! On peut alors le marquer, ce qui est vite fait par les hommes à pied qui sont près de l'endroit où les vaqueros l'amènent.

Nous étions rangés sur la gauche du troupeau, de façon que toutes les bêtes fussent obligées de passer devant nous : le spectacle est intéressant; j'ai voulu par moi-même me rendre compte de ces exercices, et j'ai accompagné l'animal à la course, mais je ne me suis livré ni à l'exercice de la planche, ni à l'opération du renversement.

Enfin, pour terminer, nous avons eu le travail au lasso. Les Mexicains y excellent; entre leur main la corde tournoie, se tend et ne rate jamais son but : l'animal désigné au milieu du troupeau est amarré en un clin d'œil par les cornes. Sitôt sorti hors de ses congénères, un autre vaquero se lance derrière l'animal, déjà retenu par la tête et qui essaye de se dégager en sautant : il lui jette le lasso dans les jambes de derrière qui sont ficelées en une seconde; la bête tombe et on la marque. Pour nous faire admirer la solidité de ces cavaliers étonnants qu'on nomme vaqueros, on fit lasser par devant et par derrière un taureau assez gros. Ainsi attaché et solidement maintenu par deux hommes cramponnés à ses cornes, on lui passa une double corde autour du corps, bien serrée, et un des hommes, avec ses longs éperons, monta sur son dos : cela fait, on lâcha les lassos; l'animal, étonné et furieux de sentir sur son échine un poids inusité, se mit à faire des bonds et des sauts d'une violence inouïe : l'homme, les deux mains agrippées à la corde, ne lâchait pas prise et avec une habileté admirable sut se maintenir pendant plus de cinq minutes, au bout desquelles le taureau impuissant, éreinté et voyant qu'il n'y avait aucun moyen de se débarrasser de son fardeau, se mit au pas tranquillement et s'en alla rejoindre ses camarades pendant que le vaquero avait mis pied à terre avec facilité.

Il est quatre heures, il faut nous arracher à ces saines réjouissances, mais il nous manquait un sport pour que la journée fût complète; notre hôte y avait pensé, et, en retournant en bateau, nous pûmes assister à la levée d'un immense filet qui avait été tendu

dès la matinée dans le lac. Deux canots montés d'Indiens se livrent à cette opération avec une grande adresse; malheureusement il y a peu de poissons.

Le soleil descend derrière les montagnes, la nuit arrive à grands pas, nous rejoignons l'endroit où nous attendent les voitures, et, deux heures, après nous sommes à l'hacienda.

Pendant le repas, la conversation vient à tomber sur les moustiques, sur les insectes piquants de ces régions; la veille au soir, j'avais tué deux de ces nuisibles éphémères.

« Il y a ici un animal dont nous ne pouvons pas nous débarrasser, nous dit à ce moment un des directeurs; il y en a partout, et sa piqûre n'est pas bonne. » Ce début n'était guère rassurant. « C'est le scorpion noir, ajouta-t-il d'un ton léger. A ce propos, messieurs, je crois qu'il est prudent de ne pas se coucher sans jeter un coup d'œil dans son lit. »

Nous nous regardions un peu émus, quand le maître de la maison, voulant réparer un peu la maladresse de son employé, nous dit qu'en effet il y avait des scorpions dans le pays, mais que dans les chambres il n'y en avait pas et que les domestiques y veillaient.

Ces paroles furent loin de nous rassurer, et nous nous sommes livrés chacun pour notre compte, avant de nous endormir, à une chasse en règle et à des perquisitions minutieuses dans nos chambres. Je n'ai pas laissé un centimètre carré de la mienne sans l'avoir examiné.

La nuit s'est passée sans incidents et sans scorpions; le lendemain matin, je venais de me lever d'un hamac

accroché sous la galerie où je m'étais allongé en attendant le déjeuner, quand — ô terreur! — je vois dans ledit hamac un énorme scorpion immobile qui semblait heureux d'avoir profité de la chaleur de mon corps.

Je restai, je l'avoue, un peu effrayé, et j'appelai O. B... en lui montrant la hideuse bête qui ne bougeait pas. « Elle est engourdie, dis-je, et je vais l'écraser. »

A ce moment arrive Castellanos, qui prend délicatement le scorpion entre le pouce et l'index et me le place sur l'épaule sans dire un mot. Je me secoue, il ne tombe pas.

« Elle est en drap, ajoute enfin mon aimable hôte; je l'ai fait faire pour habituer les gens à ne pas s'en effrayer, et surtout pour leur enseigner la manière de les prendre sans se faire piquer, comme les écrevisses. »

Je me souviendrai du scorpion de Coumato!

Nous allons quitter l'hacienda, mais il est intéressant de donner quelques renseignements sur l'importance de ce domaine, et on pourra ainsi juger de ce qu'est la propriété privée au Mexique, en sachant que Coumato est considérée comme une hacienda ordinaire.

La superficie mesure environ huit lieues carrées de 2,500 hectares chacune, soit 20,000 hectares. Il y a 4,000 têtes de gros bétail appartenant au propriétaire et 5,000 qui sont la propriété d'autres éleveurs, qui payent un droit de pâture de trois piastres par saison, c'est-à-dire d'août à mai, saison sèche. L'élevage comprend 800 chevaux, juments, poulinières, 600 mu-

lets et ânes, 300 cochons et 2,000 moutons. De plus, il y a à l'engrais 1,300 bœufs. La culture comprend : le maïs, l'orge, le chile, le blé.

La population de l'hacienda, y compris les nomades, est d'environ 3,000 individus.

Le payement des salaires a lieu tous les dimanches après la messe : les Indiens passent l'un après l'autre devant un guichet où on leur donne leur argent et des bons de maïs. A côté de ce guichet est assis le prêtre, chapelain de l'hacienda, qui tient son chapeau sur ses genoux et ne dit pas un mot. L'Indien prend son argent, et avant de l'enfermer dans un coin de sa ceinture en retire un centavos ou deux qu'il laisse tomber dans le chapeau. Il sait qu'avec cet argent le prêtre allumera des cierges, achètera des ornements pour la Vierge de la Guadeloupe, et il en est fort peu, pendant le temps que je suis resté là, qui aient manqué à cette coutume.

26 *novembre*. — Je suis invité à aller passer quelques jours à l'hacienda de San Antonio, près de Puebla, chez M. et Mme A..., qui habitent de temps à autre Paris et qui tirent de gros revenus de l'élevage des chèvres, dont les peaux sont très recherchées.

Arrivé à sept heures du soir dans la capitale, je n'eus que le temps de boucler ma valise, et le lendemain j'étais à Puebla avec deux amis de Mexico qui m'accompagnaient.

Puebla est la deuxième capitale du Mexique; elle est fort peuplée et a tout l'aspect d'une cité importante; elle portait autrefois le nom de cité des Anges. La tradition raconte qu'un pauvre moine voyageur,

Julian Garces, qui ne vivait que de misérables aumônes, rêva, une nuit, qu'il voyait s'étendre devant lui une plaine très fertile allant jusqu'au pied du Popocatepelt, non loin de la pyramide de Cholula. Il vit deux rivières abondantes couler à travers de vertes prairies plantées de beaux arbres. Deux anges avec d'immenses ailes et munis de chaînes d'arpenteurs semblaient prendre des mesures; ils traçaient des rues sur le sol et marquaient les emplacements des maisons d'une grande ville.

Réveillé en sursaut, le moine, mû par un pouvoir surnaturel, se leva et se dirigea vers le lieu qu'il avait vu en rêve; là, il construisit un ermitage qui devint plus tard la ville des Anges, Puebla. Cette ville a passé par bien des vicissitudes et a été le théâtre de bien des batailles. Iturbide la prit en 1821; en 1847 elle fut occupée par le général Scott, puis vint la lutte contre les Français en 1862. La ville fut reprise par nos troupes en 1863, le 17 mai, et occupée définitivement par le général Porfirio Diaz en 1867.

La cité est bâtie sur un plan régulier et se trouve environnée de forts dont les plus célèbres sont ceux de Loreto et de Guadalupe; dans le fond se dressent les cimes neigeuses des deux grands volcans de la vallée de Mexico, et vers le sud la haute montagne de la Malinche.

Cette ville pourrait s'appeler la ville des Azulejos, car dans toutes les rues il y a nombre de palais, de maisons, d'églises entièrement revêtus de carreaux de vieille et antique faïence vernissée. Il y a des façades remarquables, entre autres celle de la maison occupée

par les magasins de Lions frères, de Barcelonnette, qui ont fait une grosse fortune.

Dans la rue des Mercadères on voit une maison toute tapissée d'azuléjos, fond rouge avec fleurs bleues. Jusque dans les cours intérieures, on retrouve des revêtements complets de ces vieux carreaux qui ont une grande valeur.

Les rues sont larges, bien pavées, et on y rencontre moins d'Indiens qu'à Mexico, partant, plus de propreté. Il n'y a pas plus d'égouts que dans la capitale; cependant, comme il y a une certaine pente dans les rues et qu'une rivière coule en bas de la ville, on peut dire que la voirie est mieux tenue que dans la capitale.

On rencontre à Puebla de grandes places avec des arbres, des fontaines; les édifices y sont nombreux, les maisons particulières soignées, en un mot on a l'impression d'être dans une ville riche. Le théâtre est convenable et les hôtels passables. La cathédrale est peut-être moins belle que celle de Guadalajarra, mais elle est plus grande, et c'est un des trois plus beaux édifices du Mexique. Il y a surtout un jubé garni de vieilles stalles en marqueterie qui sont étonnamment belles. Le maître-autel est également digne d'admiration : tout en marbre et onyx, produits qui abondent dans cette région, il offre un coup d'œil remarquable par la variété et la richesse de ses tons. L'impression de splendeur de cette superbe basilique est malheureusement amoindrie par cette déplorable manie, qui a sévi aussi ici, de badigeonner en blanc et de dorer tout l'intérieur du monument. C'est à la fois clinquant et navrant. Il paraît qu'avant cette malencontreuse réparation, il y avait sur les murs une patine

des temps qui faisait la joie des connaisseurs. L'église était sombre avec ses vieux vitraux et donnait à la fois l'idée de grandeur et de recueillement. Maintenant c'est ruisselant d'or, et cela fatigue la vue !

A côté et juxtaposée à la cathédrale se dresse une autre église, San Francisco, qui n'a de remarquable que sa haute tour toute recouverte de carreaux de faïence polychrome. L'ancien couvent qui appartenait à cette église sert d'hôpital militaire. Quand on en construisit la voûte, l'architecte eut peur, à cause de sa grande largeur, de démonter l'échafaudage qui la soutenait et laissa ce soin aux moines, qui, n'osant pas le faire non plus, eurent l'idée, pour se débarrasser de cette malencontreuse charpente, d'y mettre le feu. L'opération réussit à merveille, et la voûte reste toujours intacte et résiste aux efforts du temps. Le procédé fut coûteux, mais logique !

Au demeurant, Puebla est une ville élégante, dont les maisons aux briques vernissées brillent au soleil, et où tout rappelle la prospérité antique : jadis centre des manifestations religieuses, ses couvents étaient florissants ; les ruines qui subsistent attestent son ancienne splendeur à jamais disparue.

A onze heures du matin, nous partons, Boulard Poqueville et moi, en voiture pour San Antonio del Puente. Nous devions assister à un *matanza de chivos* (tuerie de chèvres).

J'avais vu dans le temps la tuerie des porcs à Chicago (1) chez les Armour et C°, mais je ne pouvais

(1) *De Paris à San Francisco*, du même auteur. 1 vol. in-18. Calmann-Lévy, éditeur. Paris, 1885.

me figurer assister à un spectacle aussi extraordinaire que celui qui nous était réservé.

Après une heure d'une mauvaise route, la voiture arrive en vue de l'hacienda, située au pied de collines élevées qui se prolongent à l'ouest jusqu'à la sierra Madre et sur le bord d'une petite rivière delicieusement ombragée qui se nomme l'Atoyac.

Une longue suite de murs formant un vaste quadrilatère constitue l'usine à viande et à peaux; aucune ouverture ne donne d'autre accès dans l'enceinte que la vaste porte cochère qui se trouve sur le mur de gauche, et qui permet de pénétrer dans cette mystérieuse forteresse.

Sur la gauche, une vision extraordinaire s'offre à mes yeux : une centaine de huttes faites en feuilles de cactus et en branchages abritent une population d'Indiens à peu près nus qui s'agitent au milieu d'une épaisse fumée de feux allumés pour cuire les tortillas de maïs. Dans ce village, qui a l'air vraiment sauvage, se dressent de trois à quatre cents poutres en bois qui dépassent les huttes de trois mètres environ; ces grands pieux sont reliés entre eux par d'autres madriers grossiers qui constituent des sortes de plates-formes aériennes, sur lesquelles sont tendues des cordes auxquelles pendent des objets innomables, indescriptibles, dont la couleur va du rouge vif au violet et au noir carbonisé. On dirait de la viande humaine, on dirait les restes d'une orgie de cannibales : c'est de la viande, en effet, mais de la viande de chèvre qui sèche au soleil; seulement ce ne sont que les détritus, les morceaux qui n'ont pas de valeur, des ossements où adhèrent encore un lambeau

de chair, des boyaux, des intestins, des cœurs, des têtes déchiquetées, aux orbites vides qui grimacent affreusement; des fœtus même qui sont là accrochés, se balançant au vent, cuisine atroce où le soleil remplace le feu et où l'air empoisonne. Des jeunes filles, des enfants, grimpés sur ces frêles échafaudages, retournent de temps en temps ces horribles débris pour bien en exposer toutes les parties aux rayons brûlants de l'astre du jour.

Quelques-unes de ces plates-formes sont littéralement couvertes de cette victuaille, dont, paraît-il, les Indiens sont très friands et qui, abandonnée aux travailleurs, leur sert de nourriture pendant presque toute l'année, quand ils sont rentrés dans leurs tanières du Pacifique. Ils ne vivent là que quarante à cinquante jours par an, le temps de la tuerie.

Au bout de ce village macabre sont d'autres cabanes qui abritent des marchands de provisions, de liquides, etc., où tous les payements des achats faits par les Indiens se font avec ces viandes séchées dont j'ai parlé plus haut : j'ai vu un Indien vendre deux têtes de chivos, carbonisées à la vapeur par l'usine, à un négociant qui, en échange, lui a donné une *vara* (1) de cotonnade; un autre donne une tête, trois boyaux et deux intestins pour un litre de pulque, et ainsi de suite. Ces échanges sont la seule monnaie courante, car les Indiens ne touchent l'argent qu'à la fin de la tuerie. Plus loin sont deux ou trois tailleurs avec des machines à coudre pour faire des pantalons à ces sau-

(1) Quatre-vingts centimètres environ.

vages qui les emporteront chez eux au départ. Quel mélange de barbarie et de civilisation !

A l'extrémité de ce campement se dresse une ravissante construction en forme de chalet qui est l'habitation du maître de céans et dont la très aimable compagne nous fait les honneurs de la plus charmante manière. La maison, à deux étages, domine la rivière Atoyac, qu'un pont en pierre franchit à cinquante mètres de là. En face du pont s'élève un mausolée élevé à la mémoire du père du propriétaire actuel, qui renferme les restes du créateur de cette industrie, une des plus prospères et productives du Mexique.

Sur l'autre rive de l'Atoyac commence la série des collines escarpées, sillonnées de sentiers par lesquels nous verrons tout à l'heure arriver les chèvres, qui toutes doivent passer sur le pont avant d'entrer dans l'hacienda.

Une odeur étrange règne dans tout ce petit coin de terre, un peu écœurante, mais on s'y fait : c'est un mélange de senteurs de viandes cuites, de graisse brûlée, de suif fondu et de fumées nauséabondes !

Il est quatre heures et demie : les troupeaux arrivent par le haut des montagnes ; on distingue des points blancs qui font leur trouée dans le vert des arbustes : ce sont les malheureuses victimes dont les peaux seront un jour dans nos poches sous forme d'un portefeuille, ou sur nos mains comme gants !

M. A... possède des pâturages immenses qui s'étendent jusqu'au Pacifique ; il y a plus de 400,000 têtes de chèvres réparties sur ces terrains, qui mesurent plus de soixante lieues de large. Là sont les diverses

haciendas affectées à l'élevage des animaux. On ne les tue qu'à trois ans. A un an, on les répartit au nombre de mille par troupeaux confiés à des bergers nomades, qui en sont responsables et qui partent avec leurs chèvres pour un voyage de deux ans, à travers les montagnes, les faisant paître, emmenant avec eux leurs femmes, enfants, etc., couchant à la belle étoile, vivant de ce qu'ils trouvent, ayant le droit de tuer un certain nombre de chèvres pour s'alimenter, et devant, au bout de ce délai de deux ans, se trouver à une date fixée quelques jours avant par un émissaire envoyé à sa rencontre, sur ce pont où les voici qui vont arriver.

Toutes les chèvres sont blanches, ainsi que les boucs, les animaux de couleur autre étant tués dès leur naissance.

Les taches blanches grossissent sur la pente de la colline, les pauvres bêtes vont joyeuses, gambadant, bondissant de rocher en rocher, franchissant les arbrisseaux sans penser au sort qui les attend. Les voici sur le pont : le berger, sauvage indien, nu jambe, la figure brûlée par le soleil, le fusil en bandoulière sur le dos, marche en tête, sifflant ses bêtes qui le suivent, dociles, mais l'air un peu surpris, à ce qu'il me semble. Le troupeau est passé; je le suis : on pousse les chèvres, on les bouscule dans la porte d'entrée ouverte à deux battants; des bêlements prolongés indiquent qu'il commence à y avoir parmi la gent cornue un certain émoi : on les parque dans un corral clos de murs élevés; des flaques de sang souillent un sol noirâtre d'où montent des buées encore tièdes que les bêtes se mettent à renifler avec terreur.

Nous les abandonnons à leur légitime émotion et nous rentrons dîner. On doit nous réveiller à deux heures et demie du matin, car le travail commence à trois heures pour se poursuivre sans interruption et se terminer à deux heures de l'après-midi.

Avant de me coucher, je jette encore un coup d'œil sur l'étrange village : de nombreux feux sont allumés, piquant la brume qui s'est levée ; tout le monde dort, les uns en plein air près du feu, drapés dans leur couverture, les autres sous les huttes. Quelques chiens aboient dans la nuit... on dirait la veillée des armes ou de quelque monstrueuse cérémonie.

.....Au ciel brillent les étoiles jusqu'au moment où la brume, qui continue son mouvement ascensionnel, vient les annihiler de son voile sombre.

Nous sommes réveillés en sursaut par des chants retentissants, mais empreints d'une monotonie sauvage, qui éclatent dans le silence nocturne. Je me mets à ma fenêtre ; la lune a dissipé le brouillard, et à sa pâle clarté j'aperçois une troupe d'hommes en colonne par quatre, presque nus, sans chapeau, portant à la main, la pointe en l'air à hauteur de l'épaule, un énorme couteau qui scintille ; ils défilent devant moi en chantant et se dirigent vers le mausolée où sont allumés des cierges.

Là ils se mettent à genoux, le bras toujours levé avec le couteau en l'air (1), et, après avoir entonné un cantique religieux, ils se relèvent et de toutes leurs forces poussent les cris suivants : « *Viva, viva, viva*

(1) Il leur est défendu de porter le couteau autrement, pour ne pas se blesser ou causer des accidents.

el amo ! » — et toujours sur le même ton : « *Muera, muera la cuarta* (1). » Puis, ils se remettent en route vers l'hacienda. Parmi eux sont des surveillants, Indiens également, qui sont armés de fouets ou lanières à nœuds avec lesquels ils activent les paresseux et châtient les coupables ou les voleurs : c'est le seul châtiment qu'ils redoutent.

Nous nous habillons à la hâte, et, guidés par un des secrétaires du « maître », qui se dispense, et je comprends cela, d'assister à ce spectacle qu'il connaît trop bien, nous grimpons sur le toit d'un des bâtiments qui surplombe de trois mètres environ un des corrales où a lieu la tuerie. On tue à la fois dans deux endroits différents.

Les chèvres ont été parquées dans une enceinte adjacente à cette cour; là elles sont pressées d'une façon horrible, elles étouffent, affolées, bêlant d'une manière désespérée.

Dans le corral, une cinquantaine de nos Indiens de tout à l'heure attendent, le coutelas large et affilé à la main; de place en place, sur le mur, sont fixées d'énormes torches à résine et à pétrole qui éclairent bien, trop bien, car nous ne perdrons pas une miette de l'horrible scène qui va se dérouler sous nos yeux.

A un signal donné, une nuée d'autres Indiens entrent dans l'enceinte où sont les animaux, et en ressortent l'un après l'autre, étant chacun à cheval sur une chèvre qu'ils tiennent par les deux cornes; en marchant, ils la forcent à avancer et viennent se placer

(1) Vive, vive, vive le maître ! à mort, à mort le fouet!

près des sacrificateurs. Arrivé devant lui, par un brusque mouvement en tirant sur les cornes, l'Indien met la chèvre debout sur ses pattes de derrière, offrant sa poitrine au tueur qui lui enfonce le coutelas d'un seul mouvement jusqu'à la garde. Le coup est donné avec tant d'habileté que le cœur est toujours atteint par la pointe à peu près à la même place.

Le cavalier lâche sa monture, qui fait environ cinq ou six pas, le sang sortant à bouillons de sa blessure, et tombe sans vie sur le sol. Déjà un autre cavalier arrive et ainsi de suite. Cette opération se répète sur tous les points du corral, chaque tueur ayant cinq ou six pourvoyeurs : on se figurera la rapidité de cette opération, quand on saura que le sacrificateur est payé à raison de tant de têtes abattues.

Cette chevauchée blanche dans cette enceinte avec ces lumières rouges, cet égorgement, ce massacre, restera comme un des spectacles les plus extraordinaires auxquels il m'aura été donné d'assister! Le silence n'est troublé que par les bêlements et les cris déchirants des victimes à l'agonie, mais le travail est vite fait, et, au fond, c'est humain, car les bêtes ne souffrent pas longtemps.....

A trois heures et demie du matin le sol est jonché de cadavres; alors on s'occupe de les compter, et pour cela on les aligne par dix. A un signal donné, on ouvre les portes, et à ce moment se produit une poussée formidable; ce sont les femmes, les enfants, les parents des égorgeurs qui viennent prendre possession des lots qui leur appartiennent. Elles char-

gent les bêtes sur leur dos, et vont les déposer aux places assignées à chaque famille, le long des murs, sous un auvent en tuile, dans l'immense cour intérieure de l'hacendia. Dès que chacune d'elles a son lot de dix ou vingt têtes, le dépeçage commence, tout le monde se mettant à la besogne, et à dix heures et demie du matin ce travail horrible, dégoûtant, est terminé. Pendant trois heures, j'ai vu couper, dépouiller dépecer, vider ces cadavres pantelants; j'ai vu des mères placer leurs progénitures toutes nues entre deux monceaux de boyaux pour qu'elles n'aient pas froid; j'ai vu... mais je m'arrête, car le sujet est un peu trop répugnant. Enfin à onze heures les tas sont faits; d'un côté sont les dix têtes enfilées dans un long bâton, de l'autre le suif, puis les os bien rangés, les entrailles, les rognons, les cœurs, les épaules, les carcasses, les viandes soigneusement découpées. A un signal donné par le sifflet de la machine à vapeur, vous voyez tous les Indiens ramasser le suif, le mettre dans des paniers, le charger sur le dos et s'acheminer au fond de la cour vers l'usine à suif. Ils versent le contenu dans de grandes chaudières, et le lendemain les pains de suif seront prêts, déjà empaquetés dans des caisses clouées et expédiées par des charrettes au chemin de fer. Puis vient ensuite le tour de la viande, qui est transportée, une partie aux cuisines, aux marmites immenses où elle va être cuite et mise en sacs une fois refroidie, et l'autre partie à des séchoirs au soleil, où elle sera salée et ensuite vendue sous le nom de *chito*. Ce sont de grandes lanières de viande sèche que les Indiens de l'intérieur achètent et avec lesquelles ils font de la

soupe ; c'est leur alimentation préférée. La viande cuite s'appelle le *chicharron*.

Les os, les boyaux, les cœurs, les entrailles et quelques têtes sont donnés aux Indiens en sus de leur paye. Les peaux sont confiées aux plus habiles, qui, avec le même couteau de la tuerie qu'ils ne lâchent jamais, les grattent, les raclent, les nettoyent, puis on les étale par terre au soleil, poil en dessous, et on leur donne une couche d'un mélange de chaux et d'eau. Au bout de trois jours, on entasse les peaux en ballots et on les expédie par les voies ferrées dans toutes les parties du monde, surtout à New-York, où celles de M. A... font prime. Les têtes sont amoncelées dans un puits en briques dans lequel plonge un gros tuyau en cuivre où circule un courant de vapeur d'eau. Les têtes se sèchent et se cuisent; elles se vendent alors six centavos chacune à des marchands de l'intérieur qui en remplissent des charrettes.

A deux heures et demie, tout est fini, le patio nettoyé, les femmes et les enfants sont partis avec leur affreuse marchandise qu'elles vont aller étaler au soleil au-dessus de leurs huttes ; à la sortie, elles ont été fouillées par des surveillants, et on leur a fait vider leurs paniers pour vérifier si elles n'emportent que ce qui est permis ; un groupe se forme au centre de la cour; ce sont les hommes qui repartent par rangs de quatre, avec leurs couteaux, en chantant; ils vont de nouveau se rendre au mausolée, puis, cela fait, ils sont libres jusqu'au lendemain matin, où ils recommenceront !

Il est aisé de comprendre que, la nuit suivante, nous

nous sommes abstenus de revoir le même spectacle! En résumé, tout se passe avec un ordre parfait et un calme admirable. Quarante jours de travail suffisent pour tuer environ cent mille chèvres : le propriétaire encaisse un revenu invraisemblable, la vie matérielle est assurée à près de quinze cents Indiens pour l'année, le commerce du pays en profite, et je suis, quant à moi, parfaitement décidé à ne pas manger de chèvre jusqu'à la fin de mes jours.

CHAPITRE V

Départ pour la terre chaude. — La voie étroite. — Jalapa. — Le *Lafayette*. — Vera Cruz. — Les zapilotes ou les balayeurs municipaux. — Représentation estivale. — Coutumes du pays. — Orizaba. — Le loto municipal. — Concert de cannes à sucre. — L'asphyxie. — Les posadas. — L'armée mexicaine. — Les régiments dédoublés.

Me voici de nouveau en chemin de fer sur la route de Puebla : je ne reste que deux jours dans cette ville aux azulejos flamboyants, et je prends à midi le train de l'interocéanique qui doit me débarquer à sept heures du soir à Jalapa. De la poussière, de la poussière ! « Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris » ; je sens que je me transforme moi-même en cendres : je réagis heureusement à temps.

On traverse des plateaux d'un sec à faire rougir de honte le Sahara ! A droite et à gauche s'étendent à perte de vue des steppes sans fin, dominées au sud par le pic d'Orizaba et au nord par la Malinche. Nous roulons sur voie étroite ; notre wagon, américain, bien entendu, est plus étroit que sur les autres lignes ; on y est très secoué, mais en revanche on y est fort mal assis. Je cause avec le conducteur, un Anglais très comme il faut, vêtu d'une redingote bleue à boutons dorés et coiffé d'une casquette très galonnée. Entre

autres choses, il me dit que la ligne est très périlleuse, mais qu'aujourd'hui il n'y a pas de danger, parce que ce n'est pas le mécanicien qui se « soûle » qui conduit le train. C'est gai pour ceux qui suivront le même trajet demain. Ce sera le jour du mécanicien pochard! Nous quittons les hauts plateaux et nous nous engageons dans des descentes accentuées, près du mont Pérote; c'est une fort belle montagne qui domine la terre chaude au sud du pic d'Orizaba, et que nous allons côtoyer pendant de longs kilomètres pour arriver à Jalapa.

Cette charmante petite ville est située au milieu d'un véritable parterre de fleurs et entourée de bois d'orangers, de cèdres, de cactus, de palmiers; de vertes prairies l'environnent, et une jolie rivière bien ombragée lui fait une ceinture souple et contournée.

On se croirait transporté dans un coin du paradis de Mahomet, décrit par les Arabes.

Un proverbe mexicain dit : « Las Jalapeñas son halagueñas »; il m'a paru justifié par le grand nombre de jolies filles que j'ai vues.

La ville est vraiment curieuse avec toutes ses maisons basses aux fenêtres solidement grillées, précautions qui datent du temps où les bandits pullulaient dans ce délicieux coin du monde. Les toitures se projettent au-dessus des trottoirs de façon à former galerie contre la pluie, car il pleut horriblement à Jalapa pendant l'été. Les rues, au lieu d'être à angle droit, sont étroites, courbes et ont conservé à la ville le caractère qu'elle avait au temps de Cortez; on s'attend, quand la lune allume ses clartés, à voir à

tous les balcons de jeunes beautés sourire à leurs amants campés au pied de la grille et roucoulant un duo d'amour à l'espagnole. Cela ressemble, la nuit, à une ville du moyen âge; les rues montent, tournent, se creusent; de place en place, une fontaine où bruit une eau jaillissante et limpide; à un détour apparaît la tour de la cathédrale, qui prend dans le fond sombre des proportions imposantes, puis un peu plus loin, sur la gauche, le feuillage, qui semble noir, des arbres du paseo.

Je quitte à regret ce séjour enchanteur et je remonte, non sans quelque émotion, dans le train. Je me rassure de suite en voyant mon conducteur; ce n'est donc pas le mécanicien dangereux qui nous conduit. Je respire avec satisfaction. La voie est de plus en plus difficultueuse; on marche tout doucement pour éviter un déraillement : « C'est arrivé avant hier à cet endroit même, me dit le conducteur, mais il n'y a pas eu d'accident de personnes! »

L'endroit est terrifiant, mais, c'est égal, les employés de la compagnie ont une manière bien originale de faire apprécier les beautés de la ligne!

Nous roulons en basses terres le long de la plage, près de l'Atlantique, que nous longeons pendant un kilomètre. La mer est calme, le flot vient mourir tranquillement sur le sable; j'entrevois au loin les tours des clochers de Vera Cruz et sur rade le pavillon tricolore! Le *Lafayette*, de la Compagnie transatlantique, n'est pas encore parti; c'est une chance, car cela me permettra d'aller saluer le commandant Servan et de prendre pied, ne fût-ce qu'une heure, sur le sol français.



ILES FLOTTANTES SUR LE CANAL DE LA VEGA (MEXICO)

Cliché de M. Briquet, à Mexico.

La station du chemin de fer interocéanique à Vera Cruz est plutôt primitive; par surcroît d'ennuis, il n'y a pas de voiture; il est midi et demi, la chaleur est intense et insoutenable. Ce changement de température est brusque, car à Mexico il faisait froid lors de mon départ; c'est là une des principales causes des maladies qui se développent très vite ici, comme les bronchites, les pneumonies et les accidents du cœur.

Je suis obligé de faire à pied le chemin de l'hôtel, suivi d'un mozo qui porte ma malle; je trouve heureusement à l'hôtel de Mexico, tenu par un Français, M. Perrier, un refuge contre la poussière et un réconfortant pour mon estomac, car la cuisine y est française.

Vera Cruz est ce qu'on peut appeler une jolie petite ville, avec ses rues naturellement à angle droit et ses maisons, hautes généralement de deux étages, qui semblent propres et fraîches.

Il n'existe pas, dans cette ville de 30,000 habitants, une seule voiture! Ceci mérite une explication, car Vera Cruz est construite sur un terrain complètement plat. Il n'y a pas d'égouts, et, afin de faciliter l'écoulement des eaux, on a ménagé des rigoles au centre de la rue parallèlement au trottoir; il n'y a donc pas moyen de faire circuler un véhicule autre que des chariots à marchandises sans ressorts qui s'y aventurent en courant parfois le danger de se rompre. Il y a cependant deux tramways qui font le tour de la ville.

Les rues sont propres, et cela grâce à un genre de balayeurs incônnus en Europe.

Constantinople a ses chiens, qui se chargent de dé-

barrasser la voirie de toutes les immondices ménagères ou autres; ici, ce sont les zapilotes, sortes d'énormes corbeaux, très haut perchés sur leurs pattes et armés d'un long bec large et crochu, qui travaillent assidûment à ne pas laisser un insecte, ni une mouche, ni un microbe dans les rues et ruisseaux. A certaines heures, ces oiseaux sont légions, et il est d'ailleurs défendu de les tuer. On peut s'approcher d'eux jusqu'à les toucher, tant ils sont familiers avec l'homme, et le spectacle devient curieux à l'heure où passent les charrettes qui viennent prendre les ordures ménagères à domicile. Une nuée de zapilotes se tiennent sur les toits des maisons, et dès que la cloche signale l'arrivée du véhicule, ils quittent leur place et viennent se poser dans la rue, rangés sur le trottoir. A mesure que les riverains vident leurs seaux dans le baquet, les oiseaux se précipitent sur les détritus, et en un clin d'œil, le cheval, la charrette, tout disparaît sous la volée des zapilotes. Le conducteur lui-même a toutes les peines du monde à se débarrasser de cet encombrant volatile, qui va jusqu'à se percher jusque sur son chapeau pointu. Quand le cheval se met en marche, les oiseaux s'envolent, mais ils suivent la voiture jusqu'au prochain arrêt, où la même scène se renouvelle.

On comprend que, grâce à ces agents surnuméraires, l'administration puisse tenir la ville en un excellent état de propreté; aussi Vera Cruz est-elle moins malsaine qu'on le croit; elle subit le sort commun des villes qui manquent d'eau potable et d'égouts, mais au fond, si l'on se conforme à des règles strictes d'hygiène,

on peut se défendre. Le vent du nord, qui souffle avec une fréquence désolante au point de vue du commerce du port, assainit la ville de temps à autre.

Le port est indigne de ce pays : grâce à l'incurie du gouvernement, on le laisse s'ensabler d'une façon désolante; cependant on commence, paraît-il, à s'émouvoir, et une énorme drague va être mise en action. A l'heure actuelle, les navires calant sept mètres quatre-vingt-dix arrivent dans le port, mais à partir de huit mètres c'est impossible, et les steamers comme la *Normandie* et la *Navarre* ont toutes les peines du monde pour y entrer et en sortir.

Si les voitures sont inconnues à Vera Cruz, il n'en est pas de même des moustiques : ces faibles insectes sont aussi nombreux que les zapilotes, ils sont légion : quand le vent du nord arrive, on ne les voit plus, mais pendant mon séjour le sud n'a pas cessé de souffler.

Le monument le plus intéressant de Vera Cruz est le fort de Saint-Jean d'Ulloa, mais c'est une prison, et je n'ai jamais éprouvé grande curiosité à voir des malheureux qui ont voulu réparer les injustices du sort en employant des moyens violents. L'extérieur m'a suffi.

7 *décembre*. — Je viens d'assister à une représentation au théâtre de Vera Cruz : le théâtre est plein, le public mélangé. A ma profonde stupéfaction, je remarque aux fauteuils, à côté de dames assez bien habillées, quelques messieurs en chemise : à trois fauteuils du mien, il y a un commerçant d'ici, avec sa femme et ses enfants, vêtu de la façon suivante : pantalon gris, chaussures vernies, chemise blanche, plastron très bien empesé, col rabattu avec deux boutons

en brillants, sans cravate et... c'est tout; ah! j'oubliais le chapeau en feutre noir! J'ai compté à l'orchestre onze personnes ainsi... déshabillées. Il paraît que c'est la coutume. La chaleur... toujours l'atroce chaleur! A Vera Cruz, on vit en manches de chemise; dans les magasins, les cafés, cette tenue est générale : dans la rue, le matin, vous rencontrez des notables habitants qui vont ainsi prendre l'apéritif. Mon aimable hôte, le chancelier du consulat, M. H***, m'a engagé à en faire autant. J'ai suivi son conseil, et j'ai constaté que personne dans la rue n'a fait attention à moi. Personnellement je n'ai eu qu'à me louer de cette mode, car il fait bien chaud dans cette cité aux clochers blancs!

8 *décembre.* — Je suis à Orizaba depuis hier soir : cette ville rappelle à mon cœur de patriote les beaux faits d'armes de nos troupes pendant la campagne de 1867, entre autres l'héroïsme du régiment français qui se couvrit de gloire, la nuit du 13 juillet. Je revoyais, dans mon esprit, nos vaillants soldats, après de terribles marches dans ces régions paludéennes, marécageuses, fiévreuses, gravissant les collines, escaladant les défilés pour arriver exténués en présence d'un ennemi supérieur en nombre, ayant l'énergie de le combattre et la gloire de le vaincre. Honneur aux soldats de la France qui dorment leur dernier sommeil dans la riante et fertile vallée d'Orizaba!

Je retrouve ici les mêmes maisons et la même disposition de rues qu'à Jalapa, sauf qu'ici elles sont droites. Les toits forment des abris tout le long des trottoirs; à travers les portes de belles maisons qui n'ont qu'un étage, j'entrevois de grands patios bien

aérés et remplis de fleurs, de plantes, d'arbustes; quelques jeunes filles se balancent sur de grands fauteuils à bascule, se livrant aux douceurs du *farniente,* qui tient une si grande place dans l'éducation mexicaine; n'étaient le vent et la poussière, qui, paraît-il, font souvent rage, Orizaba me fait une impression assez agréable. De ma fenêtre, la vue s'étend sur une partie de la ville et sur des champs de cannes à sucre dont la verdure, à la fois claire et brillante, contraste avec les pentes sombres des montagnes qui enserrent la vallée ; derrière moi, sur la droite, se dresse majestueux et poudré à blanc le pic d'Orizaba. L'air est transparent et frais en ce moment; le vent qui avait salué mon arrivée a cessé, et la température me paraît autre qu'à Mexico; on n'éprouve pas le sentiment de la raréfaction de l'air comme sur les hauts plateaux du centre du Mexique.

Après dîner, je vais me promener dans la ville, brillamment éclairée à la lumière électrique. Sur la grande place je vois une tente immense ouverte sur les côtés et remplie de monde : au centre, une musique; au fond, une estrade occupée par des personnages habillés de noir. Le public est assis sur des bancs, accoudé sur des tables très longues et très étroites... Que font tous ces Indiens, tous ces gens à grands chapeaux, employés de commerce, femmes, jeunes filles, familles entières qui placent des grains de maïs sur des cartons fixés sur les tables devant eux? J'entends retentir un cri puissant poussé par une voix de stentor : 33, les deux bossus, en espagnol, bien entendu.

C'est le loto, le vulgaire loto : il y a vingt tables avec

quarante cartons fixés sur chacune, et toute la ville vient là le soir faire son loto! Ce jeu est tenu par la municipalité, qui a trouvé ainsi le moyen de remplir sa caisse sans faire crier personne. Voici le mécanisme de cet impôt étonnant : la mise par carton est de dix centavos (cinquante centimes); on réunit le total des mises, la municipalité garde 40 pour 100, et le reste est donné à tout joueur qui le premier réussit un quine sur son carton sur une ligne horizontale ou transversale. Il y a environ trois cents joueurs pour chaque partie ; à dix centavos, cela fait cent cinquante francs : sur cette somme soixante francs reviennent à la ville et quatre-vingt-dix francs au gagnant. On arrive à faire en moyenne de soixante à soixante-dix parties tous les soirs, ce qui donne un bénéfice d'environ 3,600 à 3,800 francs par soirée. En deux mois, la municipalité a les sommes nécessaires. C'est simple et d'un pratique étonnant! Des surveillants dirigent chacun une table pour recevoir les mises et vérifier les quines. Cette loterie ne dure que deux mois par an.

Rien n'est amusant comme de voir cette manipulation de grains de maïs placés par des mains inquiètes sur les cartons : l'anxiété est dans tous les cœurs; on ne parle pas, car on pourrait ne pas entendre les numéros. Il y a des gens qui s'affolent et prennent deux ou trois cartons; c'est un vrai travail alors que de marquer tous les numéros, aucun carton n'ayant ses numéros disposés dans le même ordre. Il faut voir aussi la joie de celui qui gagne : si c'est un employé ou une jeune fille, la joie se manifeste bruyamment; si c'est un Indien, sa physionomie ne bronche pas; il

reste impassible, ouvre la petite cassette où est l'argent, le compte, met la boîte dans sa poche sans souffler mot et se remet à jouer. Un simple tressaillement a passé dans ses yeux.

J'y ai joué trois soirées de suite; j'avais des voisins qui ont gagné, et je n'ai pu, avec une peine infinie, aligner que quatre grains de maïs sur une même ligne.

Entre chaque tirage la musique joue et donne ainsi quelque consolation aux 299 joueurs qui perdent à chaque coup. C'est un joli jeu pour le banquier!

10 *décembre.*—Je pénètre dans la cathédrale, dont les portes ouvertes semblent m'inviter à entrer. Je trouve l'église pleine de monde; il est cinq heures du soir, et l'éclairage se réduit à une lampe placée sur la chaire où un prêtre récite les litanies. J'aime ces demi-obscurités, car on y respire une atmosphère de calme, de tranquillité : cela a son charme pour l'esprit, et l'on y trouve comme une sorte de délassement de la vie extérieure; on peut y rassembler ses idées et penser. La voix monotone du vicaire qui psalmodie trouble seule le silence du temple; il s'interrompt de temps en temps; alors s'élèvent des voix de femmes, harmonieuses, accompagnées de quelques instruments à cordes et de l'orgue; on dirait qu'ils ont mis des sourdines, tant la résonance est douce... Tout à coup, brusquement, éclate dans l'église un bruit effroyable, strident, semblable à des milliers de scies mordant la pierre, avec des sifflements aigus et prolongés : la nef est ruisselante d'un vacarme étourdissant, répercuté et centuplé par les voûtes élevées. Je me lève, stupide, mais personne n'a bougé! Je me rassois, et, au bout de trois mi-

nutes, le bruit a cessé, le prêtre continue ses litanies, les jeunes filles unissent leurs gracieuses voix et reprennent leurs chants, jusqu'au moment où le charivari recommence. Je veux en avoir le cœur net, et je fais le tour de l'église : je découvre dans la chapelle, derrière l'autel, dans le chœur, un piano, un orgue, des musiciens, les jeunes filles qui chantent et environ deux cents gamins qui, sous la direction d'un abbé, soufflent tant qu'ils peuvent dans des instruments bizarres. J'en examine un; c'est un bout de canne à sucre bouché aux deux extrémités, sur lequel sont percés trois trous dans lesquels pénètrent trois pipettes de cinq à huit centimètres de longueur chacune : par l'une, on remplit d'eau le morceau de canne; par la seconde, on souffle dans l'instrument, et par la troisième, on régularise le son en y appuyant le doigt! En plus de cela, d'autres gamins ont des sifflets à roulettes ou à eau en métal. C'est absolument fou.

Un des prêtres, que je consulte à cet égard, me dit que c'est une tradition fort ancienne, et que cela ne se fait qu'à Orizaba et à Morelia. Je garderai longtemps le souvenir du concert de cannes à sucre d'Orizaba.

Je quitte cette ville avec un vent du sud dont il est difficile de décrire la violence : la campagne disparaît sous la poussière, on ne voit pas à deux mètres! Dans le train, c'est pire : tous les carreaux sont fermés; il fait suffocant, et cela dure jusqu'au pied de la côte qui mène à Esperanza : je vais donc enfin voir cette ligne étonnante de chemin de fer. C'est un véritable tour de force d'ingénieur que cette voie suspendue sur le flanc d'une montagne, au-dessus de profonds précipices,

avec ses ponts hardis et ses courbes accentuées...

Après Esperanza l'éclaircie se rembrunit, et nous nous replongeons dans notre bain de sable, car le wagon est devenu une véritable baignoire. Le trajet dure quatre heures et demie, et on arrive à Mexico transformé en albinos.

Mexico est en fête : on a commencé les posadas. Depuis longtemps la coutume veut que, pendant les derniers jours de l'année, on sorte un peu de l'engourdissement où l'on vit et que l'on se livre au plaisir. On se réunit chez une famille qui donne alors une « posada » : on joue à différents jeux, on se déguise, on fait des charades, on soupe et on danse : deux jours après, les mêmes personnes se transportent chez une autre famille, et cela recommence ainsi pendant une semaine. A la fin de ce laps de temps, les jeunes gens qui ont été invités partout se cotisent à leur tour et donnent un grand bal, mais ils choisissent comme local l'hôtel ou l'appartement d'un de leurs hôtes, le plus grand, naturellement : celui-ci cède sa maison de la meilleure volonté possible, et la fête bat son plein!

C'est gai, amusant au possible, et on peut juger de ce que serait cette capitale si on voulait s'animer un peu le reste de l'année. Ces posadas se font partout, chez le riche comme chez le pauvre : on tire dans ces réunions des pinatas, c'est-à-dire que l'on suspend au plafond des gros sacs en papier dorés ou enjolivés de toutes formes, remplis de bonbons ou de cadeaux, et qu'on éventre en tirant une ficelle : tout ce qui tombe est partagé entre les assistants.

La plaza Mayor est pleine de marchands qui vendent

des pinatas : il y en a qui ont la forme de navires, d'autres de personnages, de chevaux, d'éléphants, toutes en papier, confectionnées par les Indiens qui y ont mis tous leurs efforts d'imagination; aussi est-ce à la fois grossier comme travail et naïf au delà de toute expression.

Une animation inouïe se note parmi les promeneurs, les passants : c'est l'approche du jour de l'an, et ici, comme partout ailleurs, on éprouve le besoin de se faire des cadeaux : les magasins de confiserie ne désemplissent pas; les sacs du plus mauvais goût se disputent les meilleures places à l'étalage. Tout se vend, car on n'est pas encore très raffiné et on aime bien ce qui tire l'œil, le clinquant. Les vitrines regorgent de jouets, hélas! tous allemands, la France ne pouvant produire à des prix aussi ridiculement bas!

2 *janvier*. — Grâce à l'extrême obligeance du général Mena, ministre du commerce, j'ai pu voir de près quelques régiments mexicains et les étudier.

L'armée est étrangement composée : il n'y a pas naturellement de service obligatoire; tous les vagabonds, les sans travail, les meurt-de-faim sont enrôlés de force dans la troupe. Les corps d'élite seuls ont un recrutement à part, les ruraux, les zapadores minadores (génie), et l'artillerie.

Le système actuel est intelligent, car on a ainsi sous la main des gens qui pourraient être un danger pour le pays : on les loge, on les habille, on les nourrit; ils sont heureux et font de bons soldats. A la moindre faute, ils sont punis sévèrement, et, s'ils commettent un acte grave, on les fusille vivement. Cependant, grâce

à un procédé qui n'existe, à ma connaissance, qu'ici, on a peu à sévir contre eux, et on peut affirmer que le soldat mexicain ne se plaint pas de son sort.

Voici pourquoi : chaque soldat est autorisé à faire entrer à la caserne, à certaines heures fixées, la compagne de sa vie. Les femmes arrivent en général vers six heures du soir pour passer la nuit avec leurs époux, et elles sortent de la caserne à cinq heures du matin en hiver, à quatre heures en été. C'est réglé militairement : quand le soldat part en manœuvres, la femme précède le régiment avec ses enfants, la batterie de cuisine, le campement, tout l'attirail du ménage ; si le régiment est d'artillerie ou de cavalerie, la femme part un jour à l'avance ; elle est chargée comme un mulet, mais quand le soldat arrive à l'étape, la cuisine est en train, l'enfant piaille et la femme attend son époux. En temps de guerre, il en est de même, et on a vu des femmes combattre à côté des troupiers. Si on essayait de supprimer cette coutume, il n'y aurait plus d'armée au Mexique. C'est une des rares contrées ou le texte du Code soit aussi strictement suivi au pied de la lettre : la femme doit suivre son mari, etc.

Le bataillon des zapadores minadores, sapeurs du génie, est un régiment d'élite composé d'engagés volontaires, de sous-officiers et de gens qui n'ont pas subi de condamnations. Ce régiment sert ici de garde prétorienne.

La caserne est située dans le palais national ; elle est fort spacieuse et bien aménagée ; les hommes sont presque tous blancs ou métis : ils sont robustes, vigoureux ; l'engagement est de cinq ans, et ils peuvent

rengager. La vie est ainsi réglée : lever à cinq heures en hiver, quatre heures en été : corvée de propreté. — Café et pain. — Manœuvres, maniement d'armes. — Ecole d'instruction primaire obligatoire. — Gymnastique, etc. — Déjeuner : un pain, une ration de viande, du riz à volonté et une ration de pulque. Après déjeuner, exercices, revues, parades, etc. — A cinq heures, soupe, ration de légumes, un pain. A six heures du soir arrivent les femmes : elles entrent et vont retrouver leurs époux.

Les soldats n'ont pas de lits; ils dorment sur une pièce de forte toile étendue par terre qui appartient à l'homme, et sur laquelle il s'étend roulé dans sa capote et dans sa couverture, ayant à ses côtés sa tendre moitié. Ils couchent en général dans les chambrées, mais il peuvent cependant, quand il fait beau, dormir dans les cours, dans les corridors; au réveil, les femmes doivent filer comme un vol de mouettes dont elles ne possèdent pas précisément la blancheur. Le spectacle vaut la peine d'être vu, car ce dédoublement de l'effectif pour la nuit n'est pas chose ordinaire.

Le commandant du bataillon, qui nous a fait visiter sa caserne en détail, a rang de général; il a fort bien dressé ses hommes : les officiers logent presque tous à la caserne et possèdent chacun dans leur chambre un télégraphe Morse avec lequel ils correspondent avec leurs camarades.

Le régiment possède un matériel extraordinaire de ponts, trois locomotives Decauville et cent kilomètres de voies portatives. Il ne leur manque que le ballon, mais cela viendra certainement.

Dans un des bâtiments, une machine Westinghouse met en mouvement des dynamos, et toute la caserne est éclairée à l'électricité. Nous n'en sommes pas encore là chez nous : il est vrai de dire que les soldats vont nu pieds!

La musique de la garde royale... pardon!... du régiment joue quelques marches françaises, et c'est au son de la *Marseillaise* que je prends congé de mon très aimable cicerone.

CHAPITRE VI

En route pour le Nord. — Flirt en sleeping-car. — Queretaro. — Souvenirs du passé. — Guanajuato. — Les momies récalcitrantes. — Un simple accident. — Léon. — Zacatecas. — La Guadeloupe. — Les tramways sans mules. — Mines d'argent. — Aguas Calientes. — La lessive et le bain économiques. — Le canal bouillant. — Encore des momies. — San Luis Potosi. — Tampico. — La diligence. — Cuernavaca. — Hacienda de Temisto. — Ruines de Xochicalco. — Cuautla. — Amecameca.

Je viens de prendre un billet de mille kilomètres sur le Central mexicain; on a droit ainsi à une réduction d'un tiers. A neuf heures du soir, je m'embarque dans un pulmann-palace-car; j'ai pris le state room, et j'ai à ma disposition un grand compartiment avec un lit, une table, un fauteuil, etc. Cela me coûte un supplément de douze francs.

Dans le sleeping, il y a trois jeunes Américaines fort jolies qui voyagent seules; elles vont aux États-Unis, pays étonnant où la femme a conscience de sa respectabilité basée surtout, je pense, sur la peur qu'inspire aux hommes un flirt trop accentué, la situation tournant presque toujours mal au point de vue pécunaire.

Ainsi s'explique leur calme, leur assurance.

Ces jeunes émancipées parlent français, naturellement, et pendant que le nègre fait mon lit, je vais

m'asseoir près d'elles, mais sans compter lier connaissance.

— Vous êtes Français, monsieur? me dit tout à coup l'une d'elles en se tournant de mon côté.

— Oui, mademoiselle.

— De Paris, n'est-ce pas?

— A quoi voyez-vous cela?

— A vos bagages et à votre sac de nuit.

— ...?

— Oui, vous autres, vous en avez toujours trop. J'ai vu passer les vôtres, et je n'ai plus douté. Ah ! Paris!... (*Un soupir*.)

— Vous le connaissez?

— J'ai été élevée, ainsi que mes sœurs, chez Mlle Georges, à Neuilly. Si vous saviez comme je regrette de ne plus y être! n'est-ce pas, Clary, que nous le regrettons?

Les deux sœurs soupirèrent à qui mieux mieux.

— Voulez-vous savoir pourquoi nous sommes ici? reprit mon interlocutrice.

— Si cela vous est agréable.

— Nous sommes venues à Mexico prendre des leçons de peinture chez un peintre espagnol déjà célèbre, don Ignacio Tremulo; nous sommes restées trois mois, et nous retournons chez nous à Denver, Colorado. Maman nous avait confiées au soin d'une cousine qui habite Mexico, et nous revenons tranquillement seules.

— Ah!

— Cela vous étonne?

— !!!

— Oui, n'est-ce pas? mais nous ne sommes pas peu

reuses. Nous vous avons vu au Congrès des Américanistes, à une séance où vous avez lu quelque chose, le procès-verbal, je crois. Savez-vous l'espagnol ? ajouta-t-elle avec une malice souriante.

— Mademoiselle, vous n'êtes guère indulgente pour moi, et je n'ai rien fait jusqu'ici pour vous déplaire.

— Mais vous ne nous déplaisez pas du tout! J'ai voulu vous pousser une pointe et vous faire parler, car jusqu'ici c'est moi qui fais les frais, et vous ne répondez que par des monosyllabes. Où allez-vous?

— A Queretaro.

— Pourquoi faire?

— Pour voir Queretaro.

— Venez donc avec nous jusqu'à Denver; maman sera très heureuse de vous recevoir; vous vous y amuserez bien plus qu'à Queretaro. On sera ravi là-bas de voir un Américaniste parisien.

Décidément, cette petite se moquait de moi.

Je me crus obligé, à cette dernière boutade, de rompre l'entretien, car nous allions évidemment nous disputer, et l'idée d'une réconciliation me faisait peur.

— Mesdemoiselles, je suis obligé de vous quitter, car il est tard, et je suis désolé, croyez-le, de ne pouvoir changer mon itinéraire; mais laissez-moi votre adresse, et je vous promets à mon retour de passer par Denver.

— Je compte sur vous, voici ma carte.

Et elle me tendit un petit rectangle de papier bien glacé en me donnant un *shake-hand* vigoureux. J'y lus ces mots : « Clary Mabel, Agnès Smithson, Denver, Colorado. U. S. »

Elle était bien gentille, cette petite Yankee. La reverrai-je jamais? Je rentrai dans mon élégant réduit où, quelques minutes après, j'oubliais les États-Unis et ses délicieux produits.

A six heures et demie, je suis réveillé par le nègre qui me prévient que nous arrivons à Queretaro : il fait à peine jour, et la température est froide.

Pas de voiture à la station : le chef de gare envoie un gamin en chercher une. Au bout d'une demi-heure arrive un véhicule disparate aux roues fêlées, traîné par deux petits mulets, qui me transporte jusqu'à l'hôtel.

Queretaro! ville dont le nom restera à jamais célèbre par la triste fin de l'empereur Maximilien et de ses deux fidèles généraux. Queretaro! qui fut à la fois le berceau de l'émancipation politique du pays et le tombeau du plus infortuné des monarques. C'est dans cette ville aussi que fut ratifié le traité de paix avec les États-Unis. Au moment de la guerre de 1847, on avait transporté dans cette ville les pouvoirs publics, et ce fut au numéro 3 de la rue San Antonio que fut signé ce traité le 30 mars 1848 ; c'est là que Maximilien lutta de ses derniers efforts ; c'est là que Miguel Lopez se couvrit de honte par sa trahison.

On se souvient encore du terrible siège mis devant la ville par le général Escobedo, commandant les forces républicaines. Le 24 février 1867, Maximilien était à Queretaro avec une armée qui ne comptait plus que 9,000 hommes environ et 35 pièces de canon : le général Miramon commandait l'infanterie, le général Mejia la cavalerie, et le colonel Arellano l'artillerie.

Le 4 mars, on signalait que l'ennemi se rapprochait :

l'Empereur avait établi son camp au Cerro de las Campanas, lieu d'où l'on dominait les environs et les hauteurs qui entouraient la ville; le 14 mars eut lieu la première rencontre; les républicains furent repoussés par les impériaux.

Le plan de l'Empereur et du général Miramon était de livrer une bataille décisive, en prenant l'offensive. Le jour fut fixé au 18 mars, mais, par une malheureuse suite de circonstances, Maximilien arrêta le mouvement d'attaque déjà dessiné par Miramon, qui, malgré ses supplications et ses démonstrations, ne put le convaincre et fut obligé de faire cesser son mouvement en avant. Ce point n'a jamais été élucidé complètement. On se borna donc à rester sur la défensive, laissant l'ennemi bloquer étroitement la ville. Au milieu d'avril, la situation était atroce : la faim se faisait cruellement sentir; les vivres étaient épuisés. Le 20, Miramon obtint de faire une sortie; il put s'emparer de quinze pièces de canon et introduisit quelques vivres dans la place, mais non sans pertes, car le combat du cimetière fut acharné et coûta la vie à beaucoup de monde : les autres sorties n'eurent pas de résultat, et il demeura impossible de briser le cordon tressé par l'ennemi autour de Queretaro.

Les forces de l'assiégeant se montaient à trente mille hommes le 15 mai : c'est à cette date que la trahison du général Miguel Lopez vint hâter le dénouement; le couvent de Santa Cruz, la clef de la ville, fut livré par ce triste personnage, moyennant la somme de trente mille pesos, au général Escobedo, au moment où l'Empereur se disposait à exécuter une sortie définitive.

Quand Maximilien apprit que l'ennemi était maître de la place sans avoir tiré un coup de fusil, il comprit que c'en était fait. Au même moment le général Miramon était fait prisonnier, grâce à l'effroyable sang-froid d'un de ses compatriotes : on ne peut que se lamenter de penser qu'il existe de pareils monstres !

Le dernier jour, Miramon fut blessé à la joue par une balle ; il alla de suite chez un habile chirurgien qui demeurait aux confins de la ville ; celui-ci, saisi d'une horrible idée, sut persuader au général que la balle, au lieu de lui avoir perforé la joue, était allée se loger sous le maxillaire gauche, et il détermina le général, qui avait espéré qu'un simple pansement suffirait, à se laisser opérer. Le chirurgien chargea un de ses domestiques d'aller prévenir le général Escobedo que Miramon était chez lui et qu'il le retiendrait jusqu'à ce qu'on vienne le prendre ; puis il eut le triste et horrible courage de sonder et d'élargir la blessure du pauvre martyr, lui faisant croire qu'il allait extirper un projectile qui n'y était pas. Il put le garder vingt-quatre heures ; au bout de ce laps de temps, l'ennemi était dans la place et Miramon prisonnier !

Maximilien, à cette nouvelle, n'hésita plus, et, suivi de tout son état-major, il sortit de Queretaro et se dirigea vers la colonne du général Corona qui marchait sur la ville. Arrivé devant le général, l'Empereur le salua courtoisement — salut qui fut rendu aussitôt — et lui dit : « Général, je ne suis plus votre Empereur ! — Vous êtes le prisonnier de la République », répliqua Corona. Maximilien fut conduit au général Escobedo, à qui il rendit son épée. Elle fut envoyée de suite à

Juarez, qui se trouvait à San Luis Potosi. Le premier soin de l'infortuné monarque fut de demander la vie sauve, non pour lui, mais pour ses soldats et ses officiers. Belle et généreuse idée d'un prince oublieux de sa propre infortune pour ne penser qu'à ceux qui l'avaient tant aimé! L'entrevue eut lieu sous la tente même de Maximilien, au cerro de las Campanas, et de là l'Empereur fut conduit et emprisonné au couvent des Capucins. Mendez fut fusillé quelques jours après; Arellano put s'échapper, et Miramon et Mejia partagèrent la captivité de leur chef.

Un conseil de guerre se réunit au théâtre Iturbide le 14 juin, et le 15, à dix heures du soir, les trois prisonniers étaient condamnés à mort.

La princesse de Salm-Salm fit cent soixante milles à cheval pour aller à San Luis implorer la clémence de Juarez, mais tout fut inutile.

Le 19 juin 1867, avant sept heures du matin, par une matinée claire et ensoleillée, ces trois hommes, victimes de l'aveuglement d'un parti triomphant, et derniers soutiens d'une cause sans lendemain, arrivaient au cerro de las Campanas, et là, calmes, souriants, semblant regarder plus haut que la terre, ils devisaient en souhaitant à leur patrie une destinée de bonheur et de prospérité !

Placés à six pas les uns des autres, la première décharge les atteignit en plein corps. Miramon et Mejia étaient morts sur le coup, mais il fallut une deuxième décharge pour achever le malheureux prince. Le corps fut transporté au couvent des Capucins et plus tard transféré en Autriche.

C'est dans cette ville pleine de si poignants souvenirs que je venais de faire mon entrée. Le temps est un puissant facteur de l'oubli, et ces horribles faits pourtant bien récents (qu'est-ce que vingt-huit ans dans l'histoire d'un pays!) ne sont plus qu'une légende lointaine! Un employé me montrait tout à l'heure les reliques des victimes avec l'indifférence d'un gardien de musée. Peut-être ce vieillard qui me raconte d'un ton monotone son petit boniment a-t-il fait partie du peloton d'exécution !

La ville est agréable; son nom lui vient, paraît-il, du jeu de pelote, car, en langage aztèque, le mot Queretaro a cette signification. C'est de cette cité que partit le mot d'ordre qui devait soulever le pays contre la domination des vice-rois et armer les Hidalgo, les Allendes, les Aldama. Queretaro était restée sous la domination des Espagnols pendant 290 ans.

La ville est régulièrement construite sur le plan des anciennes villes mexicaines : il n'y a pas d'égouts, mais la pente des rues suffit pour la propreté et l'écoulement des eaux; le palais du gouvernement se dresse sur le place principale : c'est là que Juarez eut le triste courage d'aller voir dans sa bière le cadavre de l'empereur. Là aussi se trouvent la table sur laquelle fut signée la sentence d'exécution et le cercueil dans lequel Maximilien fut transporté au palais après sa mort.

Une des principales richesses du pays sont les filatures et manufactures de tissus de coton. La plus importante est celle d'Hercules, où des milliers d'ouvriers sont occupés à prouver à l'ancien continent que d'ici peu on saura se passer de lui : ces fabriques ont apporté

l'aisance dans ce pays, et les produits, remarquables d'ailleurs, peuvent rivaliser avec ceux d'Europe. Un aqueduc immense amène des eaux pures et abondantes dans toute la ville. Ce travail a coûté plus de cent cinquante mille piastres et sa construction a duré douze ans; il a soixante-quinze arches en pierre d'une belle élévation. La plupart des fonds ont été faits par un habitant de Queretaro à qui la ville aurait pu élever une statue : le marquis de la Villa de Villar de Aquila.

Mon hôtelier m'engage à prendre une voiture pour aller au cerro : le chemin est mauvais, mais on est amplement dédommagé par l'émotion qui vous prend à la gorge en contemplant ces trois pierres funèbres, simples et nues, qui se dressent à côté l'une de l'autre dans ce petit enclos où fut commise une grande erreur.....

La République actuelle s'honore de veiller à l'entretien et à la conservation de ces monuments..... Telle la chapelle expiatoire du boulevard Haussmann!

Je repars de Queretaro pour aller à Guanajuato. Le chemin de fer me dépose à Silao, petite station où je prends un embranchement pour Guanajuato. Le pays est laid, bien que fertile, mais l'absence de grands arbres nuit au paysage.

A Marfil, dix-huit kilomètres, on quitte le train et on s'embarque sur un tramway qui mène en une demi-heure à la ville. L'Hôtel Union, où je descends, est convenable et situé sur la place en face d'un ravissant jardin.

La ville de Guanajuato est construite sur un terrain très accidenté, et aux portes mêmes de la ville il y a de

profonds précipices; quand on construisit cette cité, on dut suivre les dénivellations de la surface du sol, et c'est un spectacle charmant que de voir ces maisons peintes en couleurs vives qui s'étagent les unes au-dessus des autres avec leurs terrrasses couvertes de fleurs, de plantes, et couronnées par les cimes des montagnes. Les rues sont étroites et contournées de façon bizarre; on ne peut y circuler en voiture, mais il y a beaucoup de mouvement et d'agitation. Les mines sont colossalement riches; ce sont même les plus importantes du Mexique : la Valenciana seule a fourni une masse d'argent extraordinaire.

Toute la région qui entoure la ville semble avoir été bouleversée par de terribles tremblements de terre : le sol a été fouillé par la main de l'homme d'une façon curieuse. Des sources abondantes ont été captées dans la montagne appelée Presa de la Olla et donnent une bonne alimentation en même temps qu'elles servent à la propreté et à l'hygiène.

Le 16 septembre 1810, Hidalgo, curé du petit village de Dolorès, situé près de Guanajuato, sur un mot d'ordre venu des patriotes de Queretaro, annonça à ses fidèles du haut de la chaire de son église que l'heure de la délivrance avait sonné, et, à la tête de trois cents insurgés, accompagné d'Allende, d'Aldama et de Ximenez, il se dirigea vers le sanctuaire de Jésus de Nazareth. Là, il prit une image de la Vierge de la Guadeloupe, et avec sa petite troupe armée de navajas, de faux, et de machetes, il marcha sur Guanajuato. Avant d'y arriver, son armée était grosse de trois mille hommes : ils engagèrent la lutte et prirent la ville.

Leur triomphe fut de courte durée; l'année d'après, ces quatre chefs furent pris et fusillés. La tête d'Hidalgo fut coupée par le bourreau et placée à Guanajuato dans une cage de fer accrochée à un pieu qui existe encore sur les murs de la Alhondiga de Granaditas.

Le curé patriote a sa statue sur la principale place, et ses restes sont avec ses compagnons dans la cathédrale de Mexico.

Avant de quitter cette ville on m'avait conseillé d'aller voir les catacombes avec ses momies : cette visite est très intéressante. Sur une colline élevée se trouve le cimetière, qui possède des sortes de couloirs voûtés où on a placé contre le mur des cadavres qui, malgré plus d'un siècle de séjour dans la terre, n'ont pas voulu consentir à se dissoudre en poussière et sont restés à l'état de momies, momies récalcitrantes, car elles se conservent admirablement. Le système est simple : on enterre ici comme ailleurs avec le système des concessions; si on ne renouvelle pas, on procède à l'exhumation, et l'on retrouve la plupart du temps le corps momifié. Ne sachant qu'en faire, on a eu l'idée ingénieuse de les placer là où je les ai vus, mais si les corps sont en débris, on recueille les ossements, que l'on met dans un ossuaire. Ce phénomène est attribué à la qualité des terres et du sol.

Je reprends le train pour Silao, où je dois monter dans celui qui va à Léon. Pendant le trajet, d'ailleurs court, un accident nous arrive : notre wagon a déraillé et court entre les rails. Heureusement que le conducteur peut arrêter le train, mais je frémis encore en pensant : Si cet accident était arrivé quelques cents

mètres plus loin, où il y a un petit pont, quel panache !

Léon, où j'arrive avec deux heures de retard, est une agréable ville ; peuplée de cent mille habitants, elle est située dans une vallée fertile sur les bords d'une rivière appelée rio Turbio. On y trouve quantité d'arbres fruitier, de bananiers, de grands frênes dont l'ombrage est charmant : on y jouit d'un climat sain et tempéré ; ce qui domine, c'est le mouvement industriel, car on y fabrique des tissus de laine, de coton, des chapeaux, des souliers, des articles de sellerie, de la ferronnerie, de la coutellerie, des câbles en fer et une foule d'autres articles. La ville est très animée, les transactions commerciales très suivies, mais la ville n'a aucun caractère d'originalité avec ses rues droites et identiques ! On y compte cinq cents rues, huit mille maisons et douze places.

N'ayant pu y découvrir ni une antiquité, ni même une curiosité, je suis resté peu de temps et je suis allé à Zacatecas, qui est à quelques heures de chemin de fer.

Avant d'y arriver, nous avons escaladé de hautes montagnes, la voie contournant de hautes barrancas, et nous nous sommes élevés à 2,463 mètres au-dessus du niveau de la mer ; nous avons rencontré des mines d'argent en exploitation, roulé sur des ponts hardis, pénétré dans des tunnels, franchi des ravins à pic, et nous voilà enfin à la station, d'où on ne voit pas la ville, cachée au fond d'un creux, derrière une montagne appelée la Bufa. On monte dans un tramway, et quand on arrive au-dessus de la ville, on jouit d'un beau panorama. Les

cars sont traînés par de petites mules quand on monte; à la descente, on place les harnais sur la plate-forme et le car roule seul, les mules suivant par derrière au petit trot.

Zacatecas renferme deux parcs qui seraient des petits bijoux si on les entretenait, mais ils sont horriblement mal soignés : c'est la seule chose à voir dans cette cité, qui est surtout minière; il y a ici une dizaine de mines très riches qui sont entre les mains d'un petit nombre de gros capitalistes. C'est à ce propos qu'on peut se rendre compte de la puissance de l'argent et qu'on peut juger quel fossé est creusé entre le capital et le travail.

L'argent est roi, et on abaisse, on ravale autant qu'il est possible le prolétaire et l'ouvrier. L'Indien qui représente ces classes sociales est une vraie bête de somme. Si le fanatisme catholique, qui fut la base et le moyen par lesquels les Espagnols établirent leur domination, n'avait pas conservé sa vitalité, la situation de la race blanche serait critique. L'Indien supporte l'adversité, il ploie sous le joug, mais il est fataliste ; il se soumet aux volontés du Dieu qu'il adore, du Christ, puisqu'on lui a enseigné qu'il s'appelait ainsi : il vénère en somme une divinité, et peut-être bien que dans son for intérieur l'image du Christ ne lui représente que le Dieu de ses pères sous une autre forme. On raconte même qu'un jour, dans un petit village, le prêtre découvrit, caché dans son église sous le maître-autel, une grossière idole cachée par les Indiens, sans doute, qui venaient en masse dans le temple adorer ce vestige du passé, tout en paraissant vénérer les saintes images.



Cliché de M. Briquet, à Mexico.

ZACATECAS

L'Indien obéit, est soumis, mais il est sage de le laisser dans son état demi-sauvage et de ne pas chercher à l'instruire, ni à l'émanciper. C'est d'ailleurs ce que fait le gouvernement, qui laisse aux grands propriétaires des droits auprès desquels ceux que pouvaient avoir les grands seigneurs de la féodalité ne sont rien. En revanche, l'Indien est bien payé, ce qui excuse la sorte de sauvagerie dans laquelle il vit : il n'a pas de besoin, pas d'ambition, et pourvu qu'on lui donne un jour de repos par semaine et qu'on le paye avec régularité, il travaille sans se plaindre jamais. En général, il est triste, il rit rarement ; il connaît la valeur de l'argent et malheureusement est joueur et buveur. Il parle un langage que le maître ne comprend pas, et Dieu seul sait les sentiments qui s'agitent dans ces pauvres cerveaux.

Les mineurs de Zacatecas sont bien payés, bien nourris ; l'argent qu'ils extraient s'amasse chez les actionnaires, à qui nous ne pourrions en vouloir, car ils viennent dépenser chez nous cet argent laborieusement mis au jour : le voyage à Paris rentre en effet dans les habitudes acquises, et Paris profite du métal extrait de la Valenciana, du Real del Monte, etc.

Aguas Calientes. — Je débarque de nuit à Aguas Calientes, ville de quarante mille habitants située à la bifurcation de la ligne qui va à Tampico. Le nom indique qu'il y a de l'eau chaude en abondance, mais malgré cette ressource précieuse, les habitants ne m'ont pas paru plus propres qu'ailleurs. De nombreuses sources d'eau bouillante jaillissent à deux kilomètres de la station et vont se déverser de tous

côtés, traversant une partie de la ville et permettant à la classe ouvrière de profiter de ses bienfaits... Tout le long de la route ce ne sont que femmes, enfants se baignant, lavandières nombreuses qui tapent à tour de bras sur le linge et le font sécher ensuite par terre ou sur des cordes tendues à travers des quantités de beaux arbres qui donnent de frais ombrages. Toutes les avenues où passent des courants de cette eau sont pleines de monde : c'est un vrai lavoir public, et c'est en même temps une baignoire économique; on en use largement, et la pudeur ne se choque pas de voir la nature faire les frais du costume. On y est tellement habitué que l'on ne s'offusque plus.

On trouve aussi des momies dans la ville, qui est loin de la station, mais elles sont moins bien conservées; quand j'aurai dit qu'il y a l'éternelle place carrée avec son kiosque à musique, son palais du gouverneur et son ayuntamiento, j'aurai tout dit : d'ailleurs la monotonie est à l'ordre du jour dans ces pays : qui a vu une ville en a vu cinquante; les maisons, les églises, les rues, tout en un mot se ressemble, et la poussière est tout le long, le long du chemin. Aussi passerai-je rapidement sur San Luis Potosi, qui s'étend dans une plaine au milieu de beaux jardins et de mines très riches; son conseil municipal a l'air de s'en occuper, car, au point de vue de la propreté, il n'y a rien à dire; la bibliothèque est imposante, les femmes y sont belles et les hommes laids. J'y ai visité une école primaire..... cela m'a paru un peu primitif encore, mais le pays est lancé et en voie de progrès. On a même déjà beaucoup fait. Le Mexicain qui veut s'instruire arrive rapide-

ment aux connaissances qu'il recherche, car il possède un esprit d'assimilation vif, et son intelligence, s'il la met au travail, acquiert vite et bien; seulement il lui manque souvent la volonté, défaut qui peut s'expliquer par son tempérament et le manque d'esprit de suite.

Que vous dire de Tampico, sinon que le chemin de fer qui conduit à ce port est une merveille d'art, et que la ville est laide, bien que placée sur un beau fleuve qui se jette dans l'Atlantique? Elle fait une concurrence terrible à Vera Cruz au point de vue commercial, et les transactions y sont très actives. La rivière qui passe là s'appelle le Panuco; elle est profonde, excellente comme mouillage, et on pourrait y réunir toute une flotte à l'abri du vent du nord : elle confond ses eaux dans la mer avec un affluent, le Tamesi, également navigable et fort recommandable par la beauté de ses rives. On retrouve à Tampico le caractère des villes espagnoles avec son architecture à balcons, ses fenêtres en avance et surtout par les détails de sa construction.

Je comptais continuer mon voyage vers le Nord, mais le temps me presse, et à mon grand regret je ne pourrai vous initier aux beautés de Monterey, Saltillo, etc.; mais l'intérêt qui s'attache à ces régions n'est pas assez palpitant pour éveiller de longs regrets, et je rentre à Mexico, qui est toujours une belle et puissante capitale.

Je m'étais depuis longtemps engagé avec mon ami M. Battrès, inspecteur des monuments archéologiques du Mexique, à aller visiter avec lui les ruines de Xochicalco, situées dans l'État de Morelos. C'est au reçu de sa dépêche que je fus obligé d'interrompre mon expédition dans le Nord.

M. Léopold Battrès, est, en outre des ses fonctions officielles, un anthropologiste des plus distingués. Il a étudié longtemps avec M. de Quatrefages de Paris, et je me promettais de faire une partie fort intéressante.

Notre caravane se compose de M. Boulard-Poqueville, chargé d'affaires de France, de M. Battrès, d'un de ses amis et de votre serviteur. Nous prenons à six heures du matin le train pour Cuernavaca. Le chemin de fer grimpe sur une montagne fort escarpée dans le sud de la vallée de Mexico, laissant à ses pieds Chapultepec, et, après avoir eu pendant deux heures sous les yeux un panorama adorable, nous arrivons à Tres Marias, petite station perdue dans un bois de sapins où se termine la voie ferrée, les ingénieurs n'ayant pu arriver encore à se mettre d'accord sur la manière de descendre les douze cents mètres d'élévation qui dominent la vallée de Morelos. Quelques constructions en bois se dressent çà et là, et trois wagons hors de service servent de cuisine et de restaurant, où nous attend un repas modeste, mais mauvais, servi par quatre Chinois, qui nous apportent huit soucoupes où nage quelque chose... On a faim, on mange tout de même; une tasse de café, un bon cigare, et nous grimpons dans une diligence exactement semblable à celle que Buffalo Bill avait exhibée à Paris, et dans laquelle sont déjà six femmes, deux enfants et un voyageur; je préfère me hisser à l'impériale avec Boulard; au moins, nous verrons le paysage et nous aurons de l'air. Dix mules ardentes sont attelées à notre véhicule; nous roulons; chemin sablonneux, puis au détour de la route une vue immense sur la vallée, avec ses champs



LA DILIGENCE DE CUERNAVACA

de cannes à sucre, qui semblent des étangs et des horizons de hautes montagnes pelées et rocheuses; la route pierreuse devient cahoteuse; pendant trois heures et demie nous descendons des côtes vertigineuses; le cocher a la main sûre et le pied judicieux, car c'est avec ce membre qu'il serre le sabot, et il a fort à faire. Toutes les vingt minutes il change le morceau de bois usé qui frotte sur les roues; enfin, à deux heures et demie nous sommes à Cuernavaca. Le nom bizarre de cette ville vient du mot indien *Quanhuahuac* « lieu où l'aigle se pose », dont les Espagnols ont fait Cuernavaca, corne de vache, ce qui ne veut rien dire, tandis que l'on s'explique la première dénomination : lieu où l'aigle, fatigué de ses courses folles à travers ces montagnes pelées, rocheuses, est venu se reposer. Il faut dire aussi que Cuernavaca est une oasis de verdure, avec ses réservoirs d'eau, ses arbres et ses ombrages. Je comprends l'aigle! On y trouve un ancien palais de Cortez, où le vieux conquérant passa les dernières années de sa vie. — Lui aussi fut un aigle qui vint se reposer là. — Près de là se trouvent les délicieux jardins où la fantaisie d'un riche mineur, Joseph de la Borda, put laisser travailler son imagination. Il fit creuser des bassins, élever des fontaines, établir des jeux d'eau extraordinaires; on se figure qu'on est transporté dans les jardins d'un palais italien, avec ses cascades, ses terrasses suspendues, ses orangers, ses fleurs, ses parterres d'eau; malheureusement tout cela tombe en ruine. Il y dépensa, dit-on, un million de pesos.

L'empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte,

raffolaient de cet endroit et venaient s'y reposer pendant quelques semaines.

En dehors de cette curiosité, la cathédrale est à voir avec son immense cour plantée, où se trouvent le cimetière et différentes églises séparées; c'est un groupement de tombeaux et de chapelles avec des styles différents. A la porte de notre hôtel nous attend une victoria attelée de cinq mules, pour nous emmener à l'hacienda de Themisto, où nous devons passer la nuit.

Nous nous empilons dans la voiture, et en route! Si le chemin de Tres Marias à Cuernavaca est difficile, celui qui nous mène à l'hacienda est impossible, car je ne puis décrire les secousses, les heurts qu'eut à subir la victoria pendant vingt kilomètres, descendant des escaliers taillés dans le roc, franchissant des torrents, en équilibre sur des grosses pierres, et nous forçant à nous tenir mutuellement par les bras et par les mains, pour ne pas être projetés hors de la voiture. Mon premier soin à l'arrivée fut de faire des compliments au propriétaire sur les ressorts de cette invraisemblable victoria.

Reçus à merveille, on nous installe dans de fort belles chambres, et, après avoir secoué la poussière de la route, nous suivons notre hôte, Espagnol d'origine, et riche comme tout propriétaire de grosse hacienda, qui nous fait visiter son usine à sucre. La fabrique est très importante et rapporte environ 400,000 francs nets par an. Elle possède quinze lieues de terrain dont un huitième seulement est en exploitation.

La vie à l'hacienda, comme partout ailleurs, est très patriarcale : le maître de la maison préside la



RUINES DU TEMPLE DE XOCHICALCO

table, où sont assis le curé et tous les employés. Les repas sont copieux et sains. On boit généralement de l'eau pure, ou du vin rouge français ou de Californie.

Le lendemain, à six heures, montés sur de vigoureux chevaux mis à notre disposition par l'haciendero, nous partons escortés d'un mozo qui porte les provisions pour Xochicalco, à environ trente kilomètres de là. Le sentier que nous suivons franchit des ravins importants et difficiles; vers dix heures, nous arrivons à un petit village, Talpam, peuplé de trois cents Indiens qui ont une mauvaise réputation, vrai repaire de bandits ; ils en ont bien le type. Force est de nous y arrêter pour tâcher d'embaucher un ou deux Indiens pour nous charrier de l'eau, car, aux ruines, il n'y en a pas. Heureusement Battrès a pu se faire connaître du chef politique, un Indien fort laid, qui a craint sans doute, ayant affaire à quelqu'un du gouvernement, que cela tourne mal, et nous avons loué deux Indiens qui vont marcher devant nous avec de grosses cruches d'eau sur l'épaule. A onze heures et demie, nous sommes au sommet de la colline sur laquelle se dresse le monument, entièrement construit en blocs de granit et recouvert des sculptures les plus remarquables. De forme carrée, ce temple appartient à une époque des plus reculées : d'un côté se trouve l'escalier, dont les marches sont bien conservées, et tout autour, sculptés dans la pierre, des dessins, des arabesques, des personnages, des idoles, profondément fouillés, et d'une expression, d'une finesse incroyables. Dans les creux on trouve encore des traces de peinture rouge.

Un déjeuner sommaire avec des biftecks cuits sur des morceaux de bois, des œufs durs et des fruits, suffit à nous réconforter, et nous revenons sur les ruines prendre des photographies et admirer l'étonnante vue que l'on a du sommet de ce « cerro ». A cinq heures nous étions à Themisto.

Le retour par la capitale devait se faire par Cuantla; aussi, à quatre heures du matin, la même victoria nous emmenait, mais par un chemin meilleur, prendre le train à Tlatisalpam (chemin de fer interocéanique, celui qui plus tard devra aller jusqu'au Pacifique).

Cuautla est la capitale de l'État de Morelos, car elle porte aussi ce nom. La vallée est très fertile, et des champs immenses de cannes à sucre donnent à travailler à de nombreuses et importantes fabriques.

La station est établie dans un ancien couvent qui a encore sa tour et sa cloche. En face se trouve un square mal soigné, mais avec de beaux arbres, et de l'autre côté un hôtel tenu par un Français, avec de remarquables patios. C'est là que nombre de familles de Mexico vont passer quelques semaines pour changer d'air et se reposer. Il s'y trouve des sources d'eaux minérales, et dans les rues court de l'eau limpide qui égaye le regard par son froufrou ruisselant. Des orangers, des bananiers viennent ajouter au charme de cet endroit tranquille et frais.

La ville date d'avant Cortez, et reçut son nom du général Morelos, l'héroïque défenseur de Cuautla en 1812, où, pendant le siège mis devant cette ville par le général Calleja, on fut obligé de manger tout ce qu'il y avait d'animaux vivants, depuis le cheval jusqu'au

rat, ce qui prouve qu'il n'y a pas que la ville de Paris qui fut réduite à ces dures extrémités.

De Cuautla, nous remontons dans le train, qui, après une série de détours et de zigzags extraordinaires, tracé fait uniquement pour gagner une garantie de subvention kilométrique plus importante, nous dépose à Amecameca, point culminant de la ligne entre les vallées de Mexico et de Morelos, au pied du Popocatepelt. La vue est jolie et rappelle un peu la Suisse.

D'Amecameca on arrive à Mexico en deux heures, après avoir traversé une contrée pittoresque et longé le lac de Texcoco.

Je viens de faire mes adieux à la capitale et à mon ami M. Boulard, grâce auquel mon séjour ici a été fort agréable. A huit heures je pars pour Vera Cruz, où je vais faire mes préparatifs pour un long voyage en Amérique centrale *viâ* Coatzacoalcos et l'ithsme de Tehuantepec.

CHAPITRE VII

Vera Cruz. — Incertitudes. — Le vent du nord. — La *Jamaïca*. — Le Coatzacoalcos. — Le canoë. — Le confortable dans l'isthme de Tehuantepec. — Jaltipam. — La simplicité dans la toilette féminine. — La forêt vierge. — L'été et l'hiver. — Tehuantepec. — Costumes, mœurs et coutumes du pays. — Les Pintos. — Projets de départ.

Vera Cruz est décidément une ville chaude, mais la ventilation y est parfaite, car le vent du nord y souffle avec fréquence. Dès mon arrivée je m'informe du départ de la *Jamaïca*, le vapeur qui doit me prendre et partir mardi matin. On me répond que ce steamer est encore à Tampico, et qu'il n'y a pas de départ avant sept ou huit jours, à moins que le vent du nord, qui est attendu d'un moment à l'autre, ne permette de sortir que dans quinze jours! Décidément, les voyages sont faciles dans ce pays.

Je retrouve à Vera Cruz un de mes compagnons de la *Normandie*, M. H***, le chancelier du consulat de France, qui m'exhorte à la patience et me dit que « mañana » nous recauserons de mon départ. Lui aussi a adopté cette formule mexicaine!

21 *janvier*. — C'est aujourd'hui « mañana », et je rappelle à mon compagnon sa promesse; il veut bien m'accompagner à toutes les agences maritimes, où

nous ne recueillons que des renseignements contradictoires et où on me dit : Revenez « mañana ». Cette formule est agaçante au possible. Il y a encore là quelques lacunes à combler, et je me permets de les signaler à M. le ministre des travaux publics, le général Mena, qui veut bien m'honorer de son amitié. Réformateur hardi, le général vient de passer six ans en Europe en mission d'études, et son premier acte à son retour a été de chambarder (1) complètement la direction générale des postes, où de nombreux abus se commettaient. Voilà du bon nettoyage! Nous étions allés avec H*** flâner sur le môle, dégoûtés de ne rien savoir, quand, en arpentant le quai, j'aperçois au loin, sur la mer immense et calme où se dorait un soleil brûlant, un petit nuage noir qui montait; on aurait dit une tache d'encre.

— C'est le Nord, enfin! s'écrie le chancelier; puis se reprenant : Je vous demande pardon de mon exclamation joyeuse, mais cela va nous donner un peu de fraîcheur; quant à vous, c'est autre chose, et je crains, tout en l'espérant pour moi, que votre voyage ne soit reculé aux calendes mexicaines!

— Comment! ce petit nuage, c'est le Nord?

— Asseyez-vous près de moi sur cette embarcation et attendons; avant une heure vous verrez un joli remue-ménage.

La rade est très animée du va-et-vient des chalands et des remorqueurs, occupés au déchargement de huit

(1) Je fais toutes mes excuses aux lecteurs pour ce mot trivial, mais je ne peux en trouver de plus expressif, ni de plus vrai. (*Note de l'auteur.*)

grands navires en rade; des quantités de petits bateaux sillonnent la mer; l'air est très calme, quand subitement un léger souffle de vent du nord vient rabattre la fumée des cheminées vers le sud; les pavillons se développent sous la brise, et en moins d'un instant toutes les embarcations viennent accoster au quai, d'où on les hisse au moyen de palans, et on les traîne sur le quai à l'abri; les vapeurs vont conduire les chalands sous le fort de Saint-Jean d'Ulloa, où ils n'ont rien à craindre; le vent se dessine, un clapotis ride la surface de l'eau, puis un voile gris se lève au nord et, en vingt minutes, un vent d'une violence terrible se met à soulever de grosses lames; bientôt la mer passe par-dessus le môle; les grands vapeurs, qui ont triplé leur ancrage, se soulèvent pesamment sur leurs chaînes tendues; une drague à vapeur qui travaille à cent mètres de terre n'a pas le temps de mouiller toutes ses ancres et est jetée à la côte, sous l'effort de cette brutalité mugissante. Les vagues sont fortes, hautes, menaçantes, le temps s'est couvert; de gros embruns viennent nous mouiller, le spectacle est de toute beauté; mais mon voyage?... Le port est fermé.

Je rentre à l'hôtel et je tire de nouveaux plans. Il paraît qu'on peut aller en chemin de fer à Alvarado, de là remonter le fleuve jusqu'à Tlacotalpam, puis huit heures de bateau à vapeur, et du point où on débarque, à cheval jusqu'à Jaltipam, village situé sur le chemin de fer de l'isthme de Tehuantepec.

C'est décidé, je vais partir par cette voie. A deux heures je vais encore flâner sur le quai et contempler les éléments toujours déchaînés, quand je vois entrer

dans le port un joli cargo-boat peint en gris qui lutte vaillamment contre les vagues et vient s'amarrer sur un corps-mort.

— C'est la *Jamaïca*, fait une voix à côté de moi. C'est mon bateau, cela renverse tous mes projets, et je cours à l'agence.

— Si le nord tombe, me dit-on, il partira *mañana*.

Cette fois cette expression me fait plaisir. J'adresse mentalement une supplique à la patronne des choses impossibles, très vénérée en Espagne, Santa Rita, et le lendemain à la première heure je descends tout anxieux vers le môle. O miracle, ô surprise! le vent souffle du sud, la mer s'est apaisée; aussi, à quatre heures, la *Jamaïca* lève l'ancre, ayant à son bord dix-sept passagers, dont un Américaniste qui, grâce à sa qualité de savant, avait obtenu une des deux cabines disponibles à bord.

Le vapeur, de six cents tonneaux, est vigoureux et trapu; il appartient à la *Ward-line* américaine, mais c'est un navire de construction norvégienne, et tout l'équipage, y compris le capitaine, appartient à cette sympathique nationalité. Heureusement, ce dernier parle un peu d'anglais. La nourriture est bonne, chose curieuse, et ma cabine est fort convenable: mais ce farouche vent du nord, calmé si à propos, a laissé à la mer un mouvement accentué qui donne à la *Jamaïca* des inclinaisons chorégraphiques navrantes. Nous passons du roulis au tangage avec un brio à faire mourir de dépit la Mauri elle-même. Je lutte contre le mal de mer, et de la lutte je sors vainqueur. La nuit est bonne, et à mon réveil, me croyant sur le

point d'entrer dans le port de Coatzacoalcos, je monte sur le pont. Un brouillard inimaginable enveloppe le vapeur, on ne voit pas à deux mètres. Nous avons stoppé par prudence, le capitaine n'osant pas bouger, et nous voilà jusqu'à dix heures immobiles sur cette mer qui ne l'est pas, car elle a conservé un mouvement ondulatoire plus que désagréable.

Enfin, la brume se lève et nous apercevons, juste par le travers, à deux milles environ, l'entrée du Coatzacoalcos, magnifique fleuve dont l'entrée est facile à reconnaître, car elle est bordée d'épaves de navires à vapeur ou à voiles, les uns encore entiers, les autres en lambeaux. C'est un des points les plus dangereux de la côte du golfe du Mexique; l'entrée est très périlleuse, et avec le vent du nord, malheur au navire qui se trouve dans ces parages : il est jeté à la côte et y laisse..... sa carène!

Le pilote vient à bord et nous dirige habilement sur la barre, qui est assez forte; nous nous amarrons à un appontement, à six cents mètres sur la rive gauche du fleuve, qui est très profond, ce qui permet au navire d'accoster au rivage même.

Le village de Coatzacoalcos se compose d'une centaine de maisons en planches pittoresquement groupées sur un petit mamelon qui domine le fleuve.

Sur la gauche, la station du chemin de fer interocéanique. J'ai devant les yeux un spectacle admirable; le cours d'eau, avec ses rives boisées d'où surgissent de hauts cocotiers, s'étale devant moi à perte de vue sur une largeur imposante et parsemé d'îles couvertes de luxuriantes végétations. Il a plus de cinq cents mètres

de large par endroits et roule des eaux limpides ; en face du village, sur l'autre rive, se dressent des collines couvertes de sombres forêts et, sur les bords de l'eau, sont des huttes habitées par des Indiens que je vois arriver, traversant le fleuve, sur des canoès creusés dans des troncs d'arbres, embarcations longues et étroites, manœuvrées à la pagaie, et qu'ils mènent très habilement à travers le courant, le moindre mouvement pouvant les faire chavirer. Ils viennent s'approvisionner à Coatzacoalcos, et il est curieux de voir la quantité de ces canoès, qui abondent de tous côtés, montés généralement par deux hommes qui pagaient, la femme et les enfants couchés au fond avec les marchandises.

Le temps est ravissant ; je vais dès mon arrivée voir le chef de la douane maritime, qui me reçoit fort aimablement et m'autorise à déposer mes bagages chez lui. Je vais chercher une chambre à l'hôtel Montesino, maison en bois plus que simple où je ferai ample connaissance ce soir avec les lits de l'isthme, c'est-à-dire un cadre en bois sur deux pieds en X et une simple toile forte tendue. On vous donne en plus deux draps et un oreiller. Le matelas et le sommier n'existent pas dans ces régions. On se fait vite à ce coucher primitif, qui est sain, et on finit par y dormir à merveille.

A quatre heures, le chef de la douane fait armer son canot, et nous voilà partis à la voile sur cet immense fleuve. Nous contournons des îles boisées, nous croisons de grandes nappes d'eau qui viennent de l'intérieur et qui ne sont que des bras du Coatzacoalcos ; un vent du sud frais gonfle notre voilure, et nous passons trois heures délicieuses, admirant la frondaison étonnante des

rivages, quand, en un rien de temps, le vent tombe et se trouve remplacé par un ouragan du nord qui repique de plus belle. Nous prenons deux ris, et, pendant plus de deux heures, il nous a fallu lutter vent debout pour rentrer au village. La tempête s'accentue, la maison où je couche est secouée d'une façon violente, la pluie arrive à torrents, s'introduisant jusque dans mon lit, les portes sont secouées, les contrevents des fenêtres volent en éclats, et je suis forcé de passer ma nuit habillé, assis sur une chaise, sans lumière et dans un coin de ma chambre, où je trouve un faible abri contre l'aquilon furieux. A six heures du matin, cela continue, et il me faut cependant me décider à aller à la gare, le train partant à sept heures. Je garderai certainement le souvenir de ma première nuit dans l'isthme de Tehuantepec. Enfin quand le train se met en marche, la tempête se calme; je suis donc venu à Coatzacoalcos entre deux « Nord » qui m'ont fait une véritable politesse.

L'Ithsme de Tehuantepec est une des parties les plus étroites des Amériques, après Panama, bien entendu, car sa largeur n'atteint pas trois cents kilomètres. Depuis longtemps on avait eu l'idée de faire un chemin de fer, mais les premières entreprises avaient échoué, bien qu'il n'y eût pas de difficultés sérieuses. Le canal était impossible, le seuil le plus élevé étant à deux cent dix mètres; aussi un Américain, mort aujourd'hui et à qui son pays doit les admirables travaux de canalisation du Mississipi à son embouchure, le colonel Eads, avait-il conçu le projet intéressant, mais audacieux, de construire une quadruple voie ferrée.

qui aurait servi à transporter sur des bers spéciaux les vaisseaux d'un océan dans l'autre. Il avait étudié avec un soin méticuleux son projet : il était parfaitement exécutable, mais la seule chose qu'il n'avait pas pu prévoir, c'était le cas d'un accident.

Vous figurez-vous un navire de quatre mille tonneaux avec son plein chargement de marchandises et de passagers à bord, déraillant dans une forêt vierge ! Je crois que le renflouage aurait été difficile, pour ne pas dire impossible ! Quoi qu'il en soit, le projet était curieux (1).

Après les insuccès des chemins de fer projetés, le gouvernement mexicain se décida à le construire et à le garder sous sa gestion. Il y a environ deux ans qu'il est terminé, et actuellement, s'il ne rapporte rien et coûte encore cher à l'État, au moins il marche régulièrement et il y a peu d'accidents.

Dans mon wagon il n'y a que des Indiens, car le train est mixte et ne comporte pas de 1re classe ; marchandises et 3e classe. Nous traversons des forêts marécageuses où la végétation est folle et a poussé sans ordre ni méthode ; le terrain se relève un peu, et la voie roule dans de verdoyantes plaines parsemées de bouquets de bois pas très hauts, mais touffus.

A huit heures le train me dépose à la petite station en bois de Jaltipam, où m'attend un ancien ami à moi, que je n'avais pas vu depuis vingt ans, M. de Miramon, fils de l'infortuné général compagnon de Maxi-

(1) Il serait question en ce moment, paraît-il, de construire un semblable railway mettant en communication les deux océans à travers la France. Pourquoi pas?

milien, et martyr de son dévouement à son empereur.

Le pays est ravissant, couvert de collines boisées, de champs de tabac, de maïs, de prairies, avec un beau gazon qui ne demande qu'à se laisser paître; de l'eau de source, des haies vives où gazouillent des oiseaux inconnus, et des fleurs.

Ce n'est pas encore la grande végétation de la forêt vierge que je dois rencontrer plus avant dans l'isthme. Le village est distant de la station de quatre kilomètres environ que nous parcourrons rapidement à cheval.

Jaltipam est un village charmant, avec ses rues gazonnées, ses maisonnettes de pisé proprettes, ses habitants vêtus de blanc, les femmes nues jusqu'à la ceinture et qui ne sont guère sauvages!

Elles marchent par groupes de deux aux sources qui sont dans le bas du village, et là, ainsi que j'ai pu le constater *de visu*, elles se baignent dans le costume très primitif de nos premiers parents, peu préoccupées des regards qui peuvent en apprécier les formes.

La propreté règne en maître ici, car les enfants, qui vont tous nus, sont baignés deux ou trois fois par jour.

Les femmes mettent une certaine coquetterie à se parer de feuillages et à se piquer des fleurs dans les cheveux. Elles ont le bas du corps drapé dans une pièce d'étoffe serrée à la ceinture et portent généralement autour du cou une serviette-éponge longue dont les deux bouts pendent devant et recouvrent tant bien que mal la gorge. Elles sont presque toujours nues jusqu'à la ceinture et ne sont protégées que par cette

GROUPE DE TEHUANTEPECANAS (COSTUMES DE CÉRÉMONIE)

serviette, gage de la civilisation. La race est bien faite et vigoureuse; la couleur est cuivrée, mais pas trop foncée. J'y ai vu des modèles de femmes qui auraient fait le bonheur d'un sculpteur, au point de vue de l'impeccable régularité des formes.

Jaltipam est un village riche, car les biens communaux sont très étendus et d'une fertilité incroyable. Il suffit de donner un coup de talon dans le sol et d'y laisser tomber un grain de maïs : la plantation est faite ; la moyenne est de deux récoltes par an.

L'Indien est libre; il a son petit terrain qu'il cultive, n'a besoin de personne, et, grâce à la richesse du sol, il en récolte assez pour travailler très peu et ne rien faire le reste du temps. Il est indolent en dehors de son travail, et il ne fera que le nécessaire.

La femme travaille toute la journée comme une véritable bête de somme.

Le vêtement de l'homme est simple : un pantalon blanc et une chemise avec col rabattu, très courte, qui se porte flottante par-dessus le pantalon : on raconte même à ce sujet qu'il y a quelques années les Indiens avaient l'habitude de ne porter qu'un simple caleçon en toile, comme ceux dont on se sert pour les bains; le chef politique, d'après les instructions du gouverneur de l'État, qui trouvait que la civilisation ne pourrait que gagner en dissimulant un peu mieux le vilain corps des Indiens, donna l'ordre à ses concitoyens d'avoir à se vêtir de pantalons, et cela dans un délai de quinze jours : il annonçait en même temps qu'il ouvrait un magasin où l'on pourrait s'approvisionner; au bout du laps de temps annoncé, il vit qu'aucun ha-

bitant de son village n'avait acheté de pantalon et que tous continuaient à se promener dans leur costume léger; il n'hésita pas, et il fit enfermer dans la prison du village les quatre plus importants personnages de l'endroit, avec l'aide de quelques ruraux qu'il avait fait venir; puis il leur déclara qu'il ne les mettrait en liberté qu'avec des pantalons : après quinze jours les prisonniers s'avouaient vaincus, et, depuis ce temps, on porte culotte et chemise à Jaltipam.

J'ai pu prendre quelques photographies intéressantes au point de vue de la race et des types; je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai dédaigné le genre masculin dans mes études ethnographiques. La vie ici est douce; la population y est bonne, n'étant pas asservie, et il y a peu de délits : le juge de paix, à qui j'ai l'honneur d'être présenté, est un grand gaillard, majestueusement drapé dans un zarapé, qui rend la justice dans la petite cantine dont il est propriétaire et située sur la place de l'Église. La cause jugée, il permet aux parties de s'abreuver et leur verse d'une main sûre la liqueur de l'oubli des injures, c'est-à-dire de l'eau-de-vie blanche de canne à sucre.

Il est intelligent et très juste. D'ailleurs, il n'y a ni soldats ni police à Jaltipam, la tranquillité y règne absolument; il y a eu, paraît-il, quelques troubles dernièrement à propos de l'église, car le curé qui venait du village voisin y célébrer la messe ne veut plus venir, je ne sais pour quelle raison.

Les habitants de Jaltipam se sont fâchés, prétendant que c'était la faute du chef politique, mais ils ont fini par se calmer, et ils vont en foule le dimanche au

temple, où on ne dit plus la messe, chanter des chants et des litanies en langage indien. Ces malheureux vont là adorer leurs dieux !

Tous les hommes sont armés du machete, arme terrible, mais nécessaire, car l'Indien s'en sert indistinctement pour couper des arbres, tuer des serpents, trancher de la viande, hacher du tabac, et piocher la terre. Il ne s'en sépare jamais et le porte suspendu à une corde, comme les soldats romains portaient le glaive sous l'épaule gauche. Cet instrument est fabriqué en Amérique et coupe remarquablement.

Pendant mon séjour ici, je remarque que la population a l'air très animée : la fête annuelle approche, et on prépare sur la place un enclos où doit avoir lieu une course de taureaux traditionnelle. On lâche dans cette enceinte, formée de vigoureux pieux reliés entre eux par de solides bambous, un taureau âgé, et des Indiens, soit à pied, soit à cheval, mais parfaitement ivres, presque nus, y vont sans armes se mesurer avec les animaux furieux.

Toute la population s'est massée le long des palissades, voyant le spectacle à travers les interstices : il paraît que la fête n'est pas réussie s'il n'y a pas au moins deux hommes tués ou grièvement blessés. Quand le taureau est épuisé, on le fait sortir et on le tue dans la coulisse... c'est-à-dire dans une petite enceinte aménagée à cet effet. Le spectacle continue, et on lâche jusqu'à quatre taureaux dans la même journée.

Il y a des récompenses pour les toreros qui auront fait le plus de prouesses, comme par exemple de mon-

ter à cheval sur le dos du taureau; on se figure ce spectacle (1) !

Au nord du village se trouve un monticule artificiel d'où on jouit d'une belle vue sur le pays : ce serait, dit-on, la sépulture d'un des plus grands chefs zapothèques de jadis. J'ai conseillé au juge d'y faire faire des fouilles : que va-t-on y trouver ?

C'est un vrai paradis que ce petit village, où les ombrages touffus s'offrent à chaque pas, où des sources jaillissent au pied d'arbres inconnus; les orchidées se jouent sur les branches et les fourmis se sont construit des nids inaccessibles sur les hautes extrémités des acajous.

Mon ami M. de Miramon, ancien élève de l'École centrale de Paris, ingénieur des mines, est venu se fixer dans ce joli coin pour y faire des délimitations de terrain et de la culture de café : il habite une confortable maison dont sa charmante jeune femme et lui m'ont fait les honneurs d'une façon que je n'oublierai pas.

J'ai renoué avec lui des liens d'amitié, et peut-être un jour retournerai-je leur faire une visite.

Je quitte Jaltipam au bout de trois jours, et j'ai la bonne fortune que Miramon veuille bien m'accompagner jusqu'à Tehuantepec qu'il ne connaît pas.

Jusqu'à Mogoñé, le train va rouler au milieu de forêts vierges sur une voie qui s'est ouverte à travers une végétation exubérante et folle. La description de ces merveilles sans pareilles est difficile, et on pourra

(1) La fête a eu lieu après mon départ. Il y a eu un homme tué et trois blessés. C'était, paraît-il, très réussi.

m'accuser d'exagération, mais je puis vous affirmer que je resterai toujours au-dessous de la vérité.

Il semble qu'on est transporté dans un parc qui n'aurait qu'une allée, celle où l'on passe, car de chaque côté le massif d'arbres, de verdures, de broussailles fleuries est si touffu qu'on dirait une muraille : nulle allée transversale, sauf de place en place un sentier ouvert au machete, par où l'Indien se glisse sous le feuillage. Des arbres immenses dominent ces frondaisons échevelées; de leur sommet pendent d'innombrables lianes tout en feuillages et en fleurs, semblables à des manteaux de verdure jetés sur les branches; nul bruit ne s'exhale de ces immenses profondeurs vertes et impénétrables; il semble que la vie humaine s'arrête devant ces remparts, car la vie animale y grouille dans toute sa liberté; là, sur le tronc des cocotiers, s'enroule le serpent pendant qu'au sommet le singe regarde la civilisation qui passe sous la forme d'un train de chemin de fer : ici, dans ces marécages que l'on ne voit pas, mais que l'on devine, vivent les lézards d'eau, les iguanes, les batraciens monstres; là, dans les profondeurs de ces lagunes fangeuses, glissent les caïmans, que les Indiens redoutent toujours. Là, sous des cèdres et des acajous centenaires, dans les clairières, vivent les cerfs, les chevreuils, les sangliers; sur les branches des ormeaux, des palmiers, s'agitent et voltigent les oiseaux-mouches, ces divines créations, les perruches inséparables, les perroquets aux couleurs vives que l'odieuse civilisation n'a pas encore domestiqués en leur enseignant le langage trivial qui les fait cependant plus apprécier que leur plu-

mage; à l'abri de la futaie, sous les taillis, s'ébattent la perdrix, la caille, le faisan et le dindon sauvage; plus loin, sur le bord d'une des rivières qui traversent les forêts, viennent se désaltérer les jaguars, les chats-tigres, qui abondent dans ces parages et qui sont jusqu'à présent les seuls vrais chasseurs de ces solitudes; enfin les renards, les coyottes ont aussi droit de vie dans ces profondeurs où l'homme n'a pas encore pénétré, mais qui ne tardera pas à aller y remplacer, la hache à la main, le fourré infranchissable par de belles cultures de café, de tabac et de cannes à sucre.

J'allais oublier, ingrat que je suis! et pourtant je porte encore la trace de leurs méfaits, les infiniment petits, tels que les garapattes, les moustiques, les niguas, les pinotellas, les rodadores, etc. Un peu plus loin, je pourrais vous décrire le joli travail de ces insectes dont j'apprends seulement le nom en ce moment.

En résumé, c'est une immense avenue : on franchit le Coatzacoalcos et le Jaltepec sur deux ponts en fer : on ne peut s'arracher de la portière, car le spectacle en vaut la peine. La voie devient contournée, elle monte, elle descend, elle franchit des quantités de petits ponts en bois, puis, après avoir suivi à flanc de coteau un torrent tumultueux, on arrive à la crête de l'isthme, au point de partage des eaux, à 210 mètres au-dessus du niveau de la mer; subitement, sans transition, brutalement presque, le pays change d'aspect. Vous sortez d'un paysage d'été avec les fleurs, la verdure, les feuilles aux arbres, pour entrer en plein hiver, avec des plaines sèches et arides, des plateaux pierreux et

désolés, sans végétation, des arbres rabougris, sans une feuille, un terrain brûlé, jauni, de la poussière et des horizons de montagnes semblables à celles des environs de Mexico. On reste stupéfait; la température seule est à peu près la même, mais l'air est devenu sec, et on ne sent plus de fraîcheur; plus de cocotiers, plus de palmiers, plus d'orchidées : du paysage dénudé et des terrains calcaires, miniers!

La voie descend maintenant; ce n'est plus qu'un vulgaire chemin de fer de montagnes, traversant des barrancas rocailleuses, suivant des torrents sans eau, longeant des collines pelées. Nous débouchons dans une plaine immense, à perte de vue, couverte de brousses basses, sablonneuses, où, pendant trente-cinq kilomètres nous roulons, suivant une voie mathématiquement droite avant d'arriver à Tehuantepec, tête de la ligne d'où se détache un embranchement qui continue jusqu'à Salina Cruz, pauvre et misérable village où font escale une fois par mois les vapeurs de la Pacific Mail Company de San Francisco à Panama, et touchant à tous les ports du Centre-Amérique.

Tehuantepec (1) est un gros village bâti sur du sable, au pied de trois petites collines couvertes de huttes et traversé par un grand cours d'eau dont le niveau est toujours très bas. Les maisons sont toutes à un étage; les rues sont exclusivement pavées avec du sable où on enfonce jusqu'à mi-jambes. Une grande place occupe le centre du pays; elle est dépourvue d'om-

(1) J'apprends, au moment de mettre sous presse, qu'un affreux tremblement de terre a détruit la moitié de la ville.

brages, bien qu'on ait essayé d'y planter des arbustes qui ne pousseront jamais. Un kiosque monumental en orne le milieu, et le jeudi et le dimanche on y entend, ma foi, de bonne musique exécutée par des Indiens du pays, bien dressés.

Cette place est bordée d'un côté par un édifice inachevé, mais très volumineux, qui sera le palais de la municipalité, et sur les trois autres côtés, de magasins à colonnades et d'un marché public très original, soutenu par de gros piliers en pierre où règne toujours une grande animation. L'élément blanc est rare à Tehuantepec, et l'on compte à peine deux cents visages pâles, sur une population de vingt-cinq mille habitants ; cette ville se distingue par deux particularités : 1° la beauté des femmes ; 2° leur costume qui n'a son pareil nulle part au monde.

On raconte, sur l'origine de ce costume, une histoire un peu risquée, mais elle est curieuse; et, grâce à la richesse de la langue française, j'espère pouvoir vous la narrer sans éveiller de susceptibilités.

Il y a bien longtemps, au temps où florissait encore la domination des premiers conquérants espagnols, les Indiens vivaient encore sous l'empire de leurs vieilles lois, traditions et coutumes. Un missionnaire espagnol vint, avec quelques autres, fonder une mission dans ce pays perdu. Il eut beaucoup de peine à pouvoir s'y implanter, et finit par se faire estimer et aimer de ses ouailles; mais il s'était aperçu, avec stupeur, que l'Indien de Tehuantepec éprouvait une grande indifférence à l'égard de la femme, et que la population, au lieu de s'accroître, allait s'appauvrissant. Désireux

d'en connaître la cause, il fit une enquête et finit par en savoir les raisons. Le zapothèque était alors et depuis peu, paraît-il, animé de certains penchants qui lui faisaient dédaigner la femme ; notre pauvre mais intelligent missionnaire eut alors une inspiration providentielle : il inventa le costume actuel de la Tehuantepecana, tel qu'il est de nos jours, persuadé que cela pourrait influencer le regard des Indiens et le ramener vers celle qui aurait dû être la mère de ses enfants. L'événement lui donna raison, car l'Indien, habitué au manque absolu de vêtement chez sa compagne, parut goûter le déguisement inventé par le missionnaire, dont le procédé eut une réussite complète. Dès lors, tout fut ramené sous la loi naturelle.

Il est temps de donner la description de ce costume : la femme a le corps enveloppé, depuis la cheville jusqu'à la ceinture, d'une pièce de cotonnade, rouge la plupart du temps, et très serrée qui se moule sur le corps comme un maillot; comme elle en fait deux fois le tour, il y a suffisamment d'ampleur dans le bas pour pouvoir marcher; cette pièce d'étoffe est retenue par une ceinture en laine; une chemisette en étoffe très légère, quelquefois transparente, très décolletée, sans manches, flottante, couvre le corps et s'arrête à dix centimètres au-dessus de la ceinture. Sur la tête, une sorte de voile qui tombe par derrière, très au-dessous de la taille, et composé d'une pièce de dentelle de soie de couleur très fine et de volants de dentelle très empesée qui flottent au vent derrière elles quand elles marchent. En retournant ce bonnet d'une certaine façon, il encadre la tête tout entière d'un volant

tuyauté, le reste tombant devant et derrière. On ne le retourne que pour aller à la messe, ou pour les jours de fête; généralement on le porte flottant en arrière. Tout l'élément féminin sans exception porte le voile. C'est on ne peut plus seyant.

La jupe s'appelle *enroyado*, la chemisette, *juipilito*, et le voile bonnet, *juipil*. Il s'en fait de très riches, et c'est extrêmement joli; rien n'est gracieux comme la démarche et la tournure d'une femme d'ici qui s'avance, nu-pieds, le haut du corps un peu en arrière pour avantager ses formes, et le corps étroitement moulé dans la jupe. Le corset est inconnu, et il faut ajouter à la gloire des femmes de Tehuantepec que, pour la plupart, elles n'en ont pas besoin.

Le matin et le soir, la population va se baigner dans la rivière, car on est propre dans ce village; j'ai assisté à ces baignades, d'autant plus intéressantes que l'eau atteint à peine soixante-dix centimètres aux endroits profonds. Hommes et femmes se baignent ensemble sans aucun vêtement; les femmes s'asseyent dans le lit de la rivière et se frottent d'abord avec du sable, puis avec du savon, et se couchent dans l'eau. Elles en sortent, restent un instant au soleil pour se sécher, remettent leur costume sans oublier le voile, et rentrent chez elles.

Le spectacle était fort pittoreque, car, au moment où j'étais là, il y avait bien six cents individus des deux sexes se livrant aux douceurs des ablutions.

Avec le fond des montagnes, une vieille église sur un monticule, et tous ces êtres bronzés se détachant sur l'eau argentée par les rayons du soleil, j'avais le

tableau à faire, et, pour la première fois de ma vie, je regrettai sérieusement de ne pas être peintre; aussi me suis-je contenté de faire fonctionner mon Kodack. Personne ne s'est effarouché; on a paru étonné cependant que je ne me sois pas mis dans le même costume et que je n'aie pas pris un bain? Les gens d'ici font en général peu attention à l'étranger; ils vaquent à leurs affaires sans s'occuper de ce qui ne les intéresse pas!

Le commerce est nul dans cette ville, car la vie y est rudimentaire et on n'a pas de besoins. L'homme y est enclin à la boisson : il se grise avec de l'eau-de-vie de canne à sucre, qui est vendue assez bon marché, mais l'ivresse de l'Indien est moins sanguinaire dans l'isthme que celle des Indiens du Nord; il tombe vite abruti.

Je rencontre sur ma route un être horrible. Il est Indien et a le dessus des mains, la nuque, le cou, la poitrine couvertes de taches blanches comme l'ivoire et de marbrures qui ressemblent à celles d'une peau de lézard. C'est un « Pinto ».

Un grand nombre de villages de ces régions sud du Mexique possèdent des populations de Pintos; il y a des endroits où tous les habitants sont atteints de cette odieuse maladie, qui est une sorte de lèpre. Le corps se couvre de ces taches, qui sont, dit-on, dues au travail lent d'un microbe; elles sont blanches, bleues ou noires; la peau devient tendue et visqueuse, et les taches vont s'agrandissant régulièrement, et cependant les Pintos vivent vieux; la maladie est, paraît-il, contagieuse, et on évite avec soin de les toucher. On prétend que c'est la piqûre d'un insecte très rare qui

produit cette anomalie, et qu'on peut éviter le mal, si on s'en aperçoit à temps, en brûlant la piqûre avec de l'acide phénique pur. J'opine à croire que c'est plutôt une décomposition du sang transmissible par hérédité. La peau reste fine, mais elle est luisante, et l'aspect en est répugnant. A la période noire, des ulcères se forment, et le corps se couvre de plaies. C'est horrible!

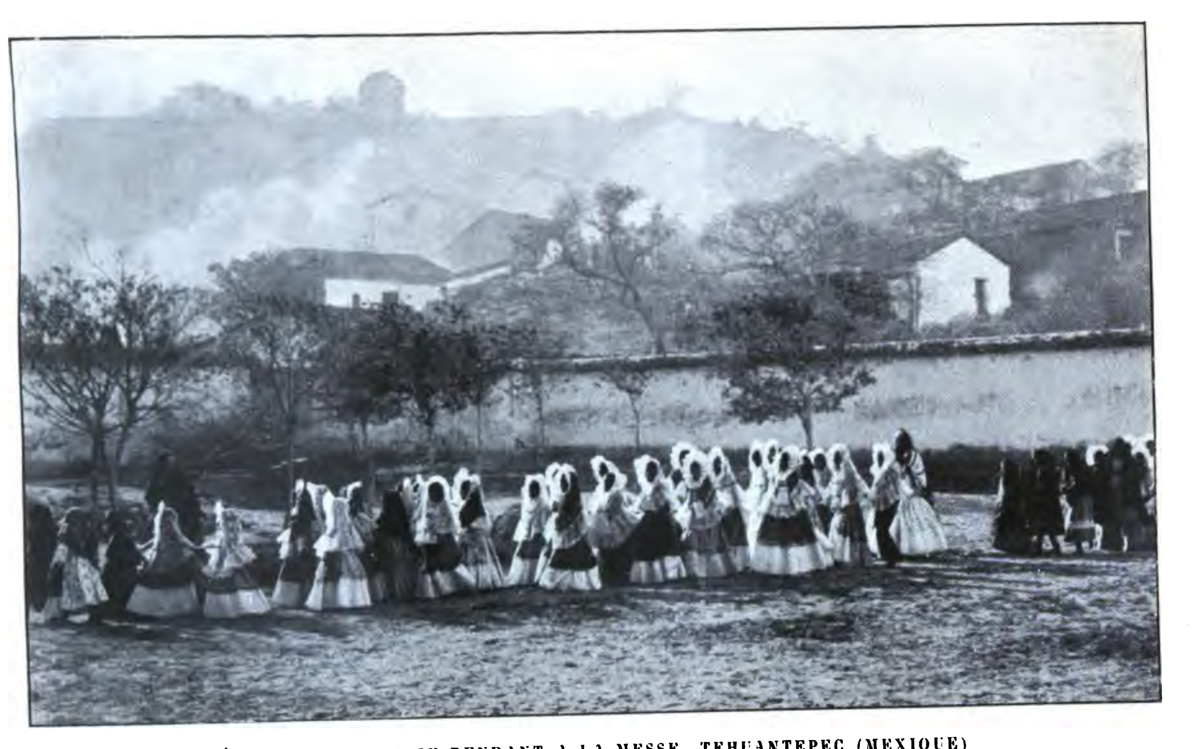
Le vent du sud souffle avec furie, la poussière inonde ma chambre, et la chaleur est insupportable. J'avais pensé à prendre le vapeur qui doit passer le 3 février pour Guatémala, mais il est en retard de huit jours.



ÉCOLE DE FILLES SE RENDANT A LA MESSE. TEHUANTEPEC (MEXIQUE)

produit cette anomalie, et qu'on peut éviter le mal, si on s'en aperçoit à temps, en brûlant la piqûre avec de l'acide phénique pur. J'opine à croire que c'est plutôt une décomposition du sang transmissible par hérédité. La peau reste fine, mais elle est luisante, et l'aspect en est répugnant. A la période noire, des ulcères se forment, et le corps se couvre de plaies. C'est horrible!

Le vent du sud souffle avec furie, la poussière inonde ma chambre, et la chaleur est insupportable. J'avais pensé à prendre le vapeur qui doit passer le 3 février pour Guatémala, mais il est en retard de huit jours.



ÉCOLE DE FILLES SE RENDANT A LA MESSE. TEHUANTEPEC (MEXIQUE)



CHAPITRE VIII

La Compagnie du Pacific Mail. — Salina Cruz. — Le ragoût de lézard. — Le *Starbuck*. — Trop de café. — San Benito Tapachula. — Le moyen de faire fortune. — Ocos, Champerico, San José. — En route pour la capitale. — Un peu de géographie. — Guatémala. — Aspect de la ville. — Le luxe effréné des femmes. — On demande des couturières. — La société. — Les statues du Paseo. — La Monnaie. — La police. — L'armée. — La blonde et la brune. — La peinture sur peau humaine. — Le théâtre Colon. — Le Président de la République. — La douane.

Décidément, la Compagnie du Pacific Mail en prend à son aise : dix-sept jours de retard ! C'est vraiment trop ; nous sommes soixante voyageurs réunis dans cet affreux village. Parmi eux je retrouve mon ami Sieni, qui va organiser des représentations d'opéra pour l'année prochaine à Guatémala ; un vent de révolte souffle violemment ; nous allons protester, nous voulons même écrire à qui de droit, au Président, aux ministres, mais Sieni, avisé autant que prévoyant, nous montre une phrase, imprimée sur les prospectus de la Compagnie, qui, de belliqueux, nous rend timides. En voici le texte : « Cet itinéraire est sujet à des changements ou à des retards particuliers sans avis ni responsabilité. »

Nous n'avons qu'à nous résigner et attendre, mais comme la poussière à Tehuantepec nous est devenue odieuse, nous partons, Sieni et moi, pour Salina Cruz ;

la mer nous calmera et la pensée que nous sommes plus près du Guatémala arrondira un peu les angles de nos caractères qui devenaient démesurément pointus. Dans le phalanstère de l'hôtel où nous vivions, on commençait à se prendre aux cheveux.

La voie ferrée mesure vingt kilomètres de Tehuantepec à Salina Cruz et s'allonge droite comme un canon de fusil, dans un pays plat, sablonneux, ancien lit de l'Océan qui, d'ailleurs, couvrait autrefois ces immenses plaines. La station est en bois, américaine, confortable ; le village se compose de soixante-dix à quatre-vingts huttes d'Indiens et d'une dizaine de maisons en briques à peu près habitables, où logent les employés de la douane, du chemin de fer et des agents de la Compagnie maritime.

Devant nous s'étend la masse bleuâtre de l'Océan, que ride délicatement le léger souffle du nord. Une anse fort étroite, terminée à l'est et à l'ouest par des rochers escarpés, et dominée par des collines et des dunes de sable sur lesquelles se dresse Salina Cruz, constitue le port. Aucun môle, aucune estacade ne protège cette petite baie contre les vents ; la plage est en arc de cercle, un peu en contre-bas du chemin de fer, dont c'est le point terminus ; la vague vient dérouler sa large volute à vingt-cinq mètres de notre maison. Un restaurant tenu par un Chinois malin, qui, depuis sept mois, exploite la lucrative profession de cuisinier et qui a trouvé le moyen de gagner de quoi retourner bientôt dans son pays, s'élève sur la plage ; le propriétaire est à la fois chef de cuisine, domestique, teneur du bar, comptable, débitant de tabac, et il trouve moyen à lui tout seul de donner à manger à quarante personnes

qui attendent le bateau. C'est cher, mais on peut manger.

15 *mars*. — Il est six heures du matin, le soleil n'a pas encore quitté l'autre hémisphère; des teintes rouges pourtant commencent à se dessiner à l'horizon, la mer est unie, plate, elle aussi se repose; ses eaux ne se soulèvent pas; sa monstrueuse respiration ne se fait pas voir à la surface; des barques de pêche montées par six Indiens et maniées à la rame sillonnent la rade, cherchant avec succès dans ces profondeurs habitées la nourriture nécessaire à la vie. L'aube ici dure peu; le soleil s'est montré, inondant la mer de sa splendeur incandescente; les barques, saisies au ras de l'eau, profilent leur ombre nettement découpée sur la lueur intense qui sert de fond à l'horizon, puis peu à peu les nuances se confondent et le soleil abandonne la nappe liquide, d'où il semble sortir à regret. Les pêcheurs vont rentrer; abondante est la moisson qui, hélas! au lieu d'être consommée sur place, fraîche et délicieuse, sera mise à sécher et transformée en poissons secs, pleins de poussière et de microbes, qu'un Indien dévorera à belles dents quelques six mois après, avec un assaisonnement de piments et de chile! Triste destinée d'un fin et savoureux poisson!

Nous sommes ici une quarantaine de voyageurs de toutes nationalités; je suis le seul Français. La conversation est languissante, on regarde la mer toute la journée; semblables à des naufragés dans une île déserte, nous attendons l'arrivée du navire qui nous sauvera. On se regarde même avec quelque défiance, on se rappelle le radeau de la *Méduse*, mais, par bon-

heur, le Chinois est là qui vient dissiper nos frayeurs en nous faisant manger pour d'excellents lapins des gros lézards, iguanes, qui sont du reste trouvés exquis.

Enfin, le troisième jour de notre arrivée sur cette plage, nous apercevons, au petit jour, le navire sauveur qui arrive doucement, son panache de fumée le devançant, car le vent est du nord. Il nous paraît même qu'il marche peu ; nous serons d'ailleurs bientôt fixés à ce sujet.

Le *Starbuck* a jeté l'ancre ; c'est un gros navire de 1,700 tonneaux, bien assis sur l'eau, mais ayant plus l'apparence d'un cargo-boat que d'un bateau de passagers ; les cabines cependant sont bonnes et placées sur le pont, avec de grandes fenêtres carrées, ce qui est excellent contre la chaleur.

Je vais quitter le Mexique. Je le regrette ; je puis dire que c'est un beau pays dont l'avenir est assuré.

Le *Starbuck* est mouillé à un mille environ, et, pour y arriver, ce n'est guère commode. Une dizaine de grands chalands sont à terre ; on en lance quatre à la mer en les poussant à bras, ce qui demande du temps. Sur la plage, les lames se brisent en grosses volutes ; aussi, quand les chalands touchent l'eau, ils se soulèvent violemment. A chaque extrémité de ce gros bateau est une poulie sur laquelle on passe un fort câble, amarrée d'un côté à une bouée mouillée en rade, et, de l'autre, attachée à terre. Cela fait, on charge les passagers ou le café à dos d'homme, les Indiens entrant dans l'eau jusqu'à mi-corps. Une fois le chargement fait, les hommes dans le chaland halent sur le câble, tandis que les chargeurs poussent tant qu'ils peuvent. Enfin, le bateau quitte le sable, mais il lui faut fran-

chir les deux énormes lames. Après de fortes secousses on est passé, non sans avoir reçu quelques embruns sérieux. A la bouée, les hommes détachent le chaland, prennent des rames et arrivent au bateau, où on vous hisse à bord au moyen d'une chaise guindée sur le treuil à vapeur. Enfin vous y êtes, mais c'est une manière de s'embarquer qui n'est pas sans danger, tout en étant fort originale.

On peut se rendre compte du temps qu'il faut pour charger et décharger les sacs de café et les marchandises. On avait essayé, en construisant le chemin de fer, de faire un wharf en fer dont on voit encore les traces, mais le premier coup de vent l'a démoli, et on n'en voit que les débris.

Le bateau est plus propre que je ne le croyais : les cabines sont excellentes, les officiers prévenants, la cuisine américaine pure, et la vitesse absolument nulle.

La première nuit est déplorable : nous partons par calme plat, et une heure après se déchaîne un ouragan du nord formidable : toute la nuit le vent souffle en tempête, des paquets de mer tombent sur le steamer, qui n'en continue pas moins sa marche pesante de quatre milles à l'heure ! Le Pacifique paraît ennuyé de manquer à la bonne réputation de son nom et de nous avoir si mal fait les honneurs de ses eaux bleues et peuplées de requins ; aussi, la nuit une fois passée, le mal de mer ayant accompli des ravages navrants, l'Océan reprend sa physionomie habituelle et nous allons pouvoir apprendre ce qu'est la grande lame de fond de ces mers immenses. La mer est calme, aucune ride ne se forme à la surface, et pourtant le navire

roule beaucoup, mais très lentement, car les vagues, dont on ne voit pas de crête mais des rondeurs démesurées en forme d'ondulations, ont plus de cent cinquante mètres de l'une à l'autre.

Tonala, 1re escale. — Même plage de sable avec les mêmes bocqueteaux, la même végétation de brousses sales, enchevêtrées, touffues et peu élevées, dues à l'extrême aridité du sol, s'étendant sur des plaines immenses, ancien lit de la mer, et terminées par la chaîne des montagnes qui vont se prolonger sous le nom de Cordillère des Andes dans les Amériques du Sud.

Le village est à quelque distance en arrière dans les terres. Sur la plage sont quelques maisons en bois où sont installés la douane, des magasins de dépôt de marchandises; naturellement ni port, ni jetée, ni môle.

Le même système de chaland est en vigueur ici comme à Salina Cruz, l'usage de la voile étant totalement inconnu des riverains; il n'y a même pas de pêcheurs!

Nous jetons l'ancre à quatre encâblures, et nous passons notre nuit tranquille, sauf le grand roulis, mais il n'est pas gênant, l'oscillation étant extrêmement lente.

Le vent a cessé, nous embarquons force café, avec une lenteur désespérante; on dirait que ces Indiens n'ont plus dans leurs veines le sang qui animait leurs ancêtres : je ne puis m'imaginer que ces hommes soient les descendants de ceux qui ont construit ces temples de granit aux immenses assises de pierres superposées : j'en vois un qui peut à peine soulever un

sac de café : ils sont mous et sans vigueur... l'abus des alcools évidemment.

Un crime s'est commis à bord et a rompu la monotonie de cette vie vraiment stupide, car voilà trois jours que nous chargeons du café.

Un Indien, laid comme ils savent l'être, jaloux de sa femme, personne âgée et peu sympathique, lui a labouré le sein et le dos avec une paire de ciseaux qui s'est rompue au cinquième coup : je viens d'assister au pansement de la victime; le chirurgien lui a mis le torse à nu, chose facile, et lui injecte dans chaque plaie un liquide antiseptique; elle ne bouge pas, reste les yeux ouverts et se pince seulement violemment les lèvres : quelle stoïcité dans ces races primitives! Le mari est à vingt pas d'elle, amarré à un des supports du bastingage, les menottes aux poignets. Il ne dit pas un mot, reste la face hébétée à regarder sa femme; puis jette autour de lui des regards effarés; il a l'air d'une bête fauve. A San Benito, on le remettra entre les mains de l'autorité, et il est probable que son affaire sera sommaire... un coup de carabine; tel l'animal malfaisant que l'homme menacé abat! La femme se lève, soutenue par un matelot... elle passe devant son meurtrier, qui la regarde bien en face et lui dit quelques mots à voix basse, dans leur langage : elle lui jette un long coup d'œil dans lequel je crois distinguer une marque de soumission...

Elle ne s'est pas plainte une fois... Qui sait?... si on ne le fusille pas, ils referont peut-être vie commune?

San Benito. Décidément ces plages du Pacifique fatiguent par leur monotonie : ce rivage droit, cette

bordure éternelle qui semble une allée de parc au bord d'un lac, désespère le regard : on voudrait voir quelques-uns de ces rochers dont s'enorgueillissent nos côtes d'Europe. Ici pourtant la végétation est un peu plus verte, les bois sont plus hauts.

Nous débarquons presque tous nos passagers; c'est ici le port de Tapachula, grand village de l'intérieur qui va devenir une ville, car on y cultive le tabac, le café, l'indigo, et de grandes fortunes s'y font jour : il y a une colonie considérable d'Allemands, d'Anglais et d'Américains, beaucoup d'Espagnols et pas un Français! On va de San Benito à Tapachula en quatre heures à cheval et la route est jolie, accidentée.

Parmi les agents qui montent à bord, on me montre un grand bel homme, assez corpulent, en manches de chemise avec un grand chapeau; c'est un Anglais résidant dans le pays, qui a eu dans sa jeunesse une aventure qui a décidé du sort de sa vie : dans une région voisine, il y a quelques années, je ne sais à la suite de quelle circonstance, ce fils d'Albion fut pris par les insulaires, fouetté vigoureusement et roué de coups; le gouvernement anglais, qui, on le sait, n'est jamais en retard quand il s'agit de ses nationaux, exigea et obtint une réparation en argent de l'État où s'était commis l'attentat : on paya à la victime 25,000 dollars argent, mille dollars pour chaque coup; l'Anglais, qui était pauvre mais malin, resta dans le pays et, avec cette somme, acheta un terrain, planta du café, se mit dans les affaires, et se débrouilla si bien qu'il devint puissamment riche : il habite San Francisco et Paris et vient tous les ans passer quatre mois ici, où il se revêt

immédiatement du costume usité dans les pays chauds, c'est-à-dire qu'il passe son temps en manches de chemise et en chapeau de paille.

Je pense que le veston est inconnu dans ces parages. Voilà un moyen de faire fortune à la portée de tout le monde, et je pense qu'on me saura gré d'en avoir révélé le secret.

Nous sommes restés trois jours à San Benito; la vie à bord est assommante; on joue aux dominos, on pêche à la ligne, on lit, on se dispute, car on parle politique... Cuba est sur le tapis; il y a à bord des Espagnols et des indépendants. On voit le tableau! Le soir, le grand guitariste, M. Manjon, veut bien nous charmer par son talent invraisemblable car il est aveugle : dans le silence de la nuit calme, sur ces flots immobiles, on se sent pénétré d'un sentiment indéfinissable en écoutant les sons si purs et si doux que l'éminent artiste sait tirer de cet instrument ingrat que l'on nomme la guitare; sous ses doigts on dirait une harpe éolienne dont la brise imperceptible éparpille les tonalités tout autour du navire; les matelots se sont groupés aux fenêtres du salon; pauvres gens, pour qui cette musique est un régal, bien qu'ils ne la comprennent pas!...

Pendant la nuit nous avons levé l'ancre et nous avons franchi les frontières maritimes du Guatémala; nous mouillons à Ocos. A la bonne heure! au moins, ici, il y a un wharf en fer qui s'avance dans la mer. Nous allons pouvoir vite embarquer notre café! Hélas! il y a en rade un autre navire de notre compagnie qui charge et un vapeur allemand qui attend; le capitaine, sans hésiter, donne l'ordre de partir: nous allons aller à

Champerico et nous reviendrons dans deux ou trois jours en arrière à Ocos prendre notre chargement.

Je me suis un peu étendu sur ce voyage pour montrer à quel point les voyages sont incommodes et comme il est difficile d'arriver au Centre-Amérique.

San José de Guatémala... enfin! voilà, en effet, quatorze jours que nous sommes à bord!

Wharf... chaloupes à vapeur, grands chalands, maisons convenables de loin, beau drapeau bleu et blanc... mais c'est aujourd'hui dimanche, et on ne travaille pas: impossibilité absolue de débarquer! Il faudra encore passer un jour et une nuit sur le *Starbuck*. Les vivres manquent, il n'y a plus d'eau, et tout le monde est grinchu!

La visite de la douane est passée rapidement, grâce à l'amabilité du chef de la douane, un parfait gentleman. Il me semble d'ailleurs que les gens sont aimables et prévenants dans ce pays.

Le train part à neuf heures trente; la compagnie du chemin de fer est américaine et marche avec assez de régularité, bien que les accidents y aient été fréquents et terribles; cela a même été poussé si loin, que le Président, désirant mettre fin à des hécatombes intempestives, a fixé une limite maxima à la vitesse : c'est vous dire que la ligne est dangeureuse et partant intéressante.

La voie est étroite et très mouvementée; on monte par des lacets incroyables qui exigent des courbes d'un rayon excessivement court. Dès la deuxième station, la vue devient vraiment remarquable; de tous côtés on aperçoit de longues vallées sillonnées de cours

d'eaux ayant comme rideau de fond la mer qui miroite au soleil; de hautes montagnes servent de cadre au tableau, et de-ci de-là se détachent les pointes aiguës des volcans qui ont éteint leurs vastes foyers. La nature s'est mise en frais, car le pays est vraiment beau; c'est un printemps perpétuel.

La topographie du Guatémala offre d'ailleurs des sites incomparables : la Cordillère des Andes traverse le Guatémala du nord-ouest au sud-est dans une direction parallèle au Pacifique. La principale montagne de cette chaîne est la sierra Madre, presque toute l'année couverte de neige. De nombreux rameaux se détachent de la grande artère et renferment un grand nombre de pics d'origine volcanique.

Le plus important de tous est le volcan d'Acatenango, qui se trouve dans la partie centrale de la Cordillère, et s'élève à 4,150 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les dernières éruptions de volcan sont de 1880.

Le système hydrographique est important : les plus grands cours d'eau sont l'Usumacinta, qui se jette dans l'Atlantique et dont le cours est très sinueux; sur le Pacifique, le rio de Paz, qui forme limite avec le Salvador.

Il y a au Guatémala des lacs considérables : le lac d'Izabal, entre les montagnes de la Minas et de Santa Cruza, a une étendue de trente-six milles sur douze; il communique avec l'Atlantique par le rio Dulce.

Citons encore le lac de Peten, peuplé d'innombrables crocodiles et sur les bords duquel se trouvent des

grottes magnifiques : le lac est parsemé d'îlots, ce qui lui donne un faux air de lac italien.

La capitale de l'État de ce nom se trouve même sur une de ces îles.

Le chemin de fer de San José longe le lac d'Amatitlan, le plus joli du pays, entouré de montagnes de tous côtés et offrant des aperçus de fonds de lacs comparables à ceux de la Suisse.

Le sol du Guatémala est très fertile; le climat est tempéré, sauf sur les côtes, terre chaude.

On y cultive le blé, le maïs, le riz, les haricots et les légumes. Le café, l'indigo et le cacao, ainsi que le sucre, en sont les principales, pour ne pas dire les seules richesses.

Les bois les plus précieux s'y rencontrent, mais ils ne sont pas encore exploités, en raison du manque de bras et des difficultés de transport; des minerais précieux en quantité gisent encore enfouis dans les entrailles de la terre, attendant qui viendra les arracher de leurs alvéoles.

La population est de 1,400,000 habitants; dans le nord il y a encore quelques tribus d'Indiens sauvages indépendants, qui vivent de chasse et de pêche sans commettre de déprédations.

De grands travaux exécutés sous la présidence du général Reyna Barrios, actuel chef de l'État, vont en peu de temps transformer le pays, dont l'accès est encore difficile. Dès que le chemin de fer du Nord sera achevé, la civilisation complète du Guatémala ne sera plus qu'une affaire de peu de temps.

Le président est un homme encore jeune et doué

d'une activité prodigieuse. Il est sans cesse à pousser à la création de nouvelles affaires qui puissent donner un grand essor au commerce et à l'industrie, et, pour arriver à ce résultat, il accorde de nombreuses concessions et facilite les travaux de construction de chemins de fer, d'égouts, de voirie, banques, télégraphes, routes, canaux.

Le gouvernement est démocratique, républicain et représentatif : il se divise en pouvoir exécutif, pouvoir législatif et pouvoir judiciaire. Le pays nomme directement le Président de la République, qui gouverne pendant six ans avec six ministres qu'il nomme, et un Conseil d'État de neuf membres. Au fond, cette division des pouvoirs n'est que théorique, car, dans la pratique, le chef de l'État détient à lui seul le pouvoir suprême ; c'est un monarque absolu dans toute l'acception du mot : personne d'ailleurs ne s'en plaint, et on se montre fort satisfait de cette situation. Le pouvoir législatif se compose de soixante-neuf députés, soi-disant élus du suffrage universel, mais qui sont toujours prêts à soutenir les idées du Président ; le pouvoir judiciaire est exercé par des juges de première instance, par des juges d'appel et par un tribunal suprême.

L'instruction publique est obligatoire et laïque ; elle est gratuite et elle est assez avancée, surtout pour les jeunes filles, dont l'éducation est généralement plus complète que dans les autres pays d'origine espagnole.

La religion catholique est respectée par le gouvernement et l'exercice en est libre ; on a même autorisé les processions, il y a peu de temps, et, pour donner

satisfaction aux radicaux, qui, ici comme partout, auraient pu protester, on a taxé les processions et on leur a fait payer une contribution versée au budget de la ville!

Les membres du clergé ne portent pas la soutane et revêtent le vêtement laïque pour sortir.

Les églises sont riches et bien décorées, les chapitres et les fabriques sont en bonne situation, la séparation de l'Église et de l'État ayant favorisé celle-ci.

La ville est située à 1,483 mètres, et la moyenne de la température y est de dix-huit degrés centigrades. Le seul ennui de ces pays est la saison des pluies, qui commence en mai, et ce sont alors des déluges, des aguaceros formidables qui surviennent généralement vers quatre heures du soir et durent une heure, deux heures, quelquefois plus. En août commence la saison sèche. J'arrête ici cette digression qui finirait par des statistiques, et je rentre dans ma narration.

La première station importante où s'arrête le train en venant de San José est Escuintla : une heure d'arrêt, buffet.

Sur le quai j'aperçois une jeune femme très élégante, vêtue d'une robe en mousseline blanche, coiffée d'un chapeau de paille garni de roses et artistement posé sur une luxuriante chevelure blonde Titien : à côté d'elle se tiennent deux officiers en grand uniforme : « La Presidente », me dit un compagnon de voyage.

Mme Barrios est ici l'arbitre de la mode, et, grâce à ses goûts artistiques, je suis certain de trouver à Guatémala une civilisation féminine avancée, car je sais déjà qu'il y a une société très « dans le train ». Cette

perspective me plaît fort après mes deux mois d'isthme de Tehuantepec!

Escuintla est un grand bourg, centre important d'haciendas de café et lieu de villégiature des Guatémaltèques. Le climat y est chaud, et on me dit qu'il s'est produit des cas de fièvre jaune tout récemment; je remonte précipitamment dans mon wagon, et je sens que je ne m'arrêterai pas à Escuintla au retour.

Le tracé commence ici ses aventureux zigzags, et c'est avec une sage lenteur que nous arrivons sur les bords du lac que la voie longe pendant une demi-heure. Des quantités d'Indiennes lavent sur les rives, et c'est un grouillement qui réjouit l'œil; une digue où nous passons traverse le lac dans son milieu, où les bords se rejoignent presque, et une heure après nous entrons en gare.

L'entrée de la ville n'est guère encourageante; des nuages épais de poussière obscurcissent l'air, et le sol des rues est défoncé; des pierres de toutes formes les pavent tant bien que mal, et des trous sans nombre rendent la circulation en voiture plus que pénible. Dans le milieu coule une eau sale, croupie; il n'y a pas d'égout. Les trottoirs sont à peu près transitables, et les maisons qui n'ont qu'un étage ont un aspect très simple avec leurs toitures en grosses tuiles rouges qui avancent en encorbellement. Les façades en sont très rudimentaires, badigeonnées en couleurs claires, garnies de fenêtres grillées assez grandes. Au moment où j'arrive, un décret du Président vient de rendre obligatoire la suppression de l'encorbellement et son remplacement par une balustrade droite surmontant toutes

les façades. Au moins cela arrangera la ville, car certains points ainsi rectifiés donnent une autre physionomie et un autre aspect aux constructions.

Des tramways sillonnent la ville sur deux lignes principales, allant de la gare à la place et y revenant par deux rues différentes. De tous côtés se dressent des poteaux grossièrement équarris supportant des amoncellements de fils électriques servant au service des télégraphes, des téléphones, de la lumière électrique : c'est affreux, mais c'est un mal nécessaire et qui a au moins son utilité.

Cette ville entière, où on ne voit que rarement une maison à deux étages, fait au premier moment une impression étrange, car on ne se figure pas une capitale d'un grand pays avec des constructions qui lui donnent l'aspect d'un gros village, mais avec la réparation que leur fait subir le décret du Président, cela va changer et donner un certain cachet à Guatémala. Les tremblements de terre empêchent absolument de construire des immeubles plus haut, à moins de les élever avec des proportions qui leur permettent de résister, comme les églises, les édifices gouvernementaux, etc. Toutes les rues se ressemblent : c'est un damier numéroté avec les désignations orient, nord, sud, occident. Les fenêtres sont désolantes avec leurs grillages qui empêchent de voir comme il faut les très jolies femmes qui sont assises à leur croisée ouverte et dont la silhouette m'a paru pleine de charme. C'est l'habitude du pays de prendre ainsi l'air à son balcon.

La ville n'est pas très animée, sauf aux environs du marché et les jours de fête. Pas de mendiants dans les

rues ; les passants ont un petit air affairé, et il y a peu de badauds, ce qui s'explique par le manque presque complet de grands magasins à vitrines, comme à Mexico : tout le commerce riche est cantonné dans quatre ou cinq rues, et il n'y a pas d'étalages ; à l'intérieur les marchandises ne sont pas en vue, et sauf sous les arcades de la place, où il y a deux magasins de nouveautés européens avec un peu d'achalandage et un bijoutier, le reste semble se cacher. Les débits de vin se dissimulent moins et sont nombreux ; on y débite beaucoup de liquides de toute sorte ; on boit beaucoup dans les pays chauds.

L'Indien guatémaltèque est propre, tranquille et de caractère doux ; il est en général habillé et en jaquette, pantalon, cravate, mais nu-pieds.

Les femmes sont pauvrement, mais convenablement vêtues ; presque toutes portent des chemisettes blanches brodées en soie ou en coton multicolores, de fabrication du pays.

La vie à Guatémala est chère, relativement à l'habillement et à la nourriture : avec le luxe effréné des femmes, on peut affirmer que le Guatémaltèque doit y regarder deux fois avant de prendre une compagne qui fera de suite un trou gigantesque dans le budget du ménage.

Il y a des familles riches qui vont souvent à Paris ; les femmes s'y font habiller et reviennent à Guatémala, où naturellement les toilettes qu'elles rapportent font éclater l'envie des petites amies, et c'est alors des conciliabules avec les couturières pour rivaliser avec les dernières modes importées de Paris ; les couturières

françaises sont sur les dents ; on en manque même en ce moment ; résultat : de fort jolies toilettes, une dépense folle et, au fond, regret pour la femme d'être obligée de faire ces frais pour se montrer à des gens qui n'y connaissent rien et qui ne peuvent les apprécier ; on se promène dans des rues pleines de poussière ou au paseo une fois par semaine, le dimanche ! Et, le pire de l'affaire, c'est que les femmes ont du goût ; je m'en suis vite aperçu, comme tout bon Parisien que je suis.

La femme du peuple suit ce mouvement d'élégance, mais ne pouvant porter de soieries ou des chapeaux à plumes, dont le moindre vaut vingt-cinq piastres, elle s'ingénie à faire de son mieux et se drape dans des châles de soie aux couleurs éclatantes et très voyantes, généralement roses ou vert criard ! Dans les foules, c'est d'un très joli effet.

La société est ici un peu plus animée qu'à Mexico ; on se réunit souvent : il faut bien faire voir ses toilettes ; on va au cirque, au théâtre ; on aime la musique et on cherche les occasions de se trouver ensemble. Le mari est peut-être moins jaloux que le Mexicain, et les ménages n'en sont pas moins très unis : les mœurs sont douces ici, et le caractère des habitants est moins irascible.

Les gens que l'on rencontre ont l'air satisfait de leur sort et de bonne humeur : on gagne de l'argent facilement par les trois moyens suivants : 1° finca de café, je n'en parlerai plus ; 2° tenir une bonne cantine ; 3° avoir la chance de pouvoir entrer dans des affaires de spéculation, chemins de fer, égouts, etc., qui profitent au pays et surtout à ceux qui les lancent.

La ville est assez mal tenue, l'enlèvement des ordures ménagères se fait mal et le balayage des rues, en raison de leur mauvais établissement, est difficile ; la marche sur les trottoirs est pénible, car c'est une succession de grosses dalles mal ajustées et mal jointes et de pierres mal taillées ; joignez à cela tous les poteaux en bois ou en fer, et vous penserez, comme moi, que l'aspect de Guatémala n'est pas très séduisant. Il y a cependant une quantité de grands édifices et de monuments qui embellissent la ville par endroits : tels l'école de droit, l'hôtel des télégraphes, des postes, etc.

L'école de droit, fondée en 1676 par le premier évêque du Guatémala, fut soumise à la règle de l'université de Salamanca. C'est un monument à l'architecture sobre et en même temps élégant. Un grand patio permet aux élèves de se promener entre les cours. Des conférences y sont données par des maîtres jurisconsultes, et il faut reconnaître que si la nature du Guatémaltèque est par elle-même un peu indolente, le niveau des études est élevé et l'instruction solide. Dans l'intérieur de cet édifice se trouve la bibliothèque nationale, qui, grâce à la sollicitude éclairée du gouvernement, possède une collection de plus de trente-cinq mille volumes, parmi lesquels quelques livres et manuscrits rares.

L'école de médecine est très moderne et vaut une visite, malgré les statues en nombre imposant dont on a cru devoir orner le jardin et qui devraient disparaître.

On a d'ailleurs en ce moment la monomanie des statues en marbre. On a dû certainement faire une

affaire en bloc avec une de ces fabriques nombreuses qui existent en Italie et où on ne travaille que pour l'exportation; on vient, en effet, de placer environ trente statues au paseo, au boulevard, comme on l'appelle ici, qui sont indignes d'une ville comme Guatémala.

Ces figures en marbre, grandeur naturelle, sont juchées sur des socles de deux mètres de haut et représentent des femmes de tous les pays, depuis la Romaine au peplum flottant jusqu'à la femme de nos jours.

J'en ai remarqué surtout trois, dont l'une représentait une dame en costume d'aujourd'hui avec un chapeau à plumes et un parapluie à la main, l'autre en toilette d'intérieur, nu-tête et se faisant les ongles, et la troisième en costume de chasseur masculin avec culotte, fusil et chien! Le tout en marbre du plus beau blanc! Il me semble que le conseil municipal devrait bien donner un coup de balai là-dessus et reléguer tout cela dans des magasins qu'ils seront obligés de créer pour y renfermer tous les rossignols qu'on leur a fait prendre de gré ou de force!

L'école de médecine a formé de bons médecins, et les aménagements sont fort intéressants et bien compris. Je noterai, en passant, que la plupart des chirurgiens d'ici, comme leurs confrères d'Europe, ne pensent qu'à faire des opérations; c'est leur bonheur! Ce goût a franchi l'eau.

Je sortais de l'école de médecine quand je rencontre un Français qui servit jadis au 9e hussards, régiment faisant partie de ma brigade, et avec lequel nous avions

chevauché dans les Vosges, il y a quelque vingt ans : M. Heiny est directeur de la Monnaie à Guatémala et investi de l'amitié du Président, qui lui a confié, il y a quatre ans, le soin de créer de toutes pièces une Monnaie et un laboratoire de chimie.

Je viens de visiter ces deux établissements : j'en suis émerveillé. Qu'on vienne me dire ensuite que les Français ne peuvent monter des fabriques à l'étranger ! Tout est français dans cet immeuble modèle. En moins de deux ans, l'intelligent administrateur, à qui le gouvernement avait donné carte blanche, a installé les machines, monté les balanciers, construit les fours et créé le laboratoire de chimie, qui a beaucoup à travailler pour analyser les produits de ce riche pays.

L'unité d'argent est ici le dollar, dont la frappe est fort bien faite; puis vient la peseta, qui vaut deux réaux, le quart de dollar, le réal, le demi-réal et le quart de réal, qui équivaut à deux sous et demi. Il n'y a pas de monnaie de cuivre; le dollar vaut en ce moment deux francs quarante.

La Monnaie de Guatémala fait honneur au gouvernement, qui n'a pas lésiné à faire grandement les choses.

Je ne veux pas fatiguer le lecteur par les descriptions arides de l'Institut indigène, réservé, comme le nom l'indique, aux seuls Indiens et fondé par le Président Barrios, ni lui décrire l'architecture du Palais municipal sur la Plaza Mayor, avec un seul étage et une colonnade basse qui en orne la façade, ni la caserne d'artillerie. Je ne dépeindrai pas non plus le square qui orne la place, avec son kiosque; mais je vous dirai que cette

ville possède un Conservatoire de musique dont le directeur, musicien savant, M. Gonzalez, a étudié en Italie et en France, et que la ville possède vingt-quatre écoles primaires et trente et une maisons privées d'éducation. C'est stupéfiant pour une population de quatre-vingt mille habitants.

La police est bien faite; les sergents de ville portent un costume simple et de bon goût, tout noir; ils ont la casquette allemande rigide, un veston à deux rangs de boutons en argent; une plaque en argent est cousue sur l'uniforme avec leur numéro, et ils ont autour de la taille une ceinture en fort cuir noir où sont accrochés le bâton de policeman anglais avec sa corde à torsion, un jeu de menottes en acier et un revolver. C'est un véritable corps d'élite; l'organisation est la même que celle de la police américaine et fonctionne avec ordre et régularité. D'ailleurs, la ville est calme et inondée de clarté la nuit par un éclairage électrique d'autant plus intensif qu'en ce moment il y a deux compagnies qui se font concurrence, et travaillent à qui mieux mieux pour avoir le monopole. Aussi on y voit comme en plein jour.

L'armée est équipée et instruite à l'allemande; j'ai retrouvé les casques à pointe et la casquette plate à bouton du Prussien. Les hommes savent se servir de leurs armes, observent bien la cadence du pas, mais ont une vilaine démarche, car on a enfermé leurs gros pieds, habitués à la nudité dès leur plus tendre enfance, dans de lourds et épais godillots, ce qui fait marcher les malheureux absolument comme s'ils étaient sur un terrain planté de clous la pointe en l'air; ce progrès

de la civilisation rend les soldats bien malheureux.

J'ai assisté hier à la revue d'effectif de l'intendant général; les hommes s'alignent vite, manœuvrant régulièrement, mais ce casque me choque affreusement, surtout sur ces figures rouges. Les officiers sont bien, surtout dans l'arme de l'artillerie.

Pourquoi faut-il que, par raison d'économie, sans doute, on laisse les soldats sortir en tenue de travail, pantalon bleu en toile, veston à boutons, le tout usé, sale, avec un képi dont ne voudrait pas le dernier de nos territoriaux?... et Dieu sait pourtant si la coiffure que l'on donne à nos réserves est dégoûtante!

Les musiques militaires sont excellentes et jouent très souvent pour la grande joie des habitants. En résumé, ils ont une petite armée qui ne peut que gagner, grâce au Président actuel, qui donne l'exemple de son goût pour les choses militaires en ne quittant jamais l'uniforme, même au théâtre. Il a créé une école polytechnique où entrent déjà des jeunes gens de bonne famille et qui fournira des officiers distingués. La plus grande partie de la population appartient à la race indigène, mais l'élément étranger augmente tous les ans, et comme l'Allemand domine, il n'est pas rare de rencontrer des femmes blondes, dont le contraste est frappant avec les brunes, qui jusqu'ici étaient les reines du pays.

Le type de beauté chez la femme est tout à fait différent de celui de Mexico. La peau est plus blanche, l'œil plus vif, le sourcil plus épais, l'ovale de la figure plus allongé; mais la bouche est moins bien formée et les dents moins éblouissantes; ce qui tient à la mau-

vaise qualité de l'eau, dont on ne se méfie pas assez dans les pays de montagne, témoin également les nombreux cas de goître qui s'observent ici.

La femme de Guatémala serait charmante si la déplorable manie de se farder n'était pas venue gâter le plus doux des épidermes et rendre désormais nécessaire la crème Simon et le rouge de théâtre. Depuis l'âge de treize ans, la jeune fille commence à se peindre, et c'est désolant! La fraîcheur de la femme disparaît; il n'y a plus de peau unie sous cette couche de blanc et d'autres produits qui l'ont fanée.

La femme, dans ces pays tropicaux, s'use vite, et qui, dans nos contrées, à quarante ans fait encore illusion, ici n'essaye plus de lutter.

Le caractère du Guatémaltèque est avant tout la franchise; il est hospitalier, aimable, mais a peu de goût pour le travail. Il aime le théâtre, le vin, le jeu, les belles, comme on dit dans *Robert le Diable*, aime le luxe quand il peut se l'offrir; rien ne lui paraît assez riche pour meubler sa maison; il a toujours — je parle des familles riches — deux ou trois voitures des meilleures maisons de Londres ou de Paris; il ne s'en sert que pour aller au Paseo, car dans les rues, elles seraient en pièces au bout de huit jours; il a de beaux chevaux achetés au poids de l'or, aux États-Unis ou à Londres, et s'habille généralement beaucoup moins bien que la femme, pour qui la toilette est la vie! On ne trouve pas à Guatémala, bien qu'il y ait de la pauvreté, ce qu'on appelle la misère, et le contraste entre le riche et le pauvre est peu accentué; à part l'Indien, tout le monde porte un vêtement convenable.

On trouve réuni, dans ce minuscule État, tous les éléments qui contribueront à en faire un jour une des nations les plus civilisées du Centre-Amérique, c'est-à-dire des hommes intelligents, audacieux, un bon climat, un sol extrêmement fertile, de l'argent et surtout une confiance extraordinaire!

18 *avril*. — Mon ami le consul de France m'invite à aller faire une promenade en voiture au Paseo, dans son dog-car attelé d'une belle jument achetée aux États-Unis. Nous traversons la ville à un pas plus que lent, car à chaque instant nous sommes menacés d'être jetés sur le pavé, et nous enfilons une avenue sise aux portes de la ville. En me retournant, je vois un panorama de la ville qui ne manque pas d'originalité, dominée qu'elle est par les forts de Matamoros et de San José, sentinelles avancées qui semblent défendre la cité contre une invasion d'ennemis problématiques; je constate simplement qu'elle est sur la défensive du côté du Mexique. Le pays, d'ailleurs, est tranquille, et les révolutions y sont presque impossibles.

Une grande coupure dans les terres, vestige d'un tremblement ancien, sillonne une vaste plaine sur la gauche, dominée dans l'extrême fond par les trois volcans qui, au temps jadis, bavaient leurs laves incandescentes, géants aujourd'hui refroidis et qui se contentent de percer les nuages, autrefois témoins de leurs éruptions tumultueuses.

L'avenue du Paseo est plantée d'arbres peu élevés, et coupée dans toute sa longueur par une plate-bande gazonnée qui forme ainsi deux allées sur tout son parcours. Là sont placées les fameuses statues.

Bordant cette promenade, se trouvent quelques établissements, entre autres l'hôpital militaire, salubre et bien tenu.

Un pavillon assez grand, reproduction de quelque palais italien, se dresse au bout de l'avenue. Il n'est pas terminé; mais je doute que ce soit très réussi, car l'endroit est mal choisi, adossée qu'est cette construction à un énorme aqueduc en forme de digue qui coupe l'horizon d'une ligne droite; j'aurais préféré y planter de beaux arbres. Plus loin que le Paseo, nous passons sous l'aqueduc et nous entrons dans un bois assez vaste arrangé en parc, sorte de bois de Vincennes sans lacs et au bout duquel est le champ de courses. Des allées nombreuses nouvellement créées permettent aux voitures une circulation facile. La faune du parc consiste presque exclusivement en sapins, sauf dans quelques endroits où, pour garnir les massifs, on a planté du café qui pousse bien et dont la verdure foncée réjouit le regard.

Nous croisons quelques attelages assez convenables; un landau attelé de deux chevaux bais, assez beaux, attire mon attention; sur le siège, un cocher en livrée avec une cocarde bleue et blanche, et à côté de lui un adjudant de l'armée en tenue. Dans la voiture, le Président assis sur le siège de derrière, seul, en uniforme de général de division allemand, et sur celui de devant, en face de lui, deux officiers dont un général.

On n'est pas plus tsar! Le temps est beau, la promenade est charmante, mais que les femmes et les jeunes filles ont donc tort de se maquiller ainsi! Le soir, aux lumières, c'est laid; au soleil, c'est horrible!

29 *avril.* — J'ai été deux soirs de suite au théâtre Colon où il y avait représentation; la façade ressemble en petit à la Madeleine, et tout le bâtiment est isolé au milieu d'une vaste place qui sert de square, mais où il n'y a pas un arbre; rien que des parterres et des allées. Le vaste quadrilatère, qui est un peu surélevé au-dessus des quatre rues qui le bordent, est entouré d'une balustrade en pierre garnie de bancs où l'on vient, le soir, écouter la musique qui joue le dimanche et le jeudi. Devant le théâtre, une statue de Colon s'élève au centre d'un bassin rocailleux. La salle est fraîche et coquette, les loges bien garnies; on va au théâtre en toilette très habillée. Les loges sont juste suffisantes pour contenir six chaises, ce qui fait qu'à chaque entr'acte, les locataires se répandent dans le couloir garni de banquettes, où l'on peut aller saluer les dames, causer avec elles; charmante habitude qui permet aux gens et surtout aux femmes de se voir, et qu'on devrait bien adopter à Paris, où ce serait vite à la mode.

L'aspect de la salle, le soir, est agréable, surtout en tenant compte du goût des femmes pour la toilette.

Le Président a sa loge au rez-de-chaussée, à droite, et va souvent au théâtre, car c'est un protecteur éclairé des arts.

Le théâtre Colon appartient à l'État, qui en dispose et donne des subventions aux directeurs, qui ne font pas cependant fortune, les compagnies coûtant très cher à amener, et le public, très chaud les premiers jours, se lasse vite de voir les mêmes pièces plusieurs fois. Avant de quitter la ville de Guatémala pour aller

à Quésaltenango, j'obtiens une audience du Président. C'est un esprit fin et cultivé; il parle l'anglais et le Français avec facilité et clarté.

Il a un passé militaire fort glorieux et a pris part à une infinité de combats où il a pu prouver sa valeur personnelle; son abord est sympathique; il est plutôt petit, avec des moustaches noires soignées; l'œil est intelligent, profond; on y lit la volonté et l'énergie. Peut-être s'écoute-t-il un peu quand il parle, mais ce petit défaut lui a servi en beaucoup d'occasions; il est sûr ainsi de ne pas dépasser sa pensée; son amabilité et sa courtoisie sont proverbiales dans le pays, et ce qui ajoute à lui donner un certain prestige, c'est le fait qu'il est toujours en uniforme et qu'il quitte rarement son sabre.

Au point de vue du gouvernement, il représente, d'une façon absolument exacte, le principe monarchique, car il est autoritaire dans la bonne acception du mot; il dirige lui-même les affaires du pays et ne relève que de lui-même, ce qui fait qu'il réussit à merveille.

Le pays lui devra beaucoup; en effet, grâce à son intelligence des affaires, il encourage les grandes entreprises : tout jusqu'ici lui réussit à souhait. Le Président est galant et empressé avec les dames et a su se créer un salon fort agréable dont la Présidente fait admirablement les honneurs. Il habite une maison simple à deux étages, en face du théâtre, et somptueusement aménagée, mais on y trouve le goût d'une femme, et d'une femme raffinée. Je souhaite au pays de voir bientôt se terminer la grande œuvre du Prési-

dent, le chemin de fer du Nord, qui va relier le Pacifique à l'Atlantique, et je lui souhaite de garder encore quelques années le général Barrios.

22 *août*. — Avant de partir, on me fait visiter la douane, établissement dont on comprendra l'importance quand on saura qu'elle a versé cette année huit millions de piastres entre les mains du Trésor pour les bénéfices des douanes. L'installation ne le cède en rien aux nations les plus civilisées ; il y a même un laboratoire de chimie — encore un — tenu également par un Français, M. Guérold, prêté par le laboratoire de chimie municipal de Paris et qui, par la conscience de ses analyses, peut défendre l'entrée des produits dangereux pour la santé publique et des liquides qui, sous des étiquettes pompeuses, ne sont autres que de triomphantes compositions où il entre de tout, sauf du jus du raisin.

CHAPITRE IX

Départ pour l'intérieur. — Les femmes qui trottent. — Mixco. — Antigua. — Un gérant d'hôtel trop mélomane. — Le clou de rue. — Les trois volcans. — Le tremblement de terre. — Chimaltenango. — Saragoza. — Patzizia. — Le relais ambulant. — Tepam. — Les puces et les rats. — Côtes et descentes. — Chichoi. — Los Encuentros. — Mon cocher devient aphone. — Totonicapam. — Salcaja. — Quesaltenango. — Allemands et Chinois. — La chambre à quatre lits. — De l'hygiène en général. — De tremblements en tremblements.

J'avais formé le projet d'aller visiter le lac d'Atitlan et les volcans dont les plus élevés dominent l'ancienne capitale du Guatémala, la ville d'Antigua ; je devais également pousser jusqu'à Quesaltenango, qui est la principale ville du pays, afin de me rendre compte des richesses cafetières, ces régions étant des centres très renommés de la culture de cette admirable plante.

Je m'étais enquis des moyens de faire la route : il n'y avait qu'une solution, le cheval ou le mulet; on pouvait bien se rendre à Quesaltenango en diligence en trois jours, mais par une tout autre route. Je préférai d'ailleurs le premier mode de locomotion, avec ses arrêts à volonté et la liberté de mouvements. A grand'peine je pus me procurer un cheval, deux mulets pour mes malles et un mozo. S'il est une chose difficile à Guatémala, où l'on a pourtant des facilités de vie, c'est

de trouver des montures : il y a peu de loueurs, et ils mettent toujours de la mauvaise volonté ; cependant, à force de travail personnel et en perdant deux jours, je loue un beau mulet, moyennant quarante piastres pour l'excursion, au propriétaire de mon hôtel, et deux mulets et un guide à mon collègue du Congrès des Américanistes, le docteur Zeller, qui vient d'arriver avec sa femme et qui doit séjourner un mois ici. Il veut bien me les prêter pour dix jours. Je lui adresse ici toute ma reconnaissance. La science réunit les frères ennemis.

Me voilà enfin en route pour Antigua : si la sortie de Guatémala est animée, la route l'est encore plus : tout le long du chemin on rencontre une foule d'Indiens, surtout des femmes, venant du village de Mixco, qui vont à la ville vendre des tortillas toutes chaudes, des légumes et des fruits; par suite d'une singulière habitude qui n'existe qu'ici, sur ce parcours entre la capitale et le petit village, distant de seize kilomètres, les pauvres Indiennes trottent sur la route comme des chevaux, c'est-à-dire qu'elles courent avec une régularité parfaite, toujours par groupes de quatre à cinq, et rasant le sol avec leurs pieds nus qui soulèvent de la poussière : elles portent sur la tête en équilibre une lourde corbeille ou, le plus souvent, un gros ballot sur l'échine, retenu par une bande de toile passant sur le haut de la poitrine. C'est un spectacle extraordinaire de voir ces femmes jeunes, vieilles, jolies ou laides, parcourant le chemin pendant près de deux heures et demie, à une allure de près de sept kilomètres à l'heure. Elles balancent les bras en trottant

et vont gaiement, causant entre elles. Même par les plus fortes chaleurs, elles conservent cette allure; tous les deux cents mètres, elles se mettent au pas, aspirant l'air à pleins poumons, et quelques minutes après repartent au trot.

Nous croisons également des Indiens, véritables bêtes de somme, qui portent sur leur dos des charges invraisemblables; j'en vois un qui a une armoire à glace énorme, attachée par des cordes qui toutes se relient à une sorte de lanière en cuir large de dix à quinze centimètres, un peu bombée, qui s'applique exactement sur le front et sur la tête de l'homme; il marche courbé en deux, le poids de la charge réparti sur les reins et sur la tête ; un autre porte une chaise longue enveloppée dans sa housse; d'autres des caisses, des barils de vin, de la volaille, en un mot on se croirait transporté aux temps de l'antiquité, où tous les transports se faisaient ainsi.

A trois cents mètres de la ville, je me retourne; la capitale se distingue nettement avec ses églises blanches qui se profilent élégamment dans le fond vert; dans les lointains de hautes montagnes se perdent dans les nuages, et, si la vue est moins belle que celle de la vallée de Mexico, elle n'en reste pas moins fort pittoresque.

Nous montons une pente accentuée avant d'arriver à Mixco, où la place est intéressante avec sa vieille église à façade peinturlurée, sa fontaine à arcades et ses lavoirs couverts : c'est un village des Abruzzes, si vous contemplez le costume des femmes, qui gardent sur la tête une serviette ployée en quatre, très aplatie, ce qui est tout à fait italien et leur sert à porter leurs

paniers; la jupe rouge rayée et la chemisette blanche brodée de bleu ajoutent à la ressemblance. Une diligence attelée de cinq mules nous croise sur la place même, où nos montures se reposent : les voyageurs semblent épuisés, poussiéreux; décidément, j'ai bien fait de choisir le cheval.

En sortant de Mixco, nous suivons pendant douze kilomètres les flancs escarpés de hautes montagnes, chemin taillé souvent dans le roc, et qui a dû coûter fort cher; on a tout le temps, à sa droite, un précipice qui va s'approfondissant à mesure que l'on s'élève; le paysage est boisé et n'a rien de bien curieux.

Arrivés sur la crête, mon baromètre marque 2,300 mètres; sur l'autre versant nous avons devant nous une vallée étendue, arrêtée dans son extension par des chaînes de collines qui vont à l'ouest; le pays a l'air riche en céréales, en maïs, mais le sol est entrecoupé par de grands mouvements de terrain qui doivent rendre la culture difficile. La route décrit des crochets sans fin, jusqu'au petit village de Santa Lucia, d'où commence une descente très longue jusqu'à Antigua, au travers de gorges sombres et d'escarpements boisés remarquables.

A huit heures du soir; nous faisons notre entrée dans Antigua, ville qui me paraît complètement morte; aucun bruit, aucune lumière; la lune brille, pas une âme dans les rues; j'entrevois des maisons basses hermétiquement closes, et tous les cent mètres je vois se dresser d'énormes murailles, de majestueuses ruines d'églises, de palais, masses de pierre que la nuit agrandit et qui me frappent d'étonnement.

Mon mulet boite fort, et j'arrive tout juste à l'hôtel Rojas ; j'entre, je descends de ma monture, je demande le propriétaire de l'hôtel; le mozo me répond :

— *No puede, canta !* (Il ne peut venir, il chante!)

J'entends en effet des chants qui me paraissent détestables ; je me dirige de ce côté et je trouve, dans un salon, une dizaine de personnes, que ma présence semble peu préoccuper, groupées autour d'un piano. J'appelle à haute voix le patron de l'hôtel; il daigne venir, mais de mauvaise grâce, et il me conduit en grognant au fond d'nn corridor où il me montre une chambre quelconque avec le lit en sangle : « C'est tout ce que j'ai, et encore demain à six heures vous serez obligé d'en prendre une autre où il n'y a pas de fenêtre, car celle-ci est promise », me dit-il.

Je réponds à ce dilettante qu'il pouvait retourner à ses chères études, et que je l'engageais à travailler beaucoup pour arriver à un résultat satisfaisant.

Cela fait, je me dirigeai avec mes trois montures à l'Hôtel Central, où l'hôtelier me reçut à merveille et me fit donner une chambre convenable au premier étage. Le lendemain matin, je vois venir mon guide tout navré; il m'avertit que mon mulet a dans le pied de devant un énorme clou de rue et qu'il ne peut le sortir ! Vérification faite, mon mulet ne peut faire le trajet. Quel contre-temps ! Je m'informe, et on me dit que je ne trouverai pas un bon mulet ici pour faire la route et qu'il vaut mieux prendre une voiture. J'en cherche une, et moyennant 150 piastres je fais un marché avec un loueur qui me mènera à Quesalténango, m'y attendra trois jours et me ramènera à

Guatémala. Je renvoie mes montures à la capitale; voilà un voyage qui me coûte déjà cher.

Antigua renferme environ 15,000 habitants; cette ville est le Versailles du Guatémala, sauf que les monuments qui attestaient son ancienne splendeur ne sont pas en aussi bon état que le palais du Roi des Rois.

De tous côtés, on voit de ces immenses constructions dont les murs épais sont encore debout; sur les façades, des encadrements de fenêtres richement sculptées; sur les portes, des écussons artistement fouillés, un fragment de corniche, un chapiteau, une ogive finement découpée, portant les armes d'Espagne, prouvent la splendeur que les Espagnols avaient déployée pour imposer leur domination.

Dans la calle Réal, traversant la rue, se voit encore un arc intact, ancien débris de quelque opulente demeure; plus loin est l'école centrale, qui fut le palais des Évêques, avec un patio où sous d'élégants portiques se distinguent encore, ciselées sur les murs, les armes des prélats qui ont administré cet important diocèse. Une fontaine avec sa large vasque de marbre s'élève au centre de cette cour, et des massifs de fleurs égayent l'aspect un peu nu de ces murailles. Le gouvernement entretient le mieux possible les ruines qui en valent la peine et a pu en utiliser quelques-unes.

Le palais de la justice militaire, en façade sur la grande place, repose sur des piliers en granit qui forment un portique; au centre du monument est une vaste entrée au fond de laquelle je vois, à travers une grille à côté de laquelle montent la garde deux soldats armés jusqu'aux dents, une foule de prisonniers

qui fument, qui se promènent; de temps à autre une femme, une Indienne, s'approche à un mètre de la grille et vient causer avec un de ces malheureux ; sur la place s'agite une multitude de gens : c'est le marché; on y vent des tortillas, de la viande séchée, du poisson sec, des fromages, des laitages, des œufs, des fruits, des légumes, etc. Les vendeuses sont assises par terre, accroupies sur les talons; la face est cuivrée, la lèvre épaisse, les cheveux abondants et noirs, mais moins bien soignés qu'au Mexique; comme type le naturel du pays ressemble à l'Indien du sud des États-Unis, le Peau-Rouge; le vêtement des hommes est toujours le pantalon blanc et une espèce de veste grossière sur une chemise, et le chapeau de paille, non plus pointu, mais rond. La femme porte l'enroyado et la chemisette longue et brodée : cette partie du costume est très ample et bouffante, et laisse toute liberté aux bras.

L'homme est vigoureux et travaille mieux que dans le pays voisin; il gagne sa vie dans le transport des fardeaux, et dans la région on préfère employer le porteur « homme » que le porteur « animal ».

On trouve à Antigua quelques magasins bien assortis; la vie y est tranquille comme dans une ville de province en France; le climat y est délicieux et parfaitement sain.

Des trois volcans qui percent la nue et qu'on voit de partout à Antigua, un seul, celui de Agua, est encore en ignition; il n'est plus cependant dans la période éruptive, et le seul danger que courent les habitants de Ciudad Vieja, petit village au pied même de la montagne, est d'être enseveli sous le sable, qu'au moment

des pluies l'eau arrache au flanc du volcan et charrie jusque sur la place et dans les rues. Tous les ans la couche augmente, et on calcule que dans trente ans Ciudad Vieja sera ensevelie complètement. J'aurais désiré faire l'ascension de ce volcan, mais en cette saison de l'année c'est impossible, à cause des pluies. Le voisinage de ces cratères n'est pas sans troubler les conditions atmosphériques de l'endroit; l'aventure qui m'est arrivée le prouvera. Vers onze heures et demie du soir, je sommeillais tranquillement, quand je sentis mon lit de fer secoué avec violence; je me réveillai en sursaut; la secousse continuait; sautant à bas de mon lit, qui devenait inhabitable, je saisis mon revolver et m'écriai : « Qui est là? » Pas de réponse; sans lâcher mon revolver, j'allumai une allumette..... personne!

Un tremblement de terre d'une durée de près d'une minute était cause de cette agitation; n'entendant plus aucun bruit dans l'hôtel, je me fis le raisonnement que cela devait être fini, et je me recouchai.

Le lendemain matin, on m'apprit que ces secousses annonçaient le commencement de la saison des pluies; tels les coups de canon qui signalent l'arrivée d'un monarque dans sa capitale. A cinq heures du soir, un aguacero formidable vint transformer pendant deux heures la ville en une Venise sans gondoles!

A cinq heures du matin, je quitte la ville dans ma voiture, léger phaéton à quatre roues avec une capote, assez confortable, dans laquelle je vais faire en trois jours les deux cent quarante kilomètres qui me séparent de Quésaltenango. J'ai quatre chevaux à ma disposition, mais il n'y en a que deux à la voiture; les autres vont

suivre derrière sous la conduite d'un homme à cheval. Je suis très commodément assis à côté de mon cocher, qui est à peu près propre ! Nous traversons Antigua sur une étendue de près de dix-huit cents mètres, car la ville s'étend en longueur entre deux collines et sur le bord d'un torrent. La route jusqu'à Chimaltenango est aussi fréquentée que celle de Mexico ; ce ne sont qu'Indiens des deux sexes portant sur le dos ou sur la tête les provisions les plus disparates ; ici, je vois passer une charge de bois spécial qui sert à faire des torches pour brûler à l'air libre ; cela remplace la cire : c'est la lumière du pauvre ; puis vient une femme suivie de cinq jeunes filles dont les corps frêles ploient sous des lourds fardeaux de maïs ; quatre hommes, l'un derrière l'autre, portent d'énormes marmites en terre vernissée, poids terribles qui semblent les écraser ; puis je vois défiler des sacs de haricots, de farine, qu'un fort de la halle se refuserait à porter à plus de deux cents mètres ; voici venir un cheval avec un petit sac de maïs placé sur la selle et conduit par un vieil Indien qui porte une charge double de celle de l'animal ! A chaque tournant de route, ce ne sont que bêtes humaines dévalant au trot, suant, soufflant et ne s'arrêtant que pour étancher une soif ardente aux gais ruisseaux qui traversent la route et qui semblent avoir été ainsi détournés de leur cours pour adoucir les fatigues immenses d'une race condamnée aux travaux forcés à perpétuité. Et, chose rare, l'Indien ne se plaint pas ; il est au contraire réjoui, la femme surtout ; vous distinguez, sur ces traits sans expression, des traces de fatigue, mais presque toujours aussi le sourire ; elle

cause avec ses camarades de route, elle semble voler sur le chemin poussiéreux, mais, une fois sur la place du marché, elle reste là, accroupie, de midi à quatre heures, sans bouger, son panier devant elle, appelant le client, puis elle refait son bagage, replace son panier sur la tête, et, les réaux gagnés attachés dans le coin de sa ceinture, elle reprend avec entrain le chemin de son village.

30 *avril, Tepam.* — Je quitte Tepam, où j'ai passé la nuit, à quatre heures du matin. Nous rentrons dans les montagnes et, malheureusement aussi, dans la poussière, qui ne va plus nous quitter et qui est la vraie plaie du Guatémala. Ce qui ne manque pas non plus, ce sont les puces; il y en a partout, c'est effrayant et c'est un véritable fléau ; nul ne peut s'y soustraire.

J'ignore à quoi cela tient, et les recherches scientifiques auxquelles je me suis livré pour essayer de me rendre compte de cette abondance d'un insecte aussi nuisible qu'inutile n'ont pas abouti. J'ai retrouvé cet animalcule à Antigua, à Tepam, de même que j'avais eu affaire sérieusement à lui à Guatémala, au théâtre, en tramway, partout. Je pense que c'est endémique !

Puisque nous sommes en train de parler des rongeurs, je me permettrai également de déplorer le développement effroyable de la gent ratière. Le rat est un animal qui, dans les temps reculés, avant la conquête, a dû être considéré comme une divinité, car on en a laissé se perpétuer la race sans songer à la détruire; il y en a dans tout le pays une abondance telle que, si jamais Guatémala a un siège à supporter, elle pourra en nourrir ses défenseurs avec prodigalité. Je ne vais

pas jusqu'à dire qu'on les élève, mais on ne fait rien pour les exterminer. Ils n'ont encore dévoré que des volailles, des chats, des chiens, mais je crois que, si l'on ne veut pas prendre des mesures radicales à leur égard, il faudrait au moins décréter une bonne ordonnance de police pour les faire museler. Cette longue digression a été amenée sous ma plume, à la vue de deux rats de forte taille qui se livraient un combat acharné sur mon lit, dans ma chambre, pendant que j'écrivais ces quelques lignes, près de la porte, d'où je pouvais les apercevoir.

En sortant de ce village on a devant les yeux un rideau de hautes montagnes. « Nous allons monter là-haut », me dit mon cocher, et, en effet, nous commençons l'ascension d'une invraisemblable côte à lacets, aux angles aigus, où les chevaux peuvent à peine tourner; dix-huit kilomètres sans un seul plan horizontal pour faire souffler les chevaux! Il faut caler les roues pour permettre à ces pauvres bêtes de se reposer un instant, et le coup de collier du départ est effrayant.

Le panorama est agréable, mais je continue à préférer la vue des montagnes d'en bas.

Mon cocher excite ses mules avec un chapelet de paroles, de cris et de hurlements qui n'ont rien d'humain, et qui vont du sifflement aigu au roulement du tambour, exécuté sur le cuir de la capote.

Je préfère la descente, où, en fait de bruit, il siffle très légèrement; je suis sourd à la montée, et il me faut toute la descente pour revenir à mon état normal.

Les mules sont épuisées, et il faut les alterner avec les autres toutes les deux heures. Ce moyen de voyager avec son relais ambulant est fort pratique, et on peut arriver ainsi à faire de grandes courses.

Nous arrivons à onze heures à une petite auberge, à un endroit appelé Chichoi, sise sur un promontoire de montagnes d'où l'on jouit d'un coup d'œil féerique.

Au loin, l'œil embrasse un horizon immense d'où se détachent, hauts dans le ciel, huit volcans tous éteints : volcan de Sanlucas, Tolmian, Santiago, San Pedro, etc. Au pied de ce dernier, j'entrevois la masse azurée du lac d'Atitlan, sur les bords duquel sont de nombreux villages : Solola, Santa-Cruz, Atitlan et une infinité de petits hameaux ; région riche en café, en cannes à sucre et en cacao.

De tous côtés l'on ne voit que ramifications de montagnes, forêts et précipices, plateaux et vallons ; c'est une débauche de dénivellations dues aux soulèvements successifs de ces énormes souffleries en ébullition. Toute la surface du sol a subi des éventrements, des bouleversements terribles, et le feu, disparu petit à petit de ces cheminées, a laissé l'écorce terrestre se refroidir, mais conserver la marque des boursouflures tourmentées qui sont la caractéristique du Guatémala. Toute cette région est uniquement d'origine volcanique.

Sans aimer outre mesure la Beauce, je dois avouer qu'au point de vue de la facilité des voyages, je la préfère ; le déjeuner à Chichoi est plus que mauvais, et il me faut encore cinq heures de voiture, par une affreuse

route, pour arriver à Encuentros, point d'intersection de quatre routes qui vont à Solola, à Quiché, à Guatémala et à Quésaltenango. Là il n'y a pas de village, mais le gouvernement y a établi une sorte d'hôtellerie où se trouvent un relais de poste, une dizaine de chambres, un bureau télégraphique, une cuisine tenue par un ménage, et des lits dans de grandes chambres complètement nues, blanchies à la chaux. C'est suffisant pour une nuit.

Le lendemain à six heures, je repars avec mon véhicule, qui est vraiment laid et sale.

Je me figurais naïvement en avoir fini avec les côtes, mais, hélas! la multiplication des dépressions continue de plus belle. Mes mules n'en peuvent mais; quant à mon cocher, il ne peut plus émettre que des grognements rauques dus au mélange de poussière et d'alcool bu à tous les ranchos de la route; il devient aphone, et comme les animaux ne marchent qu'au cri, sinon ils s'arrêtent, je suis obligé de remplacer mon automédon.

A deux heures, après un arrêt d'une heure à une misérable auberge nommée le Desconsuelo, au milieu d'un bois de sapins, à une hauteur de trois mille mètres, commence, une descente égale à peu près à la montée de Tépam, qui nous amène à Totonicapam, petite ville assez habitée, qui est établie sur une grande plateforme taillée à pic sur le flanc d'une montagne.

Encore une série de montées, et à cinq heures du soir je suis à Salcaja, sur un petit cours d'eau, qui n'offre d'original que l'amour de la verroterie développé à l'excès : toutes les Indiennes sont couvertes

de colliers, de bracelets, de perles qui viennent en ligne droite d'Allemagne.

Un cours d'eau suit la route arpentée par de nombreux Indiens, porteurs de provisions et d'une foule de marchandises de toute sorte.

Quesaltnéango, où j'arrive à sept heures, est une ville qui surprend au premier abord, car elle est peut-être plus européenne que Guatémala. Elle est située entre deux montagnes élevées, où l'on exploite des carrières de pierre, ce qui explique les constructions remarquables qui s'y rencontrent. Les maisons en pierre de taille à deux étages ne sont pas rares; il y a même une sorte de palais monumental occupé par des commerçants et dont la façade, ornée d'une haute et belle colonnade, fait bon effet. Il faut aussi admirer la maison où est la compagnie du chemin de fer occidental et deux ou trois hôtels particuliers élevés par des banques.

Le pavé y est bon, l'éclairage parfait, et il y a une certaine vie sociale : le malheur est que l'Allemand domine partout; on ne voit que des noms allemands sur les boutiques; tous sont d'origine germanique : tels Rosemberg, Zadyck, Stahl, Krodyck, Laisz, Vienmam, etc. 80 pour 100 des magasins sont entre leurs mains, et puis viennent, très riches, les Chinois, qui ont le monopole des vêtements de travail, dont ils fournissent toute la région et contre lesquels même les Allemands ont renoncé à lutter en raison de leur bas prix. Les Espagnols ont quelques maisons, et la France est représentée exclusivement par les pâtissiers, boulangers, cuisiniers et pharmaciens.

C'est peu pour un pays où il est facile de largement gagner sa vie ; mais les Allemands sont plus intelligents que nous sous ce rapport.

Les églises sont en grand nombre, et leur riche décoration m'étonne. Ce luxe d'autrefois qui a laissé des traces sérieuses ne s'explique pas aisément en pensant qu'à cette époque il n'y avait que des masures et des huttes. Il faut donc croire que les moines avaient remplacé les anciens temples du paganisme par des édifices non moins somptueux, pour conserver et entretenir la superstition religieuse.

L'Indien d'ailleurs a conservé ses traditions ; il n'entrera dans l'église qu'avec son petit cierge à la main, qu'il ira allumer et déposer à terre devant le saint qu'il honore, son patron ; quelques-unes des statues ont quelquefois plus de cent cierges allumés près de l'autel, quand d'autres, moins fortunées, n'en ont qu'un ou deux.

L'Indienne a le teint très foncé, la taille petite, mais ses yeux sont vifs et perçants ; tout le reste est laid, surtout la bouche, dont la lèvre inférieure est très gonflée. Les naturels d'ici aiment les couleurs voyantes, les châles de laine multicolores, les chemisettes très galonnées, les foulards très chamarrés ; les hommes et les femmes vont nu-pieds, mais ils portent le guarache et des vêtements épais et chauds, car il fait froid relativement, et, même par les plus beaux temps, le thermomètre ne marque pas plus de vingt-quatre degrés centigrades.

L'hôtel Colon, où je suis descendu, est, comme tous les hôtels du pays, sauf à Guatémala, un capharnaüm où le voyageur est compté comme une unité qui doit

tenir le moins de place possible; c'est ce qui explique qu'il n'y a que des chambres à trois ou quatre lits.

Quand un voyageur arrive, on lui désigne un lit dans une chambre où sont déjà installés trois compagnons de voyage. Le mobilier en dehors des quatre lits, se compose de quatre tables de nuit, quatre chaises, deux lavabos, et au centre une vaste table qui est commune et sur laquelle il doit être nécessaire de tracer une division en croix à la craie pour établir la portion à laquelle chacun a droit. Cela coûte trois piastres par personne.

Ne désirant pas de camarades, j'ai payé un peu plus cher et j'ai eu une chambre pour moi tout seul! Il y a dans cette petite ville un mouvement commercial considérable, car il n'y a pas de chemin de fer, et les transports se font à dos d'homme ou de mulet. Les voyages à l'intérieur se font à cheval, et il arrive tous les jours de nombreux cavaliers à l'hôtel Colon. Ce qui m'étonne le plus, c'est le manque total de bagages de tous ces voyageurs. Une couverture où est peut-être roulée une chemise, et c'est tout! Les Anglais qui font le tour du monde avec un sac de nuit sont distancés.

Ces États de Centre-Amérique n'ont pas encore introduit chez eux à l'état d'habitude les règles strictes d'hygiène et de propreté des Anglais ou des Américains. Il y a même des ustensiles de ménage absolument inconnus.

Les ablutions et les bains sont très succincts, et l'hygiène ne gagne rien à ce laisser aller; on s'étonne, à l'étranger, d'apprendre que des maladies règnent encore à l'état endémique et souvent épidémique dans les

pays chauds. Cela me surprend moins depuis que je les ai parcourus.

La municipalité ne s'occupe pas assez de la salubrité publique, et l'ivrognerie est une cause principale de ces maladies.

Les Indiens se grisent hebdomadairement avec de l'alcool; les blancs, avec des coktails artistement fabriqués par des garçons de cantine américains engagés à cet effet au poids de l'or; on sert dans les bars, en plus de cette boisson échauffante, des liquides horriblement frelatés, mais habilement colorés par les procédés de chimistes, savants remarquables de tous les pays, qui ne pensaient pas, en cherchant à découvrir les mille propriétés de la houille, qu'ils deviendraient inconsciemment les grands empoisonneurs de cette fin de siècle.

En passant sur la place, j'entends un orchestre où le cuivre domine; j'aperçois sortant de l'église un long cortège : c'est l'enterrement d'un Indien. Les indigènes veulent qu'après leur mort, on passe le corps par l'église, ce que ne font pas les blancs dans ce pays. On dépose la bière à l'entrée, le prêtre dit quelques prières, et on se dirige vers le cimetière : en tête marche la musique, cinq ou six instruments; derrière vient le cercueil porté à bras par huit hommes qui se relayent; voici ensuite la famille et les femmes, toutes encapuchonnées dans des pagnes en grossières dentelles : ce sont les parentes; elles sont suivies par un groupe de vingt à vingt-cinq pleureuses, d'hommes et de jeunes filles portant sur la tête des cruches pleines d'alcool de cannes à sucre. Tous les assistants, sauf les porteurs et la musique, sont ivres morts, les femmes surtout;

elles crient, elles pleurent, elles trébuchent, tombent, se relèvent : à chaque cent mètres le cortège s'arrête, les jeunes filles, qui boivent moins, elles, circulent avec leurs cruches et achèvent de griser les malheureuses. C'est leur manière d'honorer les morts ! Au cimetière, les porteurs et la musique pourront se mettre au niveau des autres, mais pas avant, et c'est la seule chose à laquelle veille la police; ce qui se comprend, car on ne se rend pas bien positivement compte de ce qui se passerait si les porteurs étaient, eux aussi, dans le même état.

Pauvres gens qui prennent ainsi leur revanche de l'état de bêtes de somme auquel on les a réduits : l'ivresse du dimanche est traditionnelle, et l'Indien y pense toute la semaine, encaissant avec amour sa paye pour se donner sa seule jouissance. Leur race s'avachit, s'étiole, la scrofule a gagné tous les petits, et la femme ne craint pas de contaminer son lait en se livrant ainsi à cette habitude affreuse, triste chose et triste résultat de la civilisation.

Mon retour à Guatémala se fait bien, sauf l'émotion que m'ont causée en route quatorze tremblements de terre, heureusement espacés, mais qui m'ont fait dormir une nuit à la belle étoile, l'hôtellerie de Los Encuentros ayant été à moitié démolie la veille. Je revois néanmoins gaiement les endroits par où j'ai passé, et, le dixième jour après mon départ, je rentre dans la capitale au grand trot de mules fraîches (car on m'avait renvoyé un relais de Guatémala), ravi de mes cinq cents kilomètres faits dans la même voiture, dans des routes impossibles et sans accident.

CHAPITRE X

En mer. — Acajutla. — Débarquement en ballon. — Péages multiples. — Sansonate. — La coulée incandescente. — Exilés politiques. — Encore les Allemands. — Le faux café. — La mule colis. — Le Congo. — Le train de ballast. — Les champs de bataille. — Santa Ana. — L'hôtel dans la rue. — Chinamatal. — La Ceiba. — La diligence. — Cotes à 20 pour 100. — Santa Thècla. — San Salvador. — Dîner de Français. — La Libertad. — Réflexions d'un désœuvré.

Décidément cette compagnie sans rivale qui s'appelle le Pacific Mail se moque agréablement de ses passagers.

Je dois partir pour le San Salvador le 5, et nous sommes encore à Guatémala le 8, attendant son bon plaisir ou plutôt celui de MM. les agents de la Compagnie, qui, pour plaire aux propriétaires de Cafetales, font rester deux ou trois jours le navire dans un port pour donner le temps aux finqueros d'envoyer leur marchandise sans se presser.

Enfin le *City of Panama* est annoncé, le voyage de Guatémala à San José est vite accompli, et nous sommes à bord, mais le vapeur doit rester deux jours en rade pour embarquer le précieux grain.

Après quinze heures de navigation, nous mouillons à Acajutla; enfin j'aperçois sur la côte quelques rochers; au loin le volcan d'Izalco qui fume, lançant des torrents de fumée.

Le débarquement est pénible : on commence par nous entasser près de quatre-vingts dans une barque avec nos bagages : la mer est agitée, et le mal de mer fait des ravages sérieux. Arrivés au wharf, c'est avec une véritable terreur que nous nous apercevons qu'il a au moins sept mètres de hauteur; on descend une espèce de plate-forme circulaire, avec une petite balustrade qui peut contenir six personnes, et à peine le véhicule a-t-il touché le plancher de la barque qui se balance avec fureur, à cause du ressac sur les roches, que tout le monde se précipite et veut être de la première ascension. Une voix forte retentit, la mienne : « Les femmes d'abord, puis les malades ! » On m'obéit machinalement, et les malheureuses actrices, qui pour la plupart réalisent les deux conditions susénoncées, disparaissent dans les airs. Mon tour arrive, je suis un des derniers et j'éprouve, pendant que le câble nous hisse, la même impression que si j'étais dans la nacelle d'un ballon

Une fois sur le wharf commence une série de vexations dont on ne peut se faire une idée; voici le compte exact de mes déboursés :

2	piastres	pour la barque;
2	—	pour l'ascension;
2	—	pour mes bagages;
2	—	pour droit de stationnement sur le môle;
2	—	pour sortir du wharf;
2	—	pour la conduite des bagages à la douane.

Total : 12 piastres.

Heureusement qu'elle ne vaut ici que 2 francs 45. Il faut ajouter que toutes ces sommes sont soutirées avec tant d'amabilité et de bonne grâce qu'on ne peut se formaliser. Ce pays est doté de fonctionnaires et d'agents charmants, mais on voit tout de suite que le pays est riche.

Acajutla, comme toutes les villes de la côte, ne renferme que les bureaux du chemin de fer, la douane et quelques maisons, dont un hôtel passable.

Le train part à une heure et demie pour Sansonate : la ligne est très bonne, très sûre, mais elle est du système à voie étroite. La végétation est celle des pays tropicaux et partout toujours aussi luxuriante ; le pays cependant a l'air plus fertile que le Guatémala, plus vert, moins sec.

Sansonate est une jolie petite ville de trente mille habitants, traversée par un torrent qui permet de fabriquer la lumière électrique et fournit l'eau potable en abondance. Les maisons sont bien construites ; il y a assez de vie, de mouvement, et c'est un centre important d'affaires : il y a deux banques, qui fonctionnent régulièrement et avec succès. C'est naturellement le café qui fait les frais de tout ; on le cultive tellement et on en plante de si grandes quantités que le Salvadorénien en arrive à ne plus récolter de maïs ni de blé : on fait venir les objets d'alimentation de l'étranger ; on ne rêve qu'au café, on ne parle que de cela, ce qui se conçoit, le rapport en étant fabuleux.

Le marché de Sansonate est fort original ; il est constitué par une multitude de tentes très bariolées dressées sur la place. C'est le marché primitif, qui

rappelle un peu un marché arabe : ce ne sont que soieries chatoyantes, cotonnades claires, verroterie, fausses perles; les femmes du peuple passent leur temps à se promener à travers le marché, devant les éventaires : l'œil est charmé par toutes ces nuées de belles filles aux jolies formes et aux cheveux soigneusement peignés.

Il y a nombre d'églises, mais on ne retrouve plus la richesse de celles de Mexico ou de Guatémala. Ce sont de pauvres édifices intérieurement et extérieurement; on sent que l'argent du pays va à l'extérieur et que les dollars gagnés vont se dépenser le plus vite possible en Europe.

A quatre heures je vais entendre la musique dans le parc, mot un peu impropre pour désigner une place carrée sans un seul grand arbre, où sont seulement des plates-bandes et des allées. Le kiosque traditionnel n'est pas encore construit, ce qui paraît étonnant. Les habitants de la ville sont là qui se promènent en tournant dans le même sens; ils ont l'air gais et enjoué; on me montre un groupe d'individus qui semblent des conspirateurs, et qui causent avec animation. Je ne me trompais pas dans mon impression : ce sont les révolutionnaires du Nicaragua, le général Ortiz en tête, qui, vaincus de la veille, viennent d'arriver; ils ont pu se sauver sur une mauvaise barque de pêche au nombre de quinze, et après une périlleuse navigation ont débarqué au Salvador. Leurs compagnons moins heureux, qui n'ont pu tenir dans le bateau, ont été pris et fusillés. « Doux pays! » comme dirait Forain.

Ici, à San Salvador, il ne faut pas croire que la tranquillité soit absolue ; la dernière révolution a pris fin il y a environ huit mois; en général, ces troubles durent peu, deux mois, trois mois au plus, le temps de tuer quelques milliers de citoyens, ce qui amène forcément la fièvre jaune et rend la contrée malsaine. On s'est égorgé ici l'année dernière ; on ne s'en souvient pas trop : l'ancien président, le général Ezeta, est à Paris, et le nouveau, le général Guttierez, préside en paix jusqu'à ce qu'il survienne de nouveaux désordres. Ces troubles sont purement politiques, et cela ne fait pas grand mal au pays, le prix du café ne baissant pas. Le commerce en souffre passagèrement, mais après il reprend de plus belle, d'autant plus facilement que les Allemands sont ici légion et que l'argent ne leur manque pas. Le développement qu'ils ont pris sur la côte du Pacifique est extraordinaire; presque tout le commerce est entre leurs mains tenaces; ils savent, avec l'habileté que donne un travail assidu, extraire de ce pays riche des fortunes considérables.

Je m'explique parfaitement pourquoi les Français viennent peu dans ces contrées, car il faut une vraie dose de courage pour vivre, avec un climat malsain, dans un pays où la vie est chère et où malheureusement nos compatriotes ne savent pas faire d'économie, gaspillant tout ce qu'ils gagnent avec une facilité inouïe; pourtant les salaires sont élevés. La nourriture est, d'habitude, mauvaise et peu hygiénique; l'Allemand s'acclimate partout, mais il n'en est pas de même pour le Français, qui ne se trouve bien que chez lui et ne possède pas cette qualité des races teutoniques de tout

supporter, tout souffrir, jusqu'à des humiliations, pour établir et consolider leur situation.

Aussi se sont-ils vengés de ce qu'ils ont eu à peiner en introduisant dans ces pays toutes les falsifications imaginables, depuis les cigares fabriqués avec de la paille trempée dans de la nicotine jusqu'aux eaux-de-vie faites avec je ne sais quel alcool et qui sont vendues six francs la caisse de douze bouteilles à bord, à Hambourg! Ils vendent de la fausse toile, du faux fer; c'est une vraie industrie du faux : ils ont même trouvé le moyen de faire du faux café!

J'ai eu entre les mains des grains de café falsifié! Je me contenterai de faire remarquer que le San Salvador est une des plus riches contrées du monde pour la production de ce végétal.

Le soleil se couche, la cime du volcan reste encore en lumière, pendant que les ombres de la nuit envahissent la plaine; la petite ville est pleine de mouvement, avec sa station au centre de la ville, son va-et-vient de charrettes à bœufs, de cavaliers qui reviennent des fincas, de femmes qui vont chercher de l'eau aux fontaines publiques, portant en équilibre sur leur tête de lourdes jarres en terre; un train vient d'arriver : la locomotive avec sa cloche qui sonne est là devant moi, reprenant haleine, et un flot de voyageurs, Indiens pour la plupart, sortent des wagons en causant joyeusement dans leur idiome incompréhensible. Il y a de la vie dans ce coin de terre.

Le soir, dîner intime chez le directeur d'une des banques, M. P..., un Bordelais fixé ici, dont la charmante femme, une Parisienne, nous fait les honneurs

de son logis avec une grâce charmante. Six convives : les maîtres de la maison, deux Parisiens et deux Bordelais. Bonne fortune pour nous tous de nous trouver réunis.

En rentrant, la nuit est claire, et j'aperçois le volcan d'Izalco en pleine ignition : la lave sort du sommet, incandescente, baveuse, elle coule sur le flanc de la montagne, où elle trace un sillon rouge ardent. Tout le reste est dans l'ombre, et la vue de cette ruissellure, qui semble une coulée de fonte, est extrêmement curieuse. C'est un beau spectacle qui m'arrête un instant.

20 *mai*. — A six heures du matin je monte en wagon pour Santa Ana, la seconde ville de la république de San Salvador; nous laissons à notre gauche le volcan; à ce sujet, un savant du pays veut bien me dire que, si jamais le feu qui la ronge s'arrêtait, Sansonate disparaîtrait, car la cessation des éruptions provoquerait d'effroyables tremblements de terre. Il est probable que les habitants de cette intéressante cité doivent regarder avec anxiété si le cône fume encore. Le jour où ils ne verront plus rien, il est certain qu'il y aura un bon départ à la station.

La campagne est agréable, avec des pâturages verts, de beaux ombrages : des troupeaux paissent sans même se soucier du train qui roule au milieu d'eux; le bétail a belle apparence de santé; l'eau est abondante, l'herbe épaisse, la frondaison est joyeuse, et un soleil bienfaisant inonde ce paysage presque anglais de ses rayons divisés par leur passage à travers les feuillages des acajous et des cèdres.

Le train transporte beaucoup de voyageurs, et en

plus des fourgons à bagages, j'aperçois un grand wagon long, grillé, qui renferme six mules toutes sellées et portant, accroché à la têtière de la bride, chacune un jeton de cuivre avec un numéro gravé, dont le double est entre les mains du propriétaire.

Une mule aux bagages et enregistrée n'est pas chez nous chose connue, et le fait m'a paru devoir être signalé.

Arrivé à destination, le cavalier enfourche sa mule et part. C'est pratique.

La voie n'étant pas finie encore jusqu'à Santa Ana et n'ayant pas de monture pour aller plus loin, je profitai, ainsi qu'une vingtaine d'Indiens, du train de ballast ou de travail qui sert à porter les ouvriers jusqu'à un endroit appelé le Congo, où je devais trouver une voiture que j'avais retenue par le téléphone (1).

Me voilà donc installé avec mes deux malles sur un tas de sable, au centre d'un wagon plate-forme : c'est ainsi que j'ai fait les quinze kilomètres de la nouvelle ligne. Comme confortable, cela laisse un peu à désirer.

Au Congo — ici on ne fabrique aucun savon — je trouve ma voiture, et c'est heureux, car le nom du lieu s'applique à une région où il n'y à pas trace d'habitation. Ma carretela à l'air solide : le cocher est aimable, et les mules allantes. La route que je suis est accidentée, mais déplorable ; la culture du café s'y étale dans toute sa beauté ; chose curieuse, la propriété par ici est très divisée, et on ne trouve pas,

(1) Le téléphone relie toutes les villes et villages importants du Salvador. C'est un réseau merveilleux qui pourrait être donné en modèle à la vieille Europe.

comme au Mexique ou au Guatémala, de ces haciendas qui enrichissent seulement une famille. Tout le monde est un peu propriétaire au Salvador, et le moindre Indien a son petit cafetal; c'est ce qui explique la difficulté que l'on a de trouver des bras pour la récolte. Les plus grandes propriétés ne donnent pas plus de deux à trois mille quintaux; au Guatémala, il y a des fincas, comme celle de Chocola, qui est entre les mains des Allemands qui donnent trente-cinq mille quintaux à l'année (1)! Quelques propriétaires du Salvador cependant possèdent plusieurs fincas de trois mille quintaux chaque, ce qui fait déjà un gros revenu.

Nous nous arrêtons un instant à Cuautepec, grand village situé sur le bord d'une lagune où abonde un poisson qui a fort bon goût et dont le commerce est florissant.

De Cuautepec à Santa Ana, la route est montueuse et sillonnée de charrettes à bœufs; mon cocher m'indique un endroit du chemin où l'on s'est battu avec acharnement, lors de la dernière guerre civile; les combats furent meurtriers, surtout de ce côté, et, sur la droite, on voit un vaste cimetière où reposent vainqueurs et vaincus.

— J'étais là, ajoute mon cocher, non sans une certaine pointe d'orgueil.

— Ah! fis-je, et avec qui?

— D'abord avec Ezeta, et quand j'ai vu que cela allait mal, après trois heures d'un combat violent, j'ai été grossir les rangs de Guttierez, notre adversaire.

(1) Le quintal vaut aujourd'hui 40 piastres, ou 100 fr. environ.

— Et vous avez lutté contre vos camarades de la veille?

— Tiens, c'te bêtise! avec acharnement, et vous voyez que j'ai bien fait, puisque nous avons triomphé!

Un commentaire déflorerait cette cynique naïveté.

Cela donne absolument l'idée de ce que sont les révolutions politiques ici.

« Il est mort beaucoup d'hommes. » En disant ces mots, mon cocher me montre l'endroit où on a brûlé un grand nombre de cadavres, et un ravin où furent enterrés une bonne quantité de Salvadoréniens : la route passe dessus, un peu surélevée : la terre se tassera avec le temps!

Autre cimetière en arrivant à Santa Ana; celui-là c'est pour ceux qui n'ont pas combattu, mais que la fièvre jaune, conséquence inévitable des guerres de ce pays, a envoyés jouir du repos éternel dans un monde meilleur.

C'est sur cette impression funèbre que j'ai fait mon entrée à Santa Ana : aussi n'ai-je pu voir en beau ce gros village, lourd, mastoc, aux maisons basses et mal entretenues; l'hôtel où me dépose ma carretela s'étend de chaque côté de la rue, qui semble un vaste corridor; les chambres sont au rez-de-chaussée et donnent toutes sur le trottoir, seule issue pour y pénétrer et seule ouverture pour la lumière et l'air. Au-dessus de chaque porte, le numéro de la chambre, dans la rue même!

C'est commode pour ceux qui veulent déménager à la cloche de bois, c'est-à-dire clandestinement. Il y a six chambres de chaque côté de la rue.

Santa Ana est le centre de tout le commerce de café

de la région, qui est la plus riche de la république. On y compte quatre banques, deux cercles, deux journaux, douze églises, un marché étonnant, un théâtre qui n'est pas fini, de belles maisons à deux étages, — chose rare, — huit pharmaciens et trente-cinq mille habitants. On y trouve en plus cent quatre-vingt-sept débits de boissons! On voit que c'est une ville riche. Ce qui ne manque pas non plus, ce sont les noms allemands et les noms juifs! On ne voit partout que Dreyfus, Cohen, Bloom, Haas, Rosenbleim, etc.; en revanche, pas un nom français. Et il y a de l'argent à gagner à foison dans ce pays! C'est navrant.

Le propriétaire de mon hôtel est en prison. Il paraît qu'il a mis brutalement à la porte de son hôtel un Allemand, qui d'ailleurs lui devait de l'argent et qui, complètement gris, était venu l'insulter : l'ivrogne, en tombant, s'était un peu abîmé, et deux jours après, cet homme s'étant plaint à son consul, l'hôtelier était arrêté et mis en prison. A mon départ, il n'était pas encore relâché.

Les gros négociants seuls ont à souffrir des révolutions, car les deux partis, suivant qu'ils sont vainqueurs ou vaincus, les taxent fort cher et leur font payer des contributions de guerre très élevées.

Lors des derniers événements, un des négociants d'ici dut, sous menaces de mort, verser aux insurgés soixante mille francs, et quand les vainqueurs revinrent dans la ville, il dut en verser cent mille, en punition d'avoir donné de l'argent aux révolutionnaires! C'est plein de gaieté. Il faut qu'il fasse de rudes bénéfices pour rattraper cela!

Je connais un négociant du Nicaragua qui prudemment a quitté son pays au commencement de la révolution et est venu s'établir avec sa famille à San Salvador, attendant la fin du conflit. Son fils était resté à la tête du magasin ; mais, comme on ne pouvait retirer les fonds du négociant déposés à la Banque qu'avec la seule signature du père, absent, on ne put le taxer. On se contenta de lui prendre pour dix mille francs de marchandises.

Chose curieuse, les banques ne souffrent en rien. On m'en a donné l'explication : en cas de victoire, il faut bien que les insurgés trouvent des établissements solides sur lesquels ils puissent compter pour les lendemains de la guerre ; le parti de l'ordre n'y touchera pas non plus, car il en a besoin.

L'armée ici est plus facile à manier qu'à Guatémala, car le Salvadorénien est docile et singulièrement disposé à comprendre ce qu'on lui demande et ce qu'on lui enseigne. Il se bat bien, est très vaillant, lutte avec courage et aime son métier.

Des instructeurs français viennent d'être mis à la disposition du gouvernement du Salvador pour dresser l'armée. Ils viennent d'arriver, et la mission se compose d'un capitaine, d'un lieutenant d'artillerie et de deux adjudants.

Avec quelle joie je reverrai des compatriotes !

Avec l'achèvement du chemin de fer, Santa Ana deviendra plus important que San Salvador, où le chemin de fer n'aboutit pas encore directement.

Pour aller à la capitale, il nous faut suivre la même route ; mais, cette fois, je préfère prendre un cheval et éviter le Congo et le train de ballast, en allant

d'une traite à la Joyia. En quatre heures nous sommes à Chinamatal, petit village indien d'où nous montons à la station.

A trois heures de l'après-midi, mon train stoppe à son point terminus, à la Ceyba. A la station, il y a abondance de montures et de diligences : à cause de mes bagages, je choisis ce dernier mode de locomotion et je me case à l'intérieur, entre deux jeunes femmes blanches et agréables, ayant en face de moi trois Indiennes dont l'une donne à teter à un enfant couvert de dartres purulentes !

Le chemin passe dans une gorge de montagne très escarpée que le chemin de fer n'a pu franchir jusqu'ici.

Nous avons cinq mules attelées à la voiture, qui vont très doucement aux montées, mais rattrapent cela aux descentes, où elles partent à fond de train ; les secousses sont effrayantes, et si je n'avais que mes deux voisines, je ne me plaindrais pas, mais j'ai l'enfant aux pustules en face de moi et je fais des efforts inouïs pour ne pas le toucher.

Enfin, après deux heures de marche sur cette route poussiéreuse, nous atteignons un pont situé au fond d'un ravin ; en face de nous la route continue, mais quelle route ! Je n'exagère pas en disant que la pente est de plus de 20 pour 100, et cela sur une longueur de trois kilomètres environ !

Deux paires de solides bœufs sont attelées devant les deux mules de flèche, et la diligence se met pesamment en marche pour opérer en trois quarts d'heure cette ascension extraordinaire. A la descente, on attelle les bœufs derrière pour retenir la voiture !



DÉPULPAGE DU CAFÉ. GUATÉMALA.

Pourquoi n'a-t-on pas fini le chemin de fer? En somme, il n'y avait pas d'insurmontables difficultés : il doit y avoir des dessous... On m'a conté que cette difficulté énorme de transporter les marchandises à la capitale par cette voie était profitable au port de la Libertad, situé de l'autre côté, et que certains intérêts étant en jeu, on n'achevait pas la voie ferrée; mais tout cela, c'est de la politique, et je me suis promis de ne pas en faire.

En haut de cette côte insensée, on suit une belle route bordée de propriétés cafetières jusqu'au village de Santa Thécla, qui est le Saint-Germain du Salvador. Ce n'est pas précisément la même chose, et ce village est laid, mais ce doit être sain, car les rues sont larges et les maisons ont l'apparence confortable.

La diligence me dépose à la porte de la station, car s'il est vrai qu'il y ait une solution de continuité, l'orgueil des Salvadoréniens est satisfait, puisqu'ils peuvent dire qu'on arrive à San Salvador en chemin de fer (1).

Là ,tout est anglais : locomotive, wagons, employés, jusqu'à l'odeur *sui generis* que les compartiments ont conservée.

Dans le train, quelques dames de Santa Thécla, en costume de soirée, qui vont au théâtre; à sept heures nous sommes arrivés.

Le voyage a duré quinze heures, et il est permis de dire que le trajet est accidenté : mule, chemin de fer, trois changements de train, diligence, etc. En arrivant à l'hôtel Bronchy, je suis invité à dîner par le con-

(1) De Santa Thécla à San Salvador il y a environ 12 kilomètres.

sul de France, qui donne un grand dîner en l'honneur des officiers français arrivés tout récemment.

Je retrouvais des camarades et des Français : c'était double plaisir pour moi, et j'ai pu me faire l'illusion que j'étais dans mon pays.

On a beaucoup toasté, et la fête s'est terminée par la *Marseillaise*, dont aucun de nous d'ailleurs ne savait les paroles. Les convives se composaient de quatre Parisiens, quatre Méridionaux, deux Alsaciens, un Auvergnat, un Salvadorénien fils de parents français, un Normand et un Bordelais.

San Salvador a ce grand avantage, sur les villes que j'ai déjà vues, qu'elle est propre, que le pavé est bon, les maisons peintes, les magasins avec des vitrines et l'ensemble plus attrayant. Cela a toujours un peu le caractère village, car les rues sont larges et les constructions basses, mais il y plus de civilisation, du moins à l'œil.

Les fiacres sont commodes, propres; les policemen pareils à ceux de New-York, et la population indienne moins débraillée qu'ailleurs : au point de vue général, il est bien évident que les hautes bâtisses qui se trouvent de temps en temps en façade sur les rues donnent un aspect tout autre; ainsi la maison du Président, en forme de chalet, avec ses trois étages, est charmante; la cathédrale est, je crois, unique au monde : elle est tout entièrement construite en bois : c'est une merveille !

Le commerce semble prospère, à en juger par le mouvement qui se produit dès le matin; l'hygiène et la salubrité sont excellentes; l'eau, malheureusement,

est mauvaise, et il faut la filtrer. Sans les révolutions la fièvre jaune n'existerait qu'à l'état endémique léger.

L'armée, grâce à mes camarades, va recevoir un dressage parfait, et comme l'indigène est en général très docile et en même temps très vaillant, il se fera vite et deviendra un bon soldat. Comme le pays n'a que peu de chevaux, il n'y a pas de cavalerie, mais il possède une artillerie excellente avec de vrais canons et de bon pointeurs!

San Salvador est célèbre par la beauté de ses femmes, qui sont bien faites; les traits sont assez réguliers, mais les yeux sont charmants avec de longs cils noirs, les sourcils bien plantés; les cheveux sont très fins. La bouche est bien formée, moqueuse; on se peint moins qu'au Guatémala, et l'on sacrifie moins à la mode.

L'homme est actif, entreprenant, travailleur; il est moins enclin à la spéculation que le Guatémaltèque: il est joueur, mais gère bien ses intérêts et dépense son argent d'une façon utile. Son premier luxe est d'avoir de beaux mulets, car dans ce pays on ne peut voyager en voiture, et il n'est pas rare de rencontrer des finqueros sur des mules de trois mille francs. En résumé, on vit bien ici, mais simplement : le Président actuel, d'ailleurs, donne l'exemple de la simplicité et d'une vie patriarcale.

Nous voilà en pleine saison des pluies : quel phénomène étonnant! Tous les jours à cinq heures, après une journée splendide, le soleil se cache, de gros nuages noirs montent de l'horizon, et en moins de dix minutes un orage éclate, des torrents d'eau se dé-

versent sans interruption pendant trois ou quatre heures, quelquefois un peu plus : le lendemain, le ciel a repris son manteau d'azur, le soleil sa puissance de calorique, et le feuillage, plus vert que jamais, a secoué sa dernière gouttelette.

1er *juin.* — Je viens de quitter San Salvador dans une voiture à quatre chevaux pour aller à la Libertad, le second port du Salvador, plus important que celui d'Acajutla et où se débarquent presque toutes les importations.

La route est, par miracle, assez bonne, mais très accidentée. Après le café, qui aime les hauteurs, nous atteignons des prairies où sont de belles vaches; on se croirait en Normandie, d'autant qu'à travers les interstices des coteaux on aperçoit la mer et que des arbres semblables à des pommiers parsèment les pâturages.

Je franchis les soixante kilomètres en six heures et j'arrive au petit port de Libertad, où j'apprends que mon bateau le *San José* (*Pacific Mail;* bien entendu) a trois jours de retard.

Ce minuscule port manque de ressources, car, à part l'hôtel Hidalgo, où je loge, la douane et la commandancia, il n'y a que vingt-cinq maisons.

Le Pacifique est calme, mais les lames continuent à se briser sur le sable avec un grondement formidable : ce ressac est vraiment curieux, car la mer est comme une nappe d'huile.

2 *juin.* — Rien en vue! Un grand trois-mâts décharge des planches en sapin. La chaleur est torride et la fraîcheur est impossible à trouver; j'essaye de m'in-

staller pour passer quelques heures à contempler la mer à l'ombre d'un arbre isolé sur la plage. Mon œil suit chaque volute qui vient se rouler sur le sable. Quelle puissance perdue dans cette monotone poussée d'une vague à l'autre! quelle force inutilisée et incaptable contiennent ces molécules incompréhensibles qui paraissent vouloir creuser le sol du rivage à chaque déversement d'eau, et qui, par un mécanisme inexpliqué, ne peuvent que lécher cette surface plane au lieu de la broyer comme le roc!

Le sable reste là, inerte, étalant toujours sa masse désagrégée, fine et compacte tout à la fois et plus unie que jamais. Les estacades les plus solides, les môles les plus puissants, les monstrueuses carènes en acier des navires modernes ne résistent pas, et la plage, avant, pendant et après la tempête, a conservé sa forme primitive...

CHAPITRE XI

Le *San José*. — Corinto. — Le croiseur américain. — Coups de vent. — Panama. — L'hôpital français. — Le canal de Panama. — Colon. — Les appontements de la Boca. — Aspinwall. — Difficultés de voyage. — Cent milles en cinq jours. — Le *Derwent*. — Grey Town. — Le faux canal du Nicaragua. — Port Limon. — Cartago. — San José de Costa Rica. — A bord du *Fournel*. — Cartagène ou l'Andalousie en Colombie. — Pics et sommets neigeux en terre chaude. — Plus haut que le Mont-Blanc. — Curaçao. — Puerto Cabello.

Voici enfin, ancre en rade, le vapeur du *Pacific;* il est difficile de voir une compagnie abuser plus odieusement de son monopole. En plus, les agents ne vous donnent jamais aucun renseignement et vous disent carrément qu'ils préfèrent un sac de café et même deux à un membre du Congrès des Américanistes, ajoutant que celui-ci rapporte et que l'autre coûte! J'ai failli avoir une affaire avec le gérant du bureau de la Compagnie dans un des petits ports du Pacifique, mais j'avoue que le ridicule d'une rencontre m'a fait accepter de suite les excuses qu'il s'est d'ailleurs empressé de me faire, quand il a vu que je le prenais sur un ton plus qu'élevé.

A bord des navires de cette ligne de vapeurs, les officiers, en général, connaissent leur métier au point de vue commerce, mais ils ne font aucun cas des voyageurs et

ils sont très affairés, les navires étant toujours chargés jusque sur le pont et la comptabilité matière très embrouillée. Le commandant est le moins occupé du bord, ce qui a permis au capitaine du *San José* de me donner des renseignements intéressants sur les côtes du Pacifique.

Il y a à bord quelques danseuses italiennes, retour du Guatémala, avec demi-fortune faite; on aime bien la danse et surtout les danseuses dans ces contrées. Leur présence à bord égaye un peu le *San José*, dont les passagers représentent à peu près le monde entier : nous sommes quinze Italiens, douze Américains, un Anglais, huit Salvadoréniens, deux Guatemaltèques qui vont faire la fête à Paris, quatre Français, dont un Parisien, un Grec, deux Chinois et un nègre.

A midi, nous apercevons un phare, le seul sur la côte depuis la Californie, avec celui d'Acapulco ; ce feu est situé sur un petit îlot séparé de la terre par un chenal trés étroit qui donne accès dans un bras de mer, où est situé Corinto, ravissant petit village baigné par des eaux tranquilles et où deux ou trois appontements, permettant un débarquement facile, remplacent avantageusement les wharfs incommodes de la côte.

Le niveau de l'eau est très élevé, et les marées sont peu sensibles à Corinto, qui est bâtie au milieu d'un bois de cocotiers; tout le pays est très verdoyant.

Nous mouillons en face de la douane, à côté d'un croiseur américain, l'*Alert*, qui est venu là pour défendre les intérêts de ses nationaux pendant la révolution qui dure encore, mais qui touche à sa fin.

Le navire américain est plaisant à l'œil; il est peint

en blanc et bien assis sur l'eau; c'est un vieux modèle, mais il possède une mâture élevée qui lui permet de naviguer à la voile dans de bonnes conditions.

Quelques officiers de marine viennent à bord : comme on comprend cela de la part de ces malheureux qui, depuis quatre mois, sont là, le navire ancré dans la rivière, surveillant des gens qui ne courent pas grand danger et menant une vie fort ennuyeuse!

L'arrivée des officiers américains sur le *San José* a mis le navire en allégresse : on s'invite, on trinque surtout beaucoup; les danseuses flirtent et le champagne coule. Un des Italiens ouvre le piano, on chante et on danse. A minuit, les officiers de l'*Alert* regagnent leur navire, dont les cuivres brillent sous les lueurs de la lune qui vient de paraître.

Je viens de visiter le *Man of war* au pavillon étoilé des États-Unis : comme ces vieux vaisseaux à batterie ouverte, au pont large et dégagé, étaient plus confortables que nos tristes et laides machines de guerre actuelles, où il n'y a pas de place pour faire l'appel des hommes!

Le matelot américain est excessivement vigoureux, et cela fait plaisir, quand on vient de vivre pendant huit mois au milieu d'Indiens émaciés et rongés par l'alcool, de voir ces robustes gars du Nord, rouges, trapus, à la charpente solide, aux bras musclés...

Le commandant me fait les honneurs de son bord avec courtoisie; l'équipage compte 153 hommes, et la tenue du navire est parfaite.

Je débarque à terre : ce petit village est gentil; de là part le chemin de fer pour la capitale, Léon, et pour Managua et Grenade. Hélas! que ne puis-je visiter ces

contrées! Mais le temps me presse peut-être plus que la révolution ne me fait peur, et pourtant on se bat encore là-haut; les morts ne sont pas enterrés, la fièvre jaune commence son œuvre, le commerce est paralysé, on est épuisé, et ce n'est pas le moment d'aller visiter un pays que la guerre éprouve cruellement : ce serait même de mauvais goût d'aller chercher des impressions chez un peuple qui ne peut en ce moment montrer qu'une horrible misère et que des traces sanglantes de guerre civile. J'attendrai que le Nicaragua soit définitivement pacifié pour y pénétrer et rapporter des documents intéressants.

J'ai donc rejoint le *San José*, disant non pas adieu mais au revoir à ces côtes boisées, à ces hauts volcans, à ces lacs énormes qui occupent une grande partie du pays.

On me montre à bord un billet de banque curieux : les insurgés, ayant eu besoin d'argent, ont trouvé des billets de banque d'un établissement qui avait fait faillite deux ou trois ans avant : ils ont pris ce stock, ont biffé les signatures des administrateurs, ont apposé les signatures de leurs chefs, dont l'un était le futur président de la République et en ont mis en circulation pour plus de cent mille piastres, en forçant les négociants et les commerçants à les prendre en payement des marchandises qu'ils leur achetaient.

Le billet est signé de Baccati, président de la République, et de trois autres noms.

Cela me paraît fort intelligent et en tout cas essentiellement pratique.

Je regrette bien vivement de n'avoir pu aller visiter le Valle Menier, cette immense hacienda de cacao qui

appartient à notre grand chocolatier. Il paraît que c'est une splendide propriété, tenue comme un parc et installée admirablement.

Nous sommes de nouveau sur le Pacifique, dont les grosses lames nous font rouler bord sur bord. Autant les côtes du Mexique et du Guatémala sont monotones et basses, autant celles du Nicaragua et de la Colombie sont remarquables par leurs montagnes élevées, qui viennent mourir sur le rivage, par leurs îlots nombreux, hérissés de rochers à pic et couverts de forêts épaisses où nul mortel n'a jamais pénétré. La mer est semée littéralement de tortues à fleur d'eau, immobiles qui se dérangent à peine sur le passage du navire. Sur ces carapaces qui luisent au soleil se tiennent perchés de gros oiseaux de mer qui semblent heureux de pouvoir se reposer sur ces îlots flottants.

Sur le rivage surgissent de hautes falaises que nous allons côtoyer pendant trois jours avec des alternatives de mer calme et de vents très forts qui soufflent toujours dans les mêmes parages, toute l'année; les fonds sont grands, les courants violents et la navigation dangereuse; la mer devient moutonneuse, mais le *San José* est tellement chargé qu'il roule à peine.

Nous débouquons dans le golfe de Panama pour aller en deux heures prendre notre mouillage à l'abri de deux petites îles élevées où le fond est sûr; là sont les magasins de la Compagnie du Pacific Nord et de celle du Sud. C'est une rade ouverte où l'on est encore à deux milles de Panama, qui se dresse, charmante de couleur et d'originalité, sur une langue de terre s'avançant dans la mer et dominée par

des collines verdoyantes où j'aperçois de loin les toitures rouges de l'hôpital français. Sur la gauche, l'entrée du canal de Panama. Un remorqueur en sort, traînant deux lourds chalands chargés de vase qu'ils vont déverser en pleine mer. On y travaille, paraît-il... Il est trop tard pour aller à terre, et force nous est de remettre notre débarquement au lendemain.

Panama est une ville qui a cet avantage sur les cités du Centre-Amérique, d'avoir des maisons à plusieurs étages; quand on y arrive par mer, elle fait un joli effet et semble une ville riche, car le port est animé; la marée se fait sentir si violemment, qu'elle occasionne une différence de niveau de près de huit mètres. De plus, la mer est pleine toutes les huit heures, ce qui fait trois marées par jour. Tout le golfe, sur un rayon de deux milles de Panama, n'a pas de fonds et découvre à marée basse, laissant à sec des quantités de bancs de coraux, de madrépores, qui rendent à marée haute l'accostage au wharf très difficile pour les seuls bateaux qui peuvent y arriver. Une nuée d'embarcations sillonnent le bassin et donnent de la vie. Tout le tour du golfe est d'un vert éblouissant, avec des horizons lointains de collines.

La ville est absolument cosmopolite, ainsi que le veut sa situation géographique; les rues sont convenables, les magasins ne manquent pas, et c'est justement la présence de tous les étrangers de passage qui a forcé les négociants d'avoir des approvisionnements de toute espèce de choses. Les Chinois viennent en tête du marché, puis les Allemands et les Juifs; les Français sont peu nombreux, en dehors du personnel du

canal, dont je reparlerai plus loin. On a, paraît-il, beaucoup amélioré la ville, qui me semble propre, et où je trouve des places avec des arbres, de beaux édifices, entre autres celui de la Compagnie du Canal et la cathédrale. Les maisons ont toutes de grands balcons en avance pour respirer la fraîcheur le soir; la lumière électrique éclaire la ville, et un tramway, mû par l'électricité, fait le bonheur des habitants de Panama, en leur permettant de s'installer sur les cars où ils restent en famille, le soir, pendant une heure, faisant la navette entre les deux points terminus; l'idée est charmante, et cela coûte moins cher qu'un fiacre. L'ensemble de Panama est tout à fait différent de l'idée qu'on s'en fait; la ville est riante, c'est un passage incessant de voyageurs venant de tous les pays du monde; c'est la ville où l'on fait les rencontres les plus bizarres; j'ai revu des disparus de Paris échoués dans le canal sous de faux noms; j'y ai rencontré des modistes de Paris devenues des grandes dames au Nicaragua ou au San Salvador.

C'est ici le refuge de tous les Présidents des Républiques-centre américaines sans emploi qui travaillent à chercher des partisans pour fréter un navire et tâcher de rentrer dans leur pays; c'est ici que les grands marchands de perles viennent s'approvisionner dans ce marché de Panama, très achalandé, encore bien que les pêcheries des îles des Perles s'épuisent un peu.

C'est par ce petit port que passent incessamment toutes les compagnies plus ou moins lyriques qui vont charmer les Amériques Nord et Sud. Ces grands conquérants se divisent le nouveau monde, et à leur retour à Panama, ils élaborent de nouveaux plans, heureux

s'il leur reste encore des plumes. Panama, enfin, est une ville de plaisirs faciles pour l'étranger que de longues navigations ont horripilé, pour les marins qui oublient un instant leurs dures fatigues, et mal heureusement aussi pour le modeste employé du canal, car Panama offre des écueils plus dangereux que ceux du Pacifique. On boit de la glace en quantité folle; il est vrai de dire qu'elle est fabriquée avec beaucoup de soins, eau bouillie et filtrée préalablement. La consommation est telle, que les deux fabriques gagnent de l'argent. La température y est curieuse; pendant la saison sèche, de janvier à juin, l'air est aussi humide que pendant la période des pluies; la chaleur y est forte et surchargée d'humidité; on transpire d'une façon atroce, même sans bouger; les nuits surtout sont pénibles.

Le nègre domine à Panama; tous les anciens travailleurs du canal, venus des Antilles, sont restés et ont fait souche. Ce sont de beaux et solides gaillards, qui ont prouvé leur force de résistance en étant encore pleins de vie, aptes au travail et gagnant leur pain aisément; ils trouvent facilement du travail. Les femmes s'habillent de percales très claires et portent un chapeau de paille canotier garni de feuillage ou de fleurs; elles adorent les couleurs voyantes, et plus elles sont noires de peau, plus elles ont de goût pour les nuances claires; les rubans ont des attraits tout particuliers pour ces malheureuses, qui en mettent le plus qu'elles peuvent sur leur robe et sur leur corsage. C'est amusant de voir toutes ces faces noires avec des robes blanches. J'ai la bonne fortune de retrouver un ami en la per-

La voie décrit une courbe, et mon compagnon de route me montre, sur la droite, un mamelon jadis pointu, taillé en assises, la *Culebra*. C'est là que se sont émoussés les aciers les mieux trempés; c'est la pierre d'achoppement du canal.

Toute cette œuvre, grandiose, saisissante, tient en deux mots : la *Culebra*, et sa vie en dépend! Quand on entreprit le canal, on a voulu, et l'avenir a prouvé qu'on avait tort, rassurer le capital engagé, et on a commencé par le plus facile, c'est-à-dire les deux bouts. On se mit à creuser le canal dans les parties planes, et l'eau s'y introduisit; le capital était trouvé; on attaqua la *Culebra* et l'*Imperador*, mais quand la pioche eut entamé ces couches élevées, on s'aperçut que ce serait difficile, et, en peu de temps, l'idée du canal à niveau disparut du projet, car c'était et c'est encore irréalisable! Les difficultés ont continué jusqu'à ce jour, et la *Culebra* n'a encore perdu que quarante mètres de sa hauteur primitive de cent dix mètres. Le canal à écluses fut décidé, hélas! trop tard : le capital était englouti!

Le travail fait par l'ancienne Compagnie, bien que très sérieux et plus important qu'on ne le croit, a coûté un milliard quatre cents millions! Je n'ai pas à rechercher ici ce qui a pu être gaspillé.

A l'heure actuelle, la nouvelle compagnie marche vite et bien; les locomotives fument et des nuées de wagonnets roulent dans la *Culebra*, qui ressemble à une fourmilière, deux mille ouvriers y travaillant activement. Les miasmes du commencement ne se font plus craindre autant, car la couche de terre de dessus est seule dan-

gereuse; les chantiers se forment et les études se poursuivent avec soin; les écluses sont déjà indiquées, et il faudrait peu de chose pour mettre du mouvement dans l'isthme. En arrivant au bas Obispo, l'ingénieur me montre le point où viendront s'arrêter les eaux du lac immense qui inondera le pays et où le canal sera balisé dans toute sa longueur, vingt-deux kilomètres sur douze environ. Au bout du lac se dressera le barrage du Chagres, dont les eaux, plus abondantes qu'il n'est nécessaire, inonderont le pays et formeront ce magnifique plan d'eau qui assainira la région. Le total des écluses de chaque côté sera de cinq, toutes alimentées, sauf celle du bas, par les eaux du lac supérieur, créé également avec le Chagres, à un niveau de soixante mètres, plus que suffisant pour les services du canal et des écluses. Du lac à l'Atlantique, à Colon, le canal est fait et mesure vingt-deux kilomètres navigables. La question du canal, tous renseignements bien pris, peut se résoudre à ceci : comme grands travaux, les barrages des deux lacs, travaux ayant des précédents et faciles à faire; percement de la *Culebra* et abaissement de son plafond actuel de soixante mètres à trente-huit mètres, c'est-à-dire, que si l'on prend le lac inférieur, une fois à son niveau, et l'écluse du côté du Pacifique à la même cote que le lac, il reste à ouvrir une tranchée de huit kilomètres de long, partant à 0 à chaque extrémité, et ayant à son point culminant environ trente mètres; mais comme il y a pente de chaque côté, il n'y aurait, comme vraie difficulté, que huit cents mètres de tranchée ayant trente mètres de hauteur, travail déjà exécuté en Europe.

Les travaux, tels que construction des écluses, remplissage des biefs pour les draguer sous l'eau et les niveler, formation des lacs, détournement de la voie ferrée du Pacific Railroad, percement définitif de la *Culebra*, dragage général, nécessiteraient en tout cinq cents millions, soit trois cents millions pour achever les travaux, et deux cents millions pour en assurer les intérêts pendant environ sept ans, temps plus que suffisant pour ouvrir le canal de Panama aux navires.

Quant à la question du matériel existant, il faut opposer le démenti le plus formel aux racontars qui ont été faits. Les machines peuvent servir, à l'exception de celles qui se sont usées au service; le matériel roulant est en état, et si la destinée du canal veut qu'il se termine de par le fait de nos compatriotes, on verra que je n'ai dit que la vérité. J'ai vu à Colon le matériel flottant; on l'entretient et on le remet à neuf; j'ai parcouru en chaloupe à vapeur tous les docks et bassins; il n'y a aucune critique à formuler, et la nouvelle Compagnie mérite plus que des éloges pour la manière dont elle a compris ses obligations. J'ai parcouru les vingt-deux kilomètres du canal du côté de Colon en bateau à vapeur.

L'hospitalité m'avait été offerte dans la maison présidentielle, qui fut la résidence de M. de Lesseps. De tristes réflexions me sont venues en pensant à la destinée des grands de la terre.

Colon est un grand village laid, qui rachète l'affreuse malpropreté de ses rues sans pavés et défoncées, de ses maisons en bois mal peintes, et de ses habitants

noirs et dépenaillés, par les deux quartiers qui forment ses extrémités, le Campement et Aspinwall.

Le Campement appartient à la Compagnie de Panama, et se compose d'une centaine de chalets en bois assez bien construits et où habitaient autrefois les employés du canal; ces constructions s'étendent sur une presqu'île plantée de cocotiers qui s'avance entre l'entrée du canal et le golfe de Colon; l'extrémité est terminée par un terre-plein avec la statue de Christophe Colomb de Bartholdi, et juste derrière s'élèvent les deux principales maisons de la Compagnie, le bureau des études et la maison du Président. De grandes avenues avec de magnifiques arbres longent la mer et constituent une ravissante promenade.

Aspinwall n'est autre que Colon, mais les Anglais ne veulent voir figurer ce nom nulle part, même pas sur les billets du chemin de fer, dont toutes les stations, d'ailleurs, portent des noms anglais, témoin Imperador, dont ils ont fait Empire. Pour nous, Aspinwall n'est que le quartier anglais de Colon, mais pour eux, c'est la ville tout entière.

Les maisons s'étendent sur la plage, dont une route les en sépare, bordée d'un trottoir bitumé; devant chaque chalet se voit un jardinet bien entretenu; plus loin, voici l'église protestante, identique à celles que l'on rencontre en Angleterre avec son lierre qui grimpe à la muraille, sa petite grille et son cimetière bien ombragé. On se croirait loin d'un pays malsain et contaminé. Un peu plus loin que l'église, un restaurant, le Washington, excellent, et dont les bâtiments renferment des appartements et des chambres pour les

employés du chemin de fer, et un cercle avec nombre de journaux et un billard! Tout cela est anglais, naturellement, et confortable. Le port de Colon est assez bon et les wharfs spacieux; j'aperçois les cheminées rouges d'un vapeur français de la Compagnie transatlantique. C'est le *Versailles*, qui part pour Saint-Nazaire. Hélas! que ne puis-je le prendre!

Il faut que j'aille à Costa Rica, et je m'informe du départ d'un navire pour Port Limon, où il faut débarquer pour se rendre dans cette capitale. On me dit que le seul départ d'ici dix jours est le *Derwent*, cargo-boat anglais qui doit partir le 15 pour Costa Rica. Je retiens mon passage et je rentre à Panama, car il me reste à voir les appontements de la Boca et l'embouchure du canal dans le Pacifique.

Jusqu'ici tout le trafic, chargement, déchargement des navires, se faisait au moyen de chalands; grâce à ces appontements, on gagnera un temps énorme, puisque les marchandises passeront directement des bateaux au chemin de fer, qu'un embranchement relie à la ligne Panama-Colon.

Il est curieux qu'on n'ait pas songé à cela plus tôt. Ces quais en bois auront trois cents mètres de longueur et permettront de décharger trois navires à la fois; ils sont situés à un kilomètre en dedans du canal, avec des fonds suffisants et construits comme ceux de Pauillac, au moyen de caissons à air comprimé. C'est un fort beau travail qui sera achevé dans deux ans.

Je vais voir un marchand de perles dont on m'a parlé. Je n'en ai pas trouvé une seule vraiment belle, et cela s'explique; il y a ici deux ou trois courtiers qui

sont à l'affût, et dès qu'il arrive des pêcheries une belle pièce, l'affaire est faite. Quand un amateur se présente, il ne trouve que les perles dédaignées et qu'on veut vendre cependant à très gros prix. Si j'ai un conseil à donner aux gens qui veulent acheter ce précieux objet, c'est d'aller à Vienne, à Londres ou à Paris, mais pas à Panama.

Les seules jolies choses que l'on trouve dans cette ville, ce sont les chinoiseries, depuis les soieries jusqu'aux ivoires; il y a une collection de ravissants objets, et pas trop chers.

Je quitte Panama avec quelques sentiments de regret, surtout y laissant un ami, le consul de France, que je voudrais voir revenir dans des pays moins chauds.

Je suis à bord du *Derwent,* solide cargo de la Compagnie du Royal Mail. Il y a huit cabines à bord, et le capitaine m'a installé à ravir. La table y est bonne, et tout est propre et confortable.

Je n'ai pas dit que j'allais mettre cinq jours pour aller à Costa Rica, car ce navire va d'abord à Grey Town chercher... du café, naturellement, et de là à Porto Limon, d'où il retourne à Colon. Je n'avais pas le choix, ce pays n'étant desservi régulièrement qu'une fois par mois.

En vingt-quatre heures, nous sommes à ce petit port du Nicaragua, mouillés à deux milles, car la côte est dangereuse par ses bancs de sable.

Grey Town est une ravissante petite ville habitée par des Anglais, qui sont en majorité, et par des Indiens. C'est vous dire que c'est charmant. Elle est située sur

les bords d'une petite rivière, le San Juan del Sur, lieu où devait déboucher dans l'Atlantique le fameux canal de Nicaragua, œuvre éclose dans l'imagination des Américains, ou plutôt vaste ballon d'essai lancé par ce peuple, ami des boutades financières, pour faire croire à la possibilité d'un canal dans une région où cela est matériellement infaisable. A l'entrée de la passe, j'aperçois les bras immenses de quatre excavateurs qui furent achetés à Panama et mis en service quinze jours par une compagnie, juste assez pour faire croire à la mise en œuvre de ce canal mort-né! On avait même poussé la farce jusqu'à faire une grande fête pour l'inauguration des travaux! En ce moment, les dragues et les excavateurs sont enfoncés dans la vase jusqu'aux cheminées.

Le *Derwent* reste trois jours à l'ancre sur le grand balancement des lames; je joue aux échecs, on pêche, on s'ennuie ferme, et enfin le quatrième jour nous appareillons pour Port Limon, où nous jetons l'ancre le lendemain matin de bonne heure.

Situé au fond d'une baie étroite, caché sous des berceaux de verdure, ce petit port est vraiment différent de ceux que j'ai vus jusqu'ici sur les côtes; la ville est ce que les Anglais appellent *neat,* appétissante, avec sa place aux parterres gazonnés, avec des massifs de fleurs, avec ses maisonnettes bien tenues et son hôtel bien installé à deux étages donnant sur la mer.

Le chemin de fer part du wharf pour monter à San José de Costa Rica, la capitale de cette minuscule république.

Le Salvador est un pays superbe, ainsi que le Guatémala et le Nicaragua, mais je donne la palme sans hésiter au Costa Rica, qui est le plus fertile et le plus riche de tous. Renfermant à peine trois cent mille habitants, il est prodigieusement cultivé, et tout y pousse avec une abondance qui rappelle la terre promise des anciens ; l'agriculture donnerait encore plus s'il y avait un peu plus de population.

Le chemin de fer côtoie la mer pendant quelques kilomètres avant de commencer à gravir les montagnes sur lesquelles se dresse le plateau central, où est construite la capitale. On longe ensuite le Limon, cours d'eau torrentiel encaissé que la voie suit sur un long parcours à flancs de coteau, tracé dangereux par places, car les pluies produisent des éboulements, et la circulation des trains se trouve interrompue pendant plusieurs jours, quelquefois pendant un mois! L'œil ne se fatigue pas de contempler ce beau paysage, où la rivière tumultueuse jette sa note bruyante, avec son ruissellement sur les gros blocs de rochers amoncelés dans son lit. A cent mètres d'élévation, on quitte la rivière, qui n'est déjà plus qu'un ruisseau, et on continue, sur le flanc de hautes montagnes, à gravir des côtes sérieuses, jusqu'à ce qu'on arrive sur le plateau, à 1,400 mètres au-dessus de la mer.

De chaque côté de la voie, j'admire des cafetales qui sont entretenus comme des jardins anglais et dont le revenu doit être gros, à ne considérer que la façon dont les arbustes sont soignés.

Nous nous arrêtons cinq minutes à Cartago, ville de 15,000 habitants, dont le chemin de fer a emprunté

la grande rue pour y faire circuler ses trains. La gare est animée, curieuse par son va-et-vient de jeunes filles du pays qui rentrent à San José, vêtues de châles de soie claire.

La station de San José est située sur un plateau d'où le regard embrasse la ville tout entière, avec ses clochers, ses dômes et ses toits en tuile. En sortant de la gare, on se trouve sur une place assez vaste, avec un square où se dresse au centre un monument intéressant dû au ciseau de Carrier-Belleuse, et qui représente Costa Rica reprenant son indépendance.

Les rues sont macadamisées, et un rouleau à vapeur qui stationne au coin de la place me prouve qu'il y a ici un émule sérieux de M. Alphand. Les maisons, généralement à deux étages, ont l'air coquettes avec leurs *bow-windows* et leurs fenêtres à guillotine; l'intérieur des maisons indique l'aisance et le confortable; on voit de suite qu'il y a de l'argent, beaucoup d'argent!

San José de Costa Rica renferme 45,000 habitants, sans compter la population des petits villages suburbains qui viennent s'approvisionner à la métropole et qui lui donnent un mouvement commercial très important.

La température y est agréable, le thermomètre se maintenant à une moyenne de 20°; l'eau y abonde et ne contribue pas peu à l'entretien des cinq ou six parcs qui ornent la ville et qui sont aussi jolis que ceux d'Europe. Les rues se coupent à angle droit et offrent de belles perspectives en raison de leurs édifices et maisons élevées.

La cathédrale est simple, mais on y retrouve la main des artistes espagnols du temps de la conquête; j'y ai remarqué deux trônes épiscopaux; l'un est pour l'archevêque de Guatémala, primat du Centre-Amérique, exilé de son pays et qui réside ici, et l'autre est pour l'évêque de Costa Rica.

Le palais du Président est une maison bourgeoise sans apparence, sans factionnaire, sans attributs, qui indique que la simplicité est à l'ordre du jour dans ce délicieux pays; la culture scientifique et industrielle y est très développée. Il m'a été donné de visiter l'Institut géographique et météorologique, et, par les travaux exécutés et en exécution, on voit l'intention de marcher de pair avec les nations européennes. Le Musée est riche en antiquités; bien que le pays ne renferme pas de monuments, on trouve souvent des tombeaux dans lesquels les fouilles exécutées ont mis à jour des pièces du plus haut intérêt, telles que les plaques d'or repoussé qui sont dans la collection; il y a aussi des spécimens de la faune et des oiseaux du pays, ainsi qu'une quantité de débris de poteries et de curiosités des époques passées.

L'habitant de Costa Rica est plus simple et plus calme que ses congénères du Centre-Amérique; il est aimable et sociable; on se crée vite de bonnes relations et on ne retrouve pas ici la raideur un peu vaniteuse du Mexicain, ni l'orgueil des Guatemaltèques, ni la vaillance exagérée du Salvadorénien : la seule chose que l'on pourrait reprocher au Costaricacien, c'est son égoïsme et son ostracisme : il ne tient pas à voir venir dans son pays des capitaux étrangers ni des

colons : il est jaloux de son sol, il est heureux, il gagne de l'argent, il vit bien, et au fond il est peut-être dans le vrai en se figurant que l'étranger, avec ses capitaux, ferait du tort à ses affaires.

La femme est charmante, simple, naturelle ; il existe à San José un noyau de bonne société qui sait vivre en bonne intelligence et ne potine pas trop ; on s'habille bien, sans luxe, mais avec goût, et cela est d'autant plus apprécié que les négresses, qui sont nombreuses ici, portent des toilettes extrêmement criardes.

Les mœurs sont moins dissolues qu'ailleurs, et la note dominante est la simplicité.

Le Président en donne l'exemple, car il est impossible de le distinguer du commun des mortels ; il n'a jamais d'escorte, va à pied presque toujours, sans aide de camp.

La presse est représentée par quelques journaux qui ont un bon service de dépêches et sont bien rédigés ; la police est confiée à des agents vêtus à l'américaine, polis et vigilants ; les hôtels sont convenables, et on vient de construire un théâtre qui a coûté cinq millions.

Malheureusement, ce qui m'a gâté mon plaisir, c'est de voir la quantité fabuleuse d'Allemands qui ont mis leur pied — et il est gros — sur ce ravissant territoire : on regrette d'y voir peu de Français, d'autant plus que les quelques compatriotes que j'y ai trouvés ont fait de belles fortunes. C'est dans ce pays que devrait se diriger l'émigration française, d'autant plus que le gouvernement fait en ce moment des avantages sérieux et donne des primes pour les plantations de café.

Le cacao et le café sont deux produits qui suffisent en peu de temps à combler les vides que le poker ou la bacccara ont fait dans les poches. Allez dans ce pays de cocagne, jeunes ou vieux joueurs, vous y trouverez aussi des tapis verts, mais ce seront ceux de la nature, et en le grattant vous y retrouverez en or les jetons que vous avez laissés sur les tables des tripots ! Un peu de cœur au ventre, quelques restants d'argent, et en route pour Costa Rica, où le consul de France vous aura vite mis sur le chemin de la fortune!

Il me reste à dire un mot sur les chemins de fer de cet étonnant pays. Dans deux ans, l'océan Atlantique sera relié au Pacifique par la voie ferrée, ce qui permettra au commerce de la côte ouest de passer à l'est sans emprunter la voie si coûteuse du chemin de fer de Panama.

La ligne qui va de Port Limon à San José fonctionne admirablement.

Hélas ! je dois m'arracher de San José et de ses agréables hôtes, car une dépêche m'avise que le *Fournel,* de la Compagnie transatlantique, part demain de Port Limon pour Cartagène (Colombie), et je dois le prendre pour rejoindre à la Guayra la *France,* sur laquelle je dois traverser l'Atlantique.

Je reprends donc, le cœur triste, le train qui me descend à Port Limon, je retrouve ma jolie place gazonnée : c'est dimanche; les nègres et les négresses, qui constituent la majeure partie de la population, ont revêtu des habits de fête; plus la peau est noire, plus la toilette choisie est claire; je vois une négresse, nu-pieds, avec une robe en mousseline blanche très vapo-

reuse, un corsage décolleté avec des rubans et une ceinture vert clair, un chapeau de paille avec des roses et des gants blancs en fil, trop courts, qui laissent voir le bras noir comme du jais.

Le port est encombré de navires; il y en a quatre, à vapeur, qui chargent des bananes pour les États-Unis. La culture de cet excellent fruit se fait ici sur une grande échelle et rapporte beaucoup d'argent : on les cueille vertes, et elles arrivent à destination presque mûres; elles poussent dans les terres basses, humides et terriblement malsaines; aussi les nègres seuls peuvent-ils s'acclimater et en faire la culture : c'est par milliers de tonnes que ce délicat produit est expédié dans l'Amérique du Nord, à New-Orléans, où est le grand marché aux bananes.

Le *Fournel* a levé l'ancre; c'est encore un cargo, mais cette fois il n'y a pas de cabines; il ne reçoit que des émigrants, et sans l'obligeance du capitaine, qui me prête sa cabine, je serais obligé de coucher sur le pont; je suis reçu à bord comme un ami et invité à partager la table des officiers, faveur à laquelle je suis fort sensible, mais dont je ne puis profiter autant que je l'aurais voulu, le *Fournel* étant assailli à la sortie du port par un coup de vent de nord-est qui a duré deux jours!

Le cargo, sans cargaison, danse comme une coquille d'œuf, et le mal de mer fait des ravages désastreux à bord!

Nous sommes en vue de Cartagène, ville autrefois très fortifiée, si fortifiée même que les habitants trouvèrent utile d'obstruer la principale passe don-

nant accès dans le port, en coulant de vieux bateaux chargés de pierres, et que pour y arriver aujourd'hui il faut aller à sept milles plus au sud chercher une petite passe étroite, mais heureusement sûre, qui s'appelle la petite bouche, et bien protégée jadis par deux forts, dont l'un, au milieu de l'eau, est encore en assez bon état.

Une fois ce cap franchi, on se trouve dans une grande mer intérieure où un chenal balisé permet au navire de franchir les sept kilomètres qui le séparent du wharf où il vient commodément accoster.

La ville est entourée d'eau de tous côtés; enserrée dans de formidables fortifications qui ne serviraient plus à rien maintenant, elle a conservé un cachet d'originalité très curieux; de grands forts en ruine se dressent sur la droite, élevant vers les nues leurs pans de mur démantelés; derrière la ville, sur la droite, s'élève une colline qui a la forme d'un gigantesque coin au sommet duquel se voient les constructions très blanches d'un couvent de moines dont l'ordre est respecté; d'ailleurs la Colombie est, de toutes les Républiques espagnoles, celle où le clergé a été le moins persécuté : j'ai même vu à Panama une messe militaire avec musique.

Si Cartagène, extérieurement, avec ses murailles crénelées, ses hautes tours, ses clochers d'églises, offre un spectacle agréable, autant on peut s'étonner en trouvant au dedans de ces murailles une ville espagnole, aux rues tortueuses, aux maisons ornées toutes de balcons en avance, de fenêtres basses et grillées propices aux « novios », en rencontrant des coins et des

recoins qui rappellent Cadix, Séville et Malaga. On sent que la vie doit y être la même qu'il y a deux siècles; on jurerait que l'on va voir sortir d'une porte obscure, quand la nuit est venue, un amoureux drapé dans son manteau qui craint un Bartolo farouche; on s'attend, au détour d'une de ces ruelles étroites, à entendre les sons d'une mandoline portant à quelque belle cachée derrière son rideau les impressions d'une âme assoiffée d'amour. La lune qui éclaire ce coin d'Espagne a pris, elle aussi, la tonalité vive de la lune andalouse, et il n'y a pas jusqu'au Sereno qui passe avec sa pique et sa lanterne qui ne nous transporte au pays des belles filles à la chevelure brune. . . . .

Je repars sur le *Fournel,* voyant peu à peu s'effacer dans la brume cette ville curieuse et peu connue : la nuit est agitée, le vent du nord-est recommence, et nous tanguons avec une régularité parfaite mais bien désagréable!

A sept heures du matin, ma stupéfaction est grande en apercevant à travers mon hublot, se profilant dans le ciel à une hauteur considérable, des pics couverts de neige, argentés par les rayons du soleil, et, au-dessous de ces cimes, des nuages épais allant jusqu'à la mer; je crois à une réfraction de la lumière, à un mirage, mais en regardant ma carte, je vois que les monts de Sierra Nevada, sur la pointe de Santa Martha, s'élèvent à cinq mille quatre-vingts mètres. Plus haut que le mont Blanc! C'est d'un aspect féérique, et c'est en même temps réconfortant de voir un peu de neige dans des pays si terriblement chauds.

Les nuages se dégagent, semblant fondre sous l'in-

fluence des rayons solaires, et la montagne, à pic au-dessus de la mer, se laisse voir dans toute sa majesté, dominant les flots mouvants. L'œil est charmé par ce contraste si puissant et ne se lasse pas de contempler ces neiges éternelles, ces glaciers collés aux flancs de ces rocs escarpés : la longue vue rapproche ces crevasses béantes, ces ravins où s'est engouffrée la neige qui les a comblés : la crête blanche est longue et hérissée de pointes, et le navire, qui suit la côte à quatre milles, semble passer en revue ces beautés alpestres transportées en terre chaude.

La mer creuse, le vent augmente de force... d'opaques nuées viennent de nouveau embrasser la montagne de leur ombre, et au bout de quelques heures il ne reste plus de ces cimes charmantes que le souvenir gravé dans nos yeux.

Il y a à bord une cinquantaine d'émigrants Français pour la plupart, qui rentrent en France, n'ayant pas trouvé dans ces contrées, plutôt hospitalières cependant, les fortunes qu'ils étaient venus chercher. Un ménage de Marseille qui croyait rapporter un magot ne ramène que quatre enfants nés en pays étranger.

L'émigration individuelle est une mauvaise chose, à moins d'arriver avec un capital; aussi l'émigration collective est-elle la seule qui ait des chances de réussir; on est sous l'autorité et le patronage des agents de la France et du gouvernement du pays, qui est heureux de prêter son appui financier même à une colonie. Aussi est-ce dans ce sens que tous les efforts de nos consuls se manifestent, et, malheureusement, ils sont peu écoutés jusqu'ici.

La vie à bord s'écoule lentement. On regarde l'étendue de ces flots si différents de ceux du Pacifique; on n'y trouve plus la longue et démesurément large lame de fond qui donne au navire le balancement rythmé et cadencé; plus de ces brises molles qui rident à peine la surface de l'eau, plus de ces tortues à fleur d'eau, plus de requins; mais, en revanche, des vagues courtes et sèches, dures, crétées d'argent par le vent, sillonnées de rides profondes, de creux noirs qui s'enfoncent sous la quille; l'hélice s'affole par moments quand le navire est à cheval sur la lame, le ciel est couturé de queues de chat, nuages longs que les marins dénomment ainsi; plus loin, des flocons de coton montent au zénith, la mer enfin change d'aspect à chaque instant, tout en un mot est différent dans ces deux océans dont un grand génie a voulu réunir les eaux salées, problème insurmontable que ne résoudra même pas le canal de Panama, qui ne sera transitable qu'au moyen d'écluses alimentées avec l'eau douce du Chagres...

Toute la partie des rivages de la Colombie que nous suivons à grande distance est fort dangereuse; il n'y a aucun feu; de grands bancs de sable et de coraux s'étendent loin au large, et les cartes hydrographiques de ces parages sont peu rectifiées; la brume couvre les montagnes, points de repère, la boussole éprouve des déviations magnétiques sensibles et inexplicables, les courants sont terribles.

Nous franchissons le cap de la Vela, après avoir dépassé l'endroit où, l'an dernier, se perdit l'*Amérique*, de la Compagnie transatlantique; la mer tombe un

peu, nous passons en vue de la presqu'île de la Coajira, peuplée d'Indiens encore insoumis et, dit-on, anthropophages, et à cinq heures nous longeons l'île de Curaçao possession hollandaise riche et fertile appelée par ses heureux habitants la Venise des Antilles. Nous ne nous y arrêterons malheureusement pas ; j'aurais aimé retrouver pour quelques instants cette propreté méticuleuse des Pays-Bas, ces maisons aux tuiles vernissées, ces canaux où circulent les chalands aux oreilles de bois; j'aurais éprouvé un plaisir tout particulier à revoir ces Hollandaises aux plaques d'or sur les tempes, ces hommes au parler franc et honnête, et de vivre de la vie de ces populations laborieuses, intelligentes et civilisées.

Les côtes de l'île sont pourvues de bons phares, nécessaires dans ces mers où les vents alizés soufflent si violemment, que les navires à voiles ne peuvent remonter de l'ouest à l'est : nous ne rencontrons en effet de navires que venant de l'est; un voilier allemand est sous le vent, il nous croise à bâbord; toute sa toile est dehors; il est trop loin pour distinguer son nom. Nous perdons de vue Curaçao, et après une lutte de six heures contre une mer assez grosse qui donne de la besogne à notre machine qui geint lamentablement dans le silence de la nuit, nous accostons au petit jour à Puerto Cabello, dont le port est sûr; nous sommes au Vénézuéla, patrie de l'immortel Bolivar. La petite ville s'étage au pied de montagnes assez élevées qui viennent se perdre dans la mer. L'aspect en est pittoresque ; elle ressemble à un village de pêcheurs sur la côte de Sicile.

Un chemin de fer relie ce port à Valencia, la deuxième ville du Vénézuéla, importante par sa population et située près d'un lac ravissant, paraît-il. Par suite d'éboulements, la voie est coupée, ce qui me prive du plaisir de voir ce coin du pays, et je reprends sur mon cargo-boat, qui marche comme une limace, le boulevard liquide que je dois suivre pour aller débarquer à la Guayra.

CHAPITRE XII

La Guayra. — Le chemin de fer casse-cou. — Déraillement. — Caracas. — Aperçu géographique. — Les façades paravents. Bolivar *for ever*. — La *France*. — Carupano. — La Trinidad. — La Savane. — L'hospice des Lépreux. — Fort-de-France. — Le *Dubourdieu*. — Saint-Pierre. — Les plongeurs. — Pointe-à-Pitre. — Retour en France.

La Guayra est construite en amphithéâtre et possède un port bien abrité par un môle et un brise-lame. La chaîne de montagnes est plus élevée ici qu'à Puerto Cabello, et il y a eu juste assez de place, entre le pied de ces hauteurs escarpées et la mer, pour bâtir la ville; c'est extraordinairement joli à l'œil; sur la droite on aperçoit des zigzags dans la montagne, qui indiquent la ligne du chemin de fer, célèbre dans l'univers entier par sa hardiesse. C'est par là que je dois aller demain à Caracas, capitale de la république.

La seule curiosité de la Guayra est son bain de mer, le Trouville des Vénézuéliens, situé à un quart d'heure de la ville et relié par un tramway à vapeur. On y trouve un casino, un beau parc et un établissement de bains modèle.

Le Vénézuéla doit une partie de sa civilisation au général Guzman Blanco, son ancien président, que, naturellement, on s'est empressé de brûler après l'avoir adoré; c'est-à-dire qu'on a renversé toutes ses

statues et biffé son nom de tous les monuments publics, mais ses œuvres restent, et, parmi elles, la plus importante, le chemin de fer de Caracas.

Ce chemin de fer est terrifiant, car il est construit avec un mépris du danger et des difficultés qui doit exclure chez le voyageur toute crainte d'échapper vivant à un accident. On côtoie des précipices profonds à des hauteurs qui donnent le frisson ; la voie est étroite, et il n'y a de place que pour la largeur du wagon. — Je conseille aux gens qui ont le vertige de se placer à gauche dans le wagon en montant, ou à droite en descendant ; on ne verra ainsi que le flanc de la montagne ; on ne sera pas réduit à se demander, comme je l'ai fait, pendant le parcours, à quelle sauce... on serait broyé. Les courbes y sont follement exagérées, et les mécaniciens, habitués au danger ou plutôt n'y pensant pas, poussent leur machine plus vite qu'ils ne devraient le faire. On part de la Guayra à huit heures et demie ; à onze heures et demie, on est rendu dans la capitale, jusqu'à présent généralement sans accident, mais, par un malheureux hasard, comme dit le couplet, je suis arrivé trop tard pour y échapper. J'ai donc eu mon accident, léger, il est vrai, mais s'il était arrivé cent mètres plus loin, je n'aurais pu vous le décrire.

Penché à la fenêtre et sans crainte de vertige, j'examinais avec curiosité ce parcours de montagne russe, quand je vis devant moi, à un tournant plus élevé où nous devions passer plus tard, tomber un gros amas de terre sur la voie, dégageant un fort nuage de poussière, en même temps que j'aperçus deux ou trois chèvres se sauvant rapidement. La vision fut rapide, car le train

continuait sur une courbe. Je cherchai machinalement le cordon qui traverse habituellement le train pour faire stopper; je ne le trouvai pas! J'allais me mettre à crier, mais voyant que le train roulait toujours à la même vitesse et pensant que le mécanicien, mieux placé que moi, avait dû voir l'accident et ferait le nécessaire, je me tins tranquille jusqu'à ce qu'une violente secousse me fît tomber sur mon voisin d'en face. Le mécanicien n'avait rien vu, et nous venions de nous enfoncer, la machine la première, dans un éboulis considérable, de terre heureusement, et dans une tranchée! Arrêt forcé, descente des voyageurs; travail de déblaiement, train de secours, etc. Enfin, au bout de trois heures, sans accident autre que le devant de la machine broyé, nous reprenons nos places et arrivons à Caracas à deux heures.

La capitale du Vénézuéla s'étend dans une riche vallée dont la température uniforme et tempérée contribue à la spontanéité de la végétation, et l'on voit dans son enceinte toutes sortes de plantes et de fleurs. Elle est arrosée par trois rivières qui courent dans des prairies vertes et fraîches. La température y oscille entre 10 et 30 degrés centigrades: l'altitude moyenne est de neuf cent vingt mètres au-dessus du niveau de la mer

Caracas est le berceau de Bolivar, et ce pays qui lui a dû son indépendance ne peut passer pour professer l'ingratitude à l'égard de ce grand homme; c'est inimaginable ce qu'on lui a érigé de statues, de monuments, de trophées; il y a du Bolivar partout, sur les monnaies, sur les places publiques, sur les tramways,

sur les bouteilles et enfin jusqu'aux chapeaux, qui sont universellement connus sous le nom de *bolivars* et dont le commerce est considérable à Caracas.

La ville plaît au premier abord : les anciennes rues, qui avaient conservé le caractère espagnol, ont été remplacées par de larges avenues, et aux murs sombres des couvents qui pullulaient autrefois ont succédé des façades d'architecture moderne, dont le goût est discutable. Je dis : façades, car il arrive que derrière ces murs ornés de portes et de fenêtres soigneusement fermées en dedans, il n'y a qu'une vaste cour ; ce n'est en quelque sorte qu'un paravent.

La pensée qui a guidé les architectes est logique ; une fois la façade finie, la rue n'a plus besoin d'être obstruée ni salie, et l'intérieur peut ne se faire que plusieurs années après ! Je dédie ce truc intelligent à messieurs les architectes parisiens : en deux ou trois mois la façade serait terminée, et la rue serait tout de suite débarrassée des échafaudages encombrants !

Caracas est éclairée au gaz et à l'électricité, les pavés et les trottoirs sont convenables. Au centre de la cité se dresse un bâtiment qui ne manque pas de grandeur, le Capitole national, formé de deux grands corps de logis, ayant au centre un jardin auquel on accède par deux grands portiques surélevés qui traversent le palais d'un côté à l'autre. On y remarque une salle des fêtes en hémicycle où les Présidents se font élire et qui a été le théâtre de bien des scènes curieuses. D'un côté du palais se trouve la Chambre des députés, de l'autre le pouvoir exécutif fédéral.

Parmi les monuments qui ont leur cachet, il faut

citer le théâtre Guzman (1), aujourd'hui débaptisé, le Musée National et la cathédrale.

Sur une colline à l'ouest s'élève, garnie d'arbres, la promenade du Calvaire, où l'on monte par une route tournante, sous de beaux ombrages, et au sommet de laquelle je trouve naturellement une autre statue de Bolivar. La vue y est panoramique et embrasse toute la vallée de Caracas, vaste dépression qui semble être le fond d'un cratère, entourée qu'elle est par des sommets et des formations volcaniques. Là sont d'immenses réservoirs qui alimentent la ville et dont l'eau a parcouru quarante kilomètres de tuyaux avant d'y arriver. C'est un travail magnifique et bien réussi.

Cette ville, qui est si bien avantagée au point de vue des fortunes acquises, de la société qui existe ici et du climat, devrait être un centre de sociabilité, mais, hélas! c'est le contraire qui a lieu. On ne recherche pas les occasions de se voir, de se réunir, de s'amuser; on vit retiré, il n'y a pas de paseo, la vie élégante est restreinte et un peu cachée. Le milieu scientifique, au contraire, se perfectionne et se tient bien au courant du progrès; il y a nombre d'institutions fort bien tenues, telles que l'Académie vénézuélienne, la Bibliothèque nationale, le Musée, l'Académie de médecine, etc.

Le côté sanitaire de la ville est remarquable; la police y est bonne, la criminalité faible et la ville administrée à souhait par un conseil municipal qui ne

(1) On peut dire à juste titre que Caracas doit son importance au général Guzman Blanco, qui a su l'embellir et l'orner de beaux et somptueux monuments.

fait pas de politique... pour le moment. Il faut citer aussi les hôpitaux et la maison de santé, située en dehors de la ville.

Caracas est plus importante que les capitales du Centre-Amérique et peut se considérer comme plus civilisée; son mouvement commercial est sérieux; le pays est éminemment servi par la nature, car, en dehors des énormes cours d'eau, comme l'Orénoque, qui fertilisent le Vénézuéla, et des grandes plaines qui favorisent le développement de l'élevage, il y a encore des mines fabuleusement productives, comme le Callao, et une foule d'autres richesses, telles que bois, caoutchouc, gommes, etc. Ce qui fait défaut, ce sont les chemins, les moyens de transport, et surtout les bras! On ne compte dans cet immense pays que 2,500,000 habitants.

Ce qui manque aussi dans ce pays charmant, c'est la sécurité politique; on a beau se dire qu'il y a un gouvernement établi, cela n'empêche qu'on sent un certain malaise qui tient à l'état de division de tous les partis qui veulent le pouvoir; le pays est sans cesse travaillé en sous main par les agitateurs, et on est loin d'être tranquille; malgré l'attitude énergique du pouvoir, la situation est tendue; pendant mon séjour, cela paraissait aller bien; mais est-on jamais sûr du lendemain dans un État qui a déjà subi tant de contre-coups? Il faut toujours être sur ses gardes, témoin le Président de la République, qui entoure sa maison de soldats en armes; il y en a partout, jusque sur une petite hauteur qui domine son habitation, où j'ai vu un poste d'observation avec un officier fouillant de sa lorgnette les alentours, et dix soldats, le fusil à la main.

Les hommes de garde ne quittent jamais leur winchester, qui est chargé. On les voit, à la porte de la maison présidentielle, au nombre d'une vingtaine, assis sur des bancs, le fusil entre les jambes! C'est d'ailleurs fort original.

Le Vénézuéla possède aussi des pêcheries de perles dans les îles Marguerite, Cubagua et Coche, mais elles commencent à se faire rares et ne valent pas celles de Panama; on y trouve aussi l'écaille et des huîtres comestibles excellentes. Des villes importantes se sont fondées à l'intérieur, parmi lesquelles il faut citer : Ciudad Bolivar, Barcelona, Maracaïbo, Valencia; l'essor est donné, et si ce pays avait laissé s'établir un cours de change un peu élevé, les capitaux étrangers afflueraient, mais les Vénézuéliens sont égoïstes, ne tiennent pas à être gênés dans leurs affaires et en maintenant l'argent au pair ont bien su ce qu'ils faisaient. La civilisation étrangère ne pénétrera donc à l'intérieur du pays qu'avec lenteur; cela s'explique aussi par les conditions climatologiques, qui sont défavorables à nos pauvres constitutions. Les gouvernements font cependant ce qu'ils peuvent pour faciliter l'émigration et réclament surtout des Français, qui sont plus appréciés ici que les autres étrangers.

La *France* est signalée; je m'empresse de redescendre à la Guayra, où les deux cheminées rouges du transatlantique font battre mon cœur; je ne suis pas long à aller m'installer à bord.

Il faut avoir vécu longtemps hors de son pays pour comprendre la joie intense que l'on éprouve à se trouver sur un navire français, sol bien mouvant, il

est vrai, mais qui emporte cependant, attaché à sa quille, une parcelle de mousse ou de coquillage de la patrie lointaine.

Les officiers sont accueillants, le commandant Simon particulièrement aimable, la nourriture capable de me faire oublier onze mois d'empoisonnements successifs; la mer est belle, le steamer commode et propre.

Carupano est notre première escale; c'est encore un port du Vénézuéla où le commerce du cacao est très important; la population, à part les Indiens, est presque tout entière corse. Nos compatriotes sont venus se fixer là et y ont prospéré. L'endroit est primitif; il n'y a ni port, ni wharf, et le cacao vient à bord de petits voiliers que les indigènes manœuvrent parfaitement. De loin le pays semble bien cultivé.

La Trinidad est notre deuxième arrêt. On voit tout de suite que nous sommes dans une possession anglaise; la rade est couverte de navires; nous sommes mouillés à trois milles de la ville, car il n'y a pas de fonds suffisants pour un navire comme la *France*.

La ville s'étend sur une plaine au pied de fertiles collines, et les maisons que j'aperçois, même de loin, ne peuvent nier leur origine; de près, c'est encore plus frappant. On se croirait transporté à la campagne, à vingt kilomètres de Londres, n'étaient les nègres qui constituent la principale population. La vie y semble agréable, car sur toutes les physionomies vous trouvez une expression de satisfaction. Vous vous croyez vraiment en Angleterre, les Anglais ayant l'habitude de transporter leurs pénates, leur « home », partout où

UN JOUR DE REVUE SUR LA SAVANE, LA TRINIDAD (ANTILLES ANGLAISES)

Cliché Sellier, à la Trinidad.

ils vont; les magasins sont bien achalandés, la voirie est parfaitement entretenue, et, à part l'élément noir qui est désagréable à voir, c'est charmant. Des arbres séculaires donnent une fraîcheur nécessaire à Trinidad, qui possède un immense terrain, appelé la Savane, où l'on joue à tous les jeux possibles et où se donnent des courses de chevaux très intéressantes; c'est en même temps le Paseo des jeunes misses de l'endroit.

Le palais du gouverneur est la plus belle maison de l'île; elle est entourée d'un parc admirable et contigu au jardin botanique, le plus beau des Antilles.

Les villas, les maisons, ont toutes leurs jardins et leurs vergers remplis de fleurs et de fruits; c'est un petit paradis, et je comprends ce que me disait un Français établi depuis nombre d'années dans l'île, où il a fait sa fortune : « Pour rien au monde je ne changerais, même pour retourner habiter en Europe! »

Le même jour, profitant du séjour de la *France,* je fus voir une des curiosités de l'île : une léproserie! C'est un des rares points du globe ou on puisse visiter un de ces établissements.

Cette horrible maladie sévit dans les Antilles et dans les Guyanes; aussi l'établissement est-il en général fort habité.

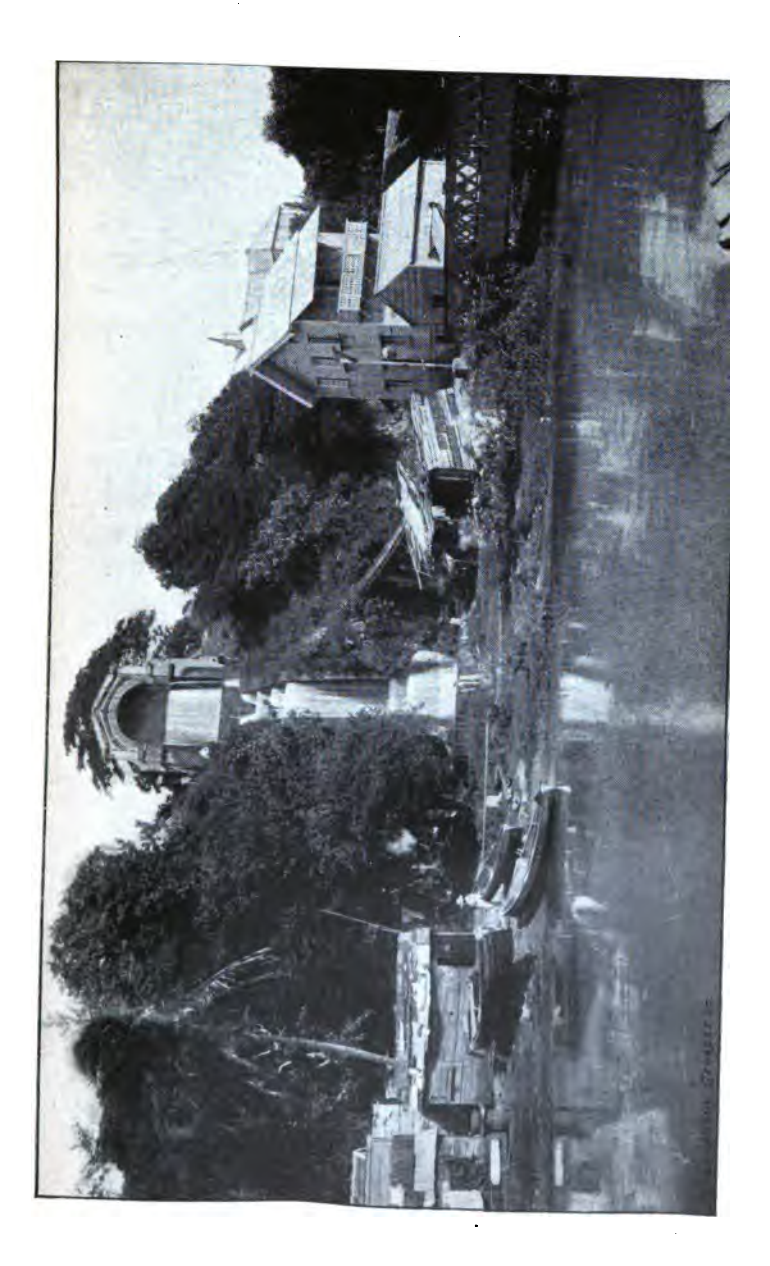
L'hôpital des lépreux est assez éloigné de la ville et dans une position charmante, au fond d'une baie; il est tenu avec un soin extraordinaire; on nous reçoit fort aimablement, et nous pouvons examiner avec attention cet asile où tant d'infortunés attendent la délivrance de leurs peines, que la mort seule peut leur apporter. Je ne veux pas décrire les monstruo-

sités ni les déformations de ces malheureux, marqués ainsi par la Providence, et qui semblent avoir été choisis par Elle comme victimes expiatoires des crimes de l'humanité; qu'il me suffise de vous dire que rien n'égale l'horreur que l'on ressent dans cet enfer, et que le cœur se soulève de dégoût et de répugnance. J'y ai vu, entre autres, une femme qui n'avait plus qu'une main à peu près saine, le reste du corps tombant en pourriture!...

Laissons ces tristes spectacles et ne gâtons pas la joie du retour par des descriptions auxquelles ma plume se refuse.

La *France* a quitté la Trinidad et sa civilisation avancée; nous sortons de la mer intérieure où elle est située, par une des bouches du Dragon, — ainsi se nomme la passe, — et nous piquons au nord vers la Martinique. Laissant à notre gauche la Barbade, nous mouillons à Fort-de-France le lendemain au petit jour. Cette ville a été choisie fort improprement pour l'escale importante de nos navires, car la véritable capitale de la Martinique est Saint-Pierre; mais la Compagnie transatlantique a construit un port, des bassins, ce qui ne peut exister à Saint-Pierre, où il y a peu d'eau dans la rade.

Fort-de-France, en dehors de sa population nègre, ne renferme que des employés civils ou militaires. Le contraste est violent avec la Trinidad, et pourtant notre colonie est riche, mais nous ne savons pas coloniser; quand nous allons à l'étranger, nous ne pensons qu'au retour; l'Anglais, au contraire, s'installe définitivement et confortablement; je sais bien que les fonctionnaires



sont plus payés que les nôtres, et qu'ils sont moins attachés à leur sol que nous.

Sur la Savane de Fort-de-France, car nous possédons aussi notre Savane, le gazon n'est pas tondu et passé au rouleau comme celui de sa voisine, mais nous avons la statue de Joséphine de Beauharnais, née de La Pagerie, œuvre admirable qui se dresse sur un socle élevé à l'ombre de six ou sept hauts cocotiers.

Les rues de notre colonie sont bien soignées, animées par le mouvement de tous ces nègres qui parlent tout le temps, qui piaillent, se disputent dans leur jargon incompréhensible. La cathédrale a été rebâtie après le terrible cyclone qui a dévasté Fort-de-France, il y a quelques années, et qui a laissé ses traces encore visibles. Le seul monument important est le musée Schœlcher, don de l'ancien député à sa ville natale; c'est un édifice en fer qui fait de l'effet et qui n'est pas très riche.

A notre arrivée à Fort-de-France, nous trouvons en rade le *Dubourdieu*, frégate mixte de la marine de guerre, portant le pavillon de l'amiral Pougin de Villeneuve, commandant la division navale des Antilles. Le capitaine de vaisseau commandant le navire s'est blessé grièvement à la jambe pendant une inspection, et il paraît qu'il rentre en France à bord de notre paquebot. Une heure avant notre départ, tous les officiers du *Dubourdieu*, amiral en tête, étaient venus accompagner le commandant à bord, puis étaient retournés sur la frégate; aussi, quand nous avons passé devant elle, en la saluant, nous avons aperçu tous les officiers sur la passerelle, l'amiral et son état-major au balcon de poupe, tout l'équipage rangé sur

les bastingages, agitant leurs coiffures en poussant des hourras prolongés, pendant que la musique du bord jouait la *Marseillaise,* et que le drapeau français, amené par trois fois à bord des deux navires, saluait une dernière fois le vaillant marin qui venait, à son grand regret, de quitter son commandement. Le soleil éclaire cette scène saisissante et doit faire bien plaisir à notre nouveau passager; l'émotion est générale à bord...

Nous longeons la côte bien cultivée de l'île, et en une heure nous sommes en rade de Saint-Pierre. Des nuées de petits négrillons, montés dans des périssoires et nus comme des vers, entourent le navire, nous demandant de leur jeter des sous qu'ils iront se disputer au fond de l'eau, très profonde en cet endroit. Rien n'est plus curieux que de les voir plonger sept ou huit pour chercher une pièce blanche qu'ils retrouvent toujours. Il y a parmi eux des bambins de six ans, et leur intrépidité fait plaisir à voir.

La *France,* sitôt mouillée, est envahie par les visiteurs; les habitants de la ville, n'ayant que cette distraction, en profitent et viennent passer deux heures à bord; ils sont si encombrants que le passager, pour les fuir, doit se réfugier dans sa cabine.

La ville de Saint-Pierre est bâtie en arc de cercle, au fond d'une superbe baie où, malheureusement, il y a peu d'eau; les toitures rouges égayent l'œil, et la verdure, qui est au second plan, fait un joli effet. Une dizaine de trois-mâts, ancrés en rade, prouvent le commerce important de Saint-Pierre, qui est en même temps la ville de luxe de la Martinique, car j'entre-

vois un beau théâtre, de belles maisons, des jardins, des parcs même; cela ne vaut pas encore Trinidad, mais cela s'en rapproche; il faudrait encore un petit effort...

Il est six heures, nous levons l'ancre. La nuit vient, nous perdons de vue les côtes de la Martinique. Toujours les alizés, et le vent du nord-est qui ne veut pas nous lâcher.

Nous nous arrêtons quatre heures à Pointe-à-Pitre, où je retrouve la zone des basses terres, avec ses îlots, ses cocotiers, sa végétation tropicale; plus de montagnes sur la côte, mais un peu au loin. La ville est gentille et doit être agréable à habiter, à en juger par les charmantes personnes qui viennent à bord accompagner des voyageurs qui s'embarquent. On s'embrasse beaucoup dans ces parages, et j'avoue que cela me raccommode un peu avec nos colonies, qui ne m'avaient produit qu'une impression très ordinaire.

Nous avons toutes les peines du monde à nous débarrasser des curieux et des embrasseurs; enfin, à onze heures, nous prenons notre course et nous nous élançons à toute vapeur sur les eaux de l'Atlantique, où je retrouve enfin cette belle couleur bleue que j'avais perdue de vue depuis onze mois. Dans quinze jours, je serai en France et je pourrai jouir auprès des miens d'un repos bien mérité.

A bord de la *France*,

Août 1896.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

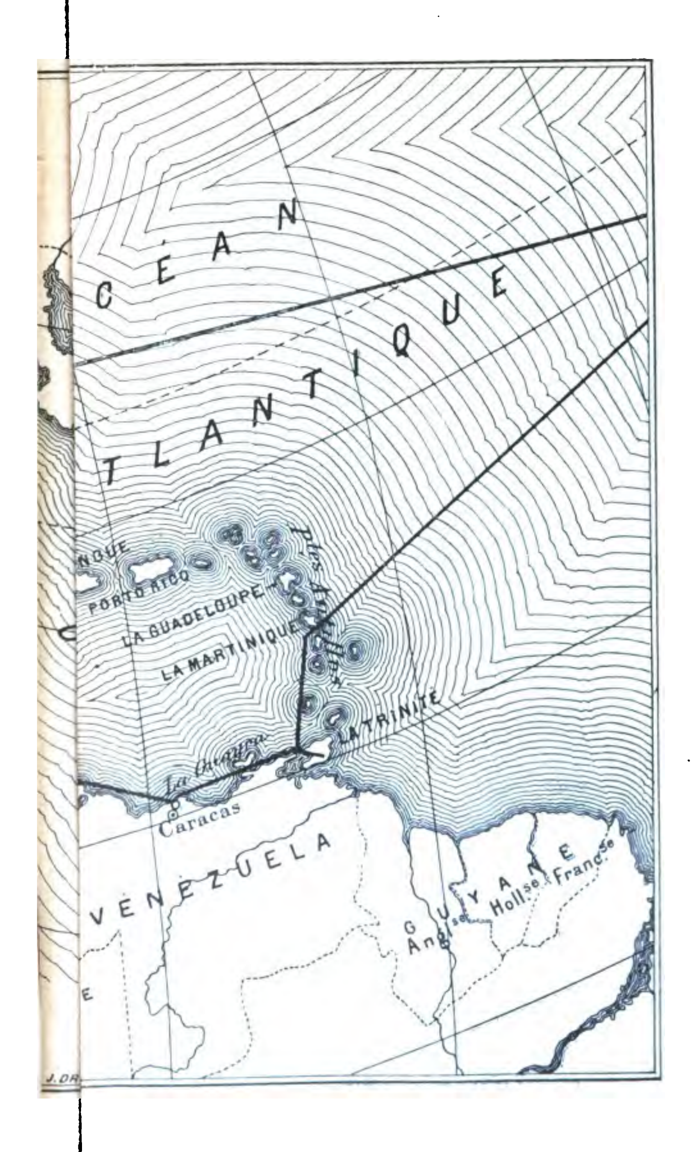
CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

FIN

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET C[ie], 8, RUE GARANCIÈRE. — 2828.



CEAN
TLANTIQUE
NGUE
PORTO RICO
LA GUADELOUPE
LA MARTINIQUE
LA TRINITÉ
La Guayra
Caracas
VENEZUELA
GUYANE
Angl.se
Holl.se
Franc.se
E
J. DR





